

Roman

A stone statue of a woman with her hair in a bun, wearing a Guy Fawkes mask and holding a red cloth. The statue is the central focus of the image, set against a plain white background. The mask is a classic Guy Fawkes mask, and the red cloth is draped over the statue's hands. The word 'INDIGNÉS' is written in large, bold, red letters across the middle of the image.

INDIGNÉS

Fili Pubère

AVERTISSEMENT

Ce roman pourrait te laisser croire que je suis complotiste.

En aucun cas.

Je considère que ce que l'on appelle « complot » n'est rien d'autre qu'une suite de faits et de coïncidences que l'on interprète ensuite comme étant volontaire et que l'on attribue aux gens qu'on exècre le plus.

Mais quand l'histoire se répète toujours dans le même sens et que ce sont invariablement les mêmes qui en tirent profit, j'avoue que mes certitudes vacillent.

Alors j'ai choisi la caricature pour dénoncer ce que la société a de plus vil : le profit.

Et la caricature a pris la forme d'un complot.

On tourne en rond.

1

Comme souvent sur Paris, le ciel était bleu-gris. Bleu grâce au beau temps qui régnait depuis quelques jours et gris, car sans vent la pollution s'accumulait sur la capitale sans que personne eut le début d'une initiative pour l'empêcher. De toute façon, lorsqu'un ou une maire prenait la moindre initiative pour ralentir la circulation, il ou elle se faisait huer par les parisiens et les banlieusards au prétexte qu'on ne pouvait plus polluer tranquille.

Marie-Do contemplait la ville depuis le dernier étage de la tour Eiffel. Elle s'était enfin décidée à faire la visite, après tant d'années à Paris. Elle ne savait pas encore que quelques mois plus tard la tour serait fermée pour cause de covid. Ses convictions lui interdisaient de se comporter comme le commun des mortels ou une touriste de base, mais son envie de voir la cité d'en haut l'avait finalement emporté sur le qu'en-dira-t-on. Remisant sa fierté et tentant

d'ignorer les commentaires éculés des touristes alentour, elle avait pris place dans l'ascenseur au terme d'une attente qui lui avait semblé durer des heures. À présent, elle admirait la vue sur la butte Montmartre — toujours encombrée du Sacré Coeur malgré la récente demande d'une initiative citoyenne de le démolir — et constatait que la verdure, bien aidée par celle du cimetière au pied de la colline, y apparaissait plus qu'ailleurs. Si elle devait trouver un défaut à Paris, c'était bien le manque de parcs et d'espaces verts.

Le réseau désordonné formé par les rues la fascinait. Elle avait grandi à Barcelone et était habituée au maillage perpendiculaire des rues du centre de la ville, vue depuis le parc Guell. Ici, l'agencement lui semblait bordélique et renforçait le caractère poétique qu'elle attribuait volontiers et comme tout le monde à la ville lumière.

Elle jeta un oeil discret à ses congénères tassés autour d'elle. C'était à celui qui pourrait s'approcher au plus près du grillage, comme si un mètre pouvait faire une différence sur une vue de plusieurs kilomètres. On aurait dit un troupeau de moutons que des chiens agglutinaient contre une barrière. Une petite partie des touristes, plus raisonnable, se tenait en arrière, fuyant la grappe. Marie-Do soupira intérieurement en pensant qu'il y avait, comme dans tout microcosme, une partie des gens qui voulait éviter le comportement de foule. Cette pensée la rassura un peu.

Parmi eux, elle remarqua un homme, plutôt grand, habillé élégamment. Sans doute un italien se dit-elle, regrettant aussitôt le cliché, vraisemblablement induit par ses seuls vêtements. Au demeurant, son attitude évoquait cette grâce naturelle dont font preuve certains hommes italiens. Tenant sa main en visière sur son front, il regardait au loin, concentré, semblant apprécier ce qu'il voyait. Il tournait dou-

cement afin de s'offrir un panoramique. La vue de cet homme provoqua chez Marie-Do un léger frisson qu'elle connaissait bien et qu'elle tenta aussitôt de réprimer pour se concentrer à nouveau sur la vue aérienne de Paris.

Elle n'était pas là pour la gaudriole.

Maria-Dolorès Montilla, alias Maria en Espagne, alias Marie-Do en France, était née à Barcelone en 1979, année durant laquelle la Catalogne acquit son statut d'autonomie, l'*Estatut d'Autonomia de Catalunya*. Sa naissance la même année que l'adoption de la loi, faisait la fierté de son père, Jesús, fervent militant pour l'indépendance, qui y voyait le signe d'un avenir radieux pour sa région. La loi fut finalement remplacée, dans la douleur, par un nouveau statut d'autonomie en 2006 et abrogée en 2009. Les indépendantistes forcenés de la trempe de Jesús restèrent sur leur faim, sans pour autant abandonner le combat de l'indépendance.

Marie-Do, élève brillante de la *primer año* jusqu'à sa *segundo de bachillerato*, équivalent de la terminale en France, obtint facilement sa moyenne pour pouvoir poursuivre des études supérieures. Elle continua avec un cursus de droit sanctionné par une *licenciatura* cinq ans plus tard. Elle avait alors vingt-trois ans et n'était toujours pas persuadée que le droit pourrait être son métier. Comme ses parents pouvaient encore l'assumer comme étudiante, elle décida alors d'entamer des études d'art plastique et s'inscrit à l'*Universitat de Barcelona* alias la Faculté des beaux-arts. En trois ans, elle acquit les techniques utiles à toute carrière de dessinateur ou de peintre. Elle avait vingt-six ans, c'était en 2005, elle ne savait toujours pas ce qu'elle pourrait bien faire en guise de travail.

Depuis toute petite elle était idéaliste, ne supportait pas l'injustice et détestait les comportements de groupes. Elle n'aimait pas les sports collectifs et se joignait rarement aux jeux des cours de récréation. Elle avait très vite com-

pris que la société engendrait beaucoup d'iniquité, c'est en partie pour cela qu'elle avait choisi le droit après la fin de ses études secondaires. Mais, cinq années à étudier les fondements et les outils du droit n'avaient finalement pas réussi à la convaincre qu'elle pourrait empêcher les abus et la malveillance d'exister. C'est ce qui l'avait convaincue qu'elle devait faire autre chose. L'art lui apparut alors comme une possible porte de sortie. En créant elle-même les œuvres qui la ferait vivre, elle éviterait les structures hiérarchiques qui, selon elle, étaient la cause majeure de l'injustice dans la société.

Papa-maman étant toujours enclins à l'aider, elle se mit donc au dessin, qu'elle préférait à la peinture. Si dessiner était une chose, vendre son travail en était une autre. Elle faisait preuve d'un certain talent pour la partie artistique de son affaire, elle était par contre totalement nulle pour la partie marketing-vente. Les trois quarts des « ventes » qu'elle concluait finissaient par le

don du dessin au client. Soit elle estimait qu'il ou elle n'avait pas les moyens pour l'acheter, soit elle se prenait d'amitié pour le ou la cliente et finissait inévitablement par lui donner. Bien sûr, lesdits clients ne protestaient jamais, ou alors pour la forme et pas trop longtemps. Devant ces éternels échecs commerciaux, ses parents finirent par lui poser un ultimatum qui signifiait clairement qu'elle devait « faire quelque chose ».

Elle finit par trouver une pige dans un journal de Barcelone, dans lequel elle publiait un dessin par jour. C'était beaucoup de travail, mais elle pu alors s'affranchir de ses parents et vivre dans son propre appartement au coeur de Barcelone. C'était en 2010.

Le quinze mai 2011, les premiers *Indignados* s'asseyaient sur les dalles de la Puerta del Sol à Madrid.

2

Marco regardait avec dégoût cette foule qui se pressait contre les grillages, visiblement attirée par le vide. Il se demandait si c'était un réflexe Pavlovien ou simplement de la stupidité. Cela lui rappelait les gens qui s'agglutinent devant les portes du métro lorsqu'il arrive en station, empêchant de descendre et donc bloquant la situation, par pure stupidité ou simple manque de bon sens. Il avait, pour sa part, choisi de rester en arrière pour admirer la ville qui s'étalait sous son nuage de pollution.

Devant lui, partait le pont d'Iéna qui finissait dans les jardins du Trocadéro, eux-mêmes bordés de l'édifice leur donnant son nom. Vu d'en haut, le tout ressemblait vaguement à un stérilet. Puis, partaient en Y, les deux avenues Mandel et Poincaré. Derrière elles, le bois de Boulogne se substituait aux immeubles qui couvrent la surface de Paris et ressemblait au tapis vert d'une table de jeu. Ensuite, c'était la

Défense. Marco, qui se rendait souvent à New York pour son travail, était toujours goguenard quand on lui vantait cette « réussite architecturale française », qui ressemblait à un jouet comparée aux grandes villes américaines. Mais juste avant la défense, on apercevait la fondation LVMH, modèle d'architecture, torturée et tellement esthétique. Elle avait un temps été « colorisée » par Buren, en vert et rouge. Le résultat, notamment sous le soleil, était magnifique et malheureusement temporaire puisqu'on venait de lui rendre son aspect noir et blanc.

Se protégeant du soleil rasant de sa main en casquette, il tournait lentement sur lui-même, d'est en ouest, lorsqu'apparut dans son champ de vision une femme blonde, légèrement floue. Il cligna des yeux, refit le point et se concentra sur elle. Elle admirait la vue en direction de Montmartre. Ses cheveux étaient longs et coiffés d'un béret du plus bel effet. Elle portait un long manteau gris et une écharpe couleur moutarde. Pourquoi lui semblait-elle différente du reste

des touristes ? Sans doute grâce à son regard qui ne semblait pas avide de sensations futiles et à son calme apparent qui tranchait avec le reste de la foule.

Assez peu confiant en son pouvoir de séduction, il se dit immédiatement que cette femme était trop belle et donc pas pour lui, ce qui le rendit instantanément triste. C'était toujours pareil, il tombait en admiration devant des femmes qu'il croisait ou rencontrait et se sentait toujours incapable de les aborder. Tout juste arrivait-il à tenir un semblant de conversation, inquiet et tremblant, lorsqu'il n'avait aucune autre échappatoire.

Marco Sontana avait quarante six ans. Unique fils d'immigrés italiens, il était né à Paris où il avait pour l'instant passé toute sa vie sans aucune intention de partir ailleurs. Son travail lui donnait beaucoup d'occasions de voyage et cela suffisait à son besoin de découverte.

Après des études d'informatique, il avait travaillé comme développeur dans diverses SSII — prononcer « èssèssedeuzi » — autrement dit des sociétés de sous-traitance informatique. « Sous-traitance » signifiait ici patron négrier, salaire au lance-pierre et hôtels miteux toute l'année dans des zones industrielles sordides pour des missions pénibles. Après quelques années de ce régime dissuasif, il était décidé à faire autre chose, mais ne savait quoi.

Son père occupait un poste de chauffeur de maître chez Addition Energies, société pétrolière pour laquelle il était exclusivement chargé de véhiculer le pédégé. Le père de Marco était un homme engagé dans son travail, un rien obséquieux et son patron savait reconnaître les employés de bonne volonté. Ils étaient donc fait pour s'entendre — chacun dans sa cour, bien sûr — et une réelle complicité existait entre eux. Le père de Marco avait notamment tiré son patron de mauvais pas, lors de moments adultères pas très bien organisés, en faisant prendre

avec succès des vessies pour des lanternes à madame la patronne. Quand le père de Marco avait sollicité l'aide du pédégé pour trouver un emploi à son fils, celui-ci reconnaissant, avait tout de suite répondu présent.

Marco Sontana n'était pas idéaliste, mais plutôt pragmatique et réaliste. Il estimait que la société était certainement injuste mais qu'il était peine perdue de chercher à la changer et qu'il valait mieux utiliser ses travers à son avantage. C'est pourquoi, lorsque le patron d'Addition Energies lui proposa un emploi très spécial, très bien payé mais nécessitant un engagement très fort, il finit par accepter après avoir longuement pesé le pour et le contre.

Il ne savait pas que cet emploi conditionnerait sa vie entière.

3

Le pédégé avait été clair et net. Avant de lui révéler le poste qu'il occuperait, Marco devait s'engager à ne jamais en parler à quiconque, même pas à son père, encore moins à ses petits ou petites amies. Personne. La mission était hautement confidentielle. Tout manquement à ce secret professionnel aurait de très graves conséquences sur son intégrité, « si vous voyez ce que je veux dire... » avait conclu le patron.

Marco ne voyait pas vraiment et cette condition avait pesé lourd dans sa réflexion. Il pensait exiger la signification exacte de cette menace, mais son père l'avait en partie rassuré, lui vantant les qualités de son patron et ajoutant que lui même devait rester discret sur ses activités ce qui, selon lui, n'était pas la mer à boire. Rassuré, Marco avait finalement accepté le poste les yeux fermés.

Singulier, ce poste l'était assurément.

Le travail de Marco consistait à organiser et coordonner dans le plus grand secret des réunions de grands patrons du monde entier. Pas n'importe lesquels. La crème de la crème de la bourse, des entreprises clés du monde de l'industrie, de la finance et des médias. On pouvait y croiser entre autres, Yannick Poutrické l'actuel patron d'Addition Energies, successeur de celui qui l'avait embauché ; Warren Doods, CEO de Onexx, leader mondial américain du pétrole ; John Mungo, patron de Masanté, leader mondial des pesticides et autres saloperies chimiques ; Simon Jamy, patron de la banque américaine Jean Pierre Morgane Chaise ; Jean François Bisous, le fameux boss de Pasmazone, le leader de la vente en ligne ; Ulon Mesk, charismatique patron de SpaceY ; Anguerrant Goudenafé, le banquier français de chez NPB ; Dude Bobley, de Pritish Betroleum ; Arnaud Barnard, patron et principal actionnaire de VHML, le luxe à la française ; Cassandre Pombar, pédégé de Croisement ; et bien d'autres,

comme des magnats du pétrole du moyen orient ou des banquiers moins connus, qui participaient, ou pas, au fil des réunions.

Tout ce beau monde se réunissait au sein d'une organisation occulte appelée l'Assosse, qui n'existait que dans leurs têtes. Le seul élément tangible de cette association virtuelle était Marco, qui organisait et coordonnait leurs meetings. Afin d'assurer sa totale invisibilité, l'Assosse avait créé une vraie association, appelée Humani-terre chargée d'assurer la réalité et la légitimité du poste de Marco. Ce dernier était donc chargé, en plus de son travail de base, d'alimenter cette vraie association en dons, tous bidons évidemment, et d'organiser des actions justifiant ainsi le poste d'un véritable salarié d'une véritable association.

L'Assosse n'avait pas vraiment de crédo précis, ou plutôt en avait un, simple et unique : protéger les intérêts des sociétés participantes, de leurs pédégés et de leurs actionnaires. L'idée avait germé en 1973, durant la crise pétrolière,

dans la tête du patron d'Addition — qui ne s'appelait pas encore Addition Energies. La crise avait éclaté à cause de la soi-disante raréfaction du pétrole, qui était en fait une pénurie soigneusement organisée par les producteurs afin de faire monter les prix. Mais ils étaient allés un peu loin et avaient provoqué, à leur grand dam, un rejet des énergies fossiles, dont les écolos et révolutionnaires de tous poils de l'époque s'étaient emparés. La manoeuvre des producteurs se retournait contre-eux et il avait fallu agir pour arrêter ces mouvements rebelles, sous peine de perdre de larges parts de marché et de laisser la place à d'éventuelles énergies renouvelables. Les patrons du pétrole de l'époque s'étaient donc réunis pour prendre diverses mesures, toutes occultes, pour agir vite et librement. Les actions qui avaient suivies ces décisions étaient le noyautage des groupuscules rebelles, gauchistes ou écolos, l'annonce de découvertes de nouveaux gisements propre à faire baisser le prix du pétrole et la réhabilita-

tion des énergies fossiles au travers de communication, de publi-reportages dans les médias et de formation de tous les acteurs de la chaîne de revente ou d'utilisation des carburants.

Le succès fut vite au rendez-vous, puisque quelques années plus tard la crise était passée voire oubliée, la croissance reprenait, les compagnies pétrolières retrouvaient leurs bénéfices et les actionnaires leurs rentes. Tout cela grâce aux initiatives des participants à l'Assosse.

Le concept de l'association de malfaiteurs perdura. Il servit de temps à autres lorsque des mouvements de rébellion apparaissaient ici et là de par le monde. On se réunissait, on jugeait la situation et si besoin on noyaitait, on rachetait, on éliminait ce qui était nécessaire de l'être.

À l'été 2018, l'Assosse était en sommeil, rien n'avait justifié la réunion de son collègue depuis pas mal de temps. Même la crise des *subprimes* de 2008 n'avait pas imposé d'y recourir.

Ceci dit, cette crise était justement due en partie à quelques membres de l'Assosse, c'eut été l'arroseur arrosé !

4

Marie-Do, rassasiée de cette vue enivrante, envisagea un retour dans son appartement.

Elle habitait un studio rue Lamarck, dans le dix-huitième arrondissement de la capitale. C'est tout ce que son salaire d'assistante lui permettait, mais cela lui suffisait amplement. Depuis qu'elle avait rallié les Indignés, elle mettait un point d'honneur à vivre chichement, même si habiter un studio à Paris n'est pas le moins cher pour se loger. Mais elle ne se voyait pas habiter en banlieue et prendre le RER tous les jours, c'était au dessus de ses forces, malgré ses convictions. Elle préférait donc se serrer un peu la ceinture sur d'autres choses et habiter dans Paris intra-muros.

Elle se retourna pour se diriger vers l'ascenseur. Dans le mouvement, elle ne vit pas que son écharpe, juste posée sur son épaule, restait accrochée au télescope contre lequel elle se trouvait. Marco, toujours persuadé que cette

femme était trop bien pour lui, gardait néanmoins un œil sur elle, « au cas où ». Ce fut justement le cas où il y avait quelque chose à faire. Il ramassa l'écharpe et se dirigea lui aussi vers l'ascenseur. Il prit soin d'arriver sur le coté de Marie-Do, sans qu'elle le voit. Il se plaça à sa droite et regarda comme elle la porte de l'ascenseur en attendant qu'elle s'ouvre. Il mit son bras devant elle, montrant l'écharpe.

— Je crois que c'est à vous ? demanda-t-il d'un air qu'il voulait détaché.

— Ah, mais oui ! Merci. Mais où était-elle, je ne l'ai pas vue tomber ?

— Restée accrochée au télescope...

— Merci bien. Je n'aurais pas aimé la perdre, j'y tiens beaucoup.

— Vous faites bien, elle... elle est jolie, bégaya-t-il avec difficulté

— Merci.

A ce stade, Marco avait fait son maximum. Ses jambes tremblaient légèrement et il sentait

un tremblement le gagner de bas en haut. Il se mit à fixer la porte de l'ascenseur d'un oeil hagard, attendant avec impatience qu'elle s'ouvre pour disparaître à tout jamais de la vue de Marie-Do et retrouver son calme.

Elle n'avait pas la même approche de la suite. Elle avait repéré sa gêne et apprécié qu'il ne lui fasse pas du rentre-dedans à l'occasion du sauvetage de l'écharpe. Et puis, la sensation de bien-être intérieur qu'elle avait éprouvée tout à l'heure la reprenait et cette fois-ci, elle était décidée à ne plus l'ignorer.

— Avez-vous aimé cette visite ? lança-t-elle.

— Oui oui... oh oui... bredouilla-t-il lamentablement.

— Paris est magnifique vue d'en haut, non ?

— Oui, j'aime bien.

Ouf ! Il avait aligné trois mots sans trembler, il y avait un certain progrès, dont lui-même fut étonné. Marie-Do avait également senti son regain d'assurance. Elle décida de pousser l'avantage un peu plus loin.

— Nous pourrions prendre un verre en bas ?
suggéra-t-elle, guettant sa réaction.

— Euh... Oui ? Euh... Ah ? Un verre ?
Euh... Et bien... Pourquoi pas ?

— Nous nous éloignerons un peu des cafés
touristiques si vous voulez bien ? Je n'aime pas
cette foule.

— Oui oui... Bien sûr. Moi aussi... Enfin moi
non plus... Enfin, vous voyez quoi ? Il s'empê-
trait dans les mots, se maudissant à mesure que
son trouble reprenait.

— Je vois, sourit Marie-Do amusée par la
gêne du garçon qui le rendait touchant et cra-
quant, en plus d'être beau.

— Je m'appelle Marie-Do, s'écria-t-elle sou-
dain, lui tendant la main.

— Euh... Mar... Marco, répondit-il en ten-
dant son poing fermé, sans doute dans un ré-
flexe d'après Covid.

Elle lui présenta donc son poing et ils se
cognèrent comme deux ados dans la cour du
collège.

— Enchantée !

— Ench... Enchanté !

Il n'échangèrent pas un mot dans la cabine d'ascenseur, bondée comme il se doit. Ils s'extirpèrent péniblement de la foule compacte et se dirigèrent vers le champ de Mars qu'il commencèrent à traverser en direction de l'École Militaire. Il butèrent sur le Grand Palais Éphémère, érigé sur la place Joffre le temps que le vrai Grand Palais se refasse une beauté, le contournèrent et arrivèrent finalement au café Tourville, où le Perrier était à sept euros mais la vue et les odeurs des bagnoles gratuites.

Il commandèrent donc pour quatorze euros d'eau pétillante sortie gratuitement de terre du côté de Nîmes, et attendirent tous les deux que l'autre commence la conversation. Cela promettait de durer. Inévitablement, comme dans un Vaudeville, ils prirent la parole simultanément.

— Je...

— Est-ce...

Il partirent dans un fou rire incontrôlé, cette fois la glace était brisée. C'est même Marco qui repris la parole le premier.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis assistante du patron du Bon Marché.

— *Mazel tov* !

— Beuh, pourquoi *mazel tov* ? Ce n'est pas un boulot de rêve...

— C'est mieux que d'être à la caisse ?

— Vu comme ça, effectivement. Malgré tout, c'est un poste assez inintéressant. Je passe mes journées à lui écrire des mails et caler des déjeuners avec ses maitresses.

— Ah ah !

— Ça ne me fait même plus rire. J'étais comme vous au début, je trouvais ça pittoresque. Maintenant, je trouve ça pathétique. Bref. Et vous, que faites vous dans la vie ?

— Je gère une association humanitaire.

— Ouah, sympa. Laquelle ?

— Son nom ne vous dira rien : Humani-
terre.

— Effectivement, connais pas...

Et pour cause, pensa Marco. Il changea rapi-
dement de sujet.

— Vous êtes parisienne ?

— Pas d'origine, je suis Barcelonaise. J'ha-
bite à Paris depuis 2012.

— Ah ah, une catalane alors ?

— Oui oui, mais pas indépendantiste, s'em-
pressa Marie-Do qui sentait venir les lieux com-
muns sur les catalans. Mon père m'a saoulée
toute ma jeunesse avec son militantisme, je n'ai
pas envie de faire comme lui.

Disant cela, elle n'était pas honnête, car elle
même militait maintenant au sein des Indignés.
Mais, ne sachant même pas pour quelle obscure
raison, elle ne voulait pas révéler ça maintenant
à Marco.

En revanche, cette dernière allégation rassu-
rait Marco qui était plutôt placide et n'aurait
pas aimé fréquenter une militante de quoi que

ce soit, aussi bien par goût que par contrainte professionnelle. Il ne se doutait pas de ce qui l'attendait.

La conversation dura un bon moment, on passait en revue des choses banales de la vie courante, comme on peut le faire avec un ou une inconnue. Puis elle prit un tour plus intime, pour se transformer petit à petit en *date*. Les deux participants se rapprochaient, les coudes sur la table pour se susurrer des choses de plus en plus personnelles à mesure que la conversation avançait. Jusqu'au moment où leurs bouches furent soudain en contact. Ils sursautèrent tous les deux et finirent par s'embrasser délicatement, langoureusement, tendrement.

Ils optèrent pour l'appartement de Marco qui habitait rue de la Huchette. Adeptes tous les deux de la marche à pieds, en passant par les Invalides et Saint Germain des Prés, ils y furent en moins d'une heure. Chemin faisant, ils passèrent devant le Bon Marché, rappelant

douloureusement à Marie-Do qu'elle travaillait le lendemain.

5

En mai 2011, à Barcelone, Marie-Do dessinait encore et encore. Elle devait produire un dessin par jour, si possible en rapport avec l'actualité. Elle ne pouvait donc pas les préparer longtemps à l'avance. Elle avait malgré tout, légèrement industrialisé le processus : elle gribouillait des esquisses génériques pour avoir des personnages et des environnements en réserve et elle cherchait ce qui pourrait coller le mieux à l'actu du jour lorsqu'elle en prenait connaissance. Elle n'avait alors plus qu'à adapter et figoler son esquisse.

Soudain, l'actualité tourna autour d'une info qui faisait le buzz chaque jour un peu plus : un groupe rebelle appelé les Indignés, occupait pacifiquement la Puerta del Sol à Madrid. Durant les deux semaines du mois de mai, Marie-Do dessina des gens assis par terre, leur attribuant toutes sortes de dialogues dans les bulles de ses dessins. Mais elle sentit vite que l'info

que renvoyait les médias sur ces groupes n'était pas nécessairement les propos réels que tenaient les activistes. Elle décida alors de se rendre à Madrid pour écouter en direct ce que les Indignés avaient à dire. Son journal refusa de la financer au prétexte qu'elle n'était pas journaliste, elle prit donc quelques jours de congé et un billet pour Madrid.

Lorsqu'elle arriva à la Puerta del Sol, ce fut le choc. La place était noire de monde. Des barnums et des tentes étaient installés au milieu et tout autour de la place. Des stands, rappelant une foire, étaient ouverts dans lesquels on argumentait sur tel ou tel sujet tout en vendant du café, de la bière et des sandwiches. Des réunions dans lesquelles les participants étaient assis en rond par terre, se tenaient un peu partout.

Les sujets tournaient autour de trois thèmes principaux : le désaveu des hommes ou femmes politiques, la fin du bipartisme politique (le Parti Populaire et le Parti Socialiste Ouvrier

Espagnol étaient les deux seuls partis admis) et l'arrêt de la corruption. Derrière ces thèmes, un fort courant écologiste et un rejet du capitalisme pointaient. Tant et si bien que beaucoup d'activistes quittèrent les Indignés pour aller militer dans des groupuscules plus radicaux sur ces sujets.

Les Indignés étaient jeunes. La moyenne d'âge sur la place devait être entre vingt et vingt-cinq ans, même si des participants plus âgés militaient aussi. Ils étaient aussi nés avec l'informatique ce qui leur donnait les moyens de communication les plus modernes et leur popularité tenaient essentiellement grâce aux réseaux sociaux. Ils montraient des valeurs de jeunesse, la justice, l'égalité, la liberté, le droit à une vie meilleure.

Marie-Do fut subjuguée. Tout ce à quoi elle croyait depuis toute petite se trouvait matérialisé là sur cette place, devant ses yeux, dans ses oreilles. Elle avait trouvé la raison de vivre qui

lui manquait, elle avait l'impression de commencer une vie nouvelle.

Elle sympathisa rapidement avec des campeurs de la place et s'installa avec eux au troisième jour de ses vacances. Elle milita avec eux, participant aux réunions, aidant à la rédaction de communiqués sur les réseaux sociaux. Elle fricota notamment avec un français, Joël, qui la surnomma rapidement Marie-Do, alors qu'en Espagne on l'appelait plutôt Maria.

Elle continuait d'envoyer des dessins au journal, mais les textes des bulles avaient maintenant changés. Ils étaient beaucoup plus politiques et engagés, ce qui déplut au patron du journal qui s'empressa de lui téléphoner pour la rappeler à l'ordre. Elle l'envoya balader, lui expliquant que son journal était un torchon pour les vieux et qu'elle ne voulait plus dessiner pour lui. Il se le tint pour dit, mais elle n'avait plus de boulot.

Qu'à cela ne tienne, elle avait désormais trouvé sa voie, elle s'inquiéterait de l'aspect financier plus tard.

Elle resta un mois à la Puerta del Sol. Puis participa aux manifestations chaque week-end lorsque le camp permanent fut levé. Elle s'installa chez Joël qui squattait lui-même chez quelqu'un. Ce furent six mois de rêve. Les seules obligations étaient les manifs du week-end et les communications journalières sur les réseaux. Le reste du temps était consacré aux débats, à refaire le monde devant une bouteille de vin, au farniente, à la recherche d'idées pour tuer et remplacer le capitalisme. Chaque week-end, des gens apportaient des dons, en argent ou en nature, cela suffisait à assumer leur quotidien.

Puis Joël fit part à Marie-Do de son intention de rentrer à Paris début 2012 pour y coordonner l'arrivée des Indignés qui se mondialisaient. Elle décida de le suivre. Elle largua son appar-

tement de Barcelone, expliqua sa nouvelle vie à ses parents et partit avec Joël dès le mois de mars 2012.

Elle vivait enfin une vraie aventure.

6

Dès 2011, l'Assosse était réveillée. Du pied gauche.

Des mouvements de rébellion commençaient à poindre un peu partout dans le monde. A commencer par le printemps arabe en Tunisie, en Egypte, en Lybie, au Yemen, en Syrie, en Algérie, en Jordanie et au Maroc. Dans ses pays, les rebellions avaient des motifs de base différents, mais les causes identifiées des revendications finissaient toujours par être les mêmes : le capitalisme, la corruption, les politiques. Dès lors, les remèdes se ressemblaient également : boycott du capitalisme, dégagisme des hommes et femmes politiques et des corrompus. Plus facile à dire qu'à faire.

Pour les membres de l'Assosse, la période était à haut risque. La plupart avaient leurs entrées dans les gouvernements de leurs pays respectifs et connaissaient certains rapports des services de renseignement de leur pays. Et ce

n'était pas la joie. Partout on identifiait des groupuscules existants ou en formation, des actions plus ou moins violentes ou spectaculaires se préparaient en secret.

Une réunion, organisée par Marco, eut lieu à l'hôtel Bristol de Varsovie, choisit pour son côté cosy, ses salles intimistes et le faible niveau d'anglais de son personnel, ce qui garantissait une meilleure sécurité autour des propos tenus. Dix gardes du corps avaient été recrutés pour leur non-compréhension de l'anglais. La totalité de l'hôtel était bouclée et les entrées interdites.

Marco, pour qui c'était la première organisation, ne voyait pas très bien la raison de cette débauche de sécurité qu'on lui avait imposée. Mais il comprit rapidement à la teneur des propos des participants. Le thème du jour était le printemps arabe et la montée simultanée des mouvements un peu partout dans le monde.

Le patron d'Onexx, Warren Doods, prit la parole le premier.

— Le mouvement de rébellion qui a commencé en Tunisie s'étend à tout le monde arabe. Pour l'instant, on assiste à une flambée des cours du baril, qui est pour le moment encore tenable. Le risque basique est que le mouvement devienne populaire et qu'on nous boycotte. Mais le risque derrière le risque est que les écologistes rejoignent le mouvement et finissent par dresser les activistes et la population contre nous, je parle des producteurs de pétrole. Nous serions alors doublés par les fabricants d'énergies renouvelables qui n'attendent que ça et que nous retenons déjà depuis longtemps grâce aux lobbyistes. Avez-vous des commentaires dans un premier temps et des suggestions ensuite ?

— Je confirme ce que vous venez de dire et je l'étends à la distribution alimentaire. Le printemps arabe, comme on l'appelle, n'est pas trop dangereux pour nous. Mais il génère des envies

et des idées en Europe et les renseignements généraux font états de groupes qui vont passer à l'action très bientôt. Comme ces groupes sont essentiellement formés par des anti-capitalistes et des écologistes, nous serons touchés directement, ajouta le patron de Croisement, Cassandre Pombard. On s'attend notamment à des boycotts massifs de certains produits et d'enseignes.

— Mais comment arrêter ces activistes ?

questionna Ulon Mesk, fondateur de SpaceY

— On voit que vous n'êtes pas dans le business depuis longtemps Ulon ! On les calme avec les méthodes habituelles : noyautage par des membres d'opinion adverse, attentats en leurs noms, aide à la destruction des groupes par les membres infiltrés, communication scientifique sur les bienfaits de nos produits afin de maintenir l'opinion publique dans de bonnes dispositions, lobbying auprès des gouvernements concernés pour qu'ils anéantissent les groupes rebelles, répondit Warren Doods. Il y a encore

plein de choses, celles-ci sont les principales et les plus efficaces.

— Les mieux placé pour cela sont Yannick Poutrické et moi-même, poursuivit-il, puisque nous sommes bien implantés en Afrique et au moyen orient. Nous pouvons nous occuper du noyautage et du lobbying. Quelqu'un peut-il prendre en charge la communication scientifique ? Il faudrait frapper un grand coup pour discréditer les écolos...

— Je peux assumer ça, répondit le boss de Masanté, John Mungo. Nous sommes habitués à défendre nos produits contre vents et marées...

— Parfait, conclut Warren Doods, faisons comme ça et espérons que nous n'aurons pas à nous revoir avant longtemps. Toute communication entre nous doit passer par Marco afin qu'il diffuse à tout le monde.

Marco était atterré. Il s'était engagé à travailler à vie pour une conspiration de milliard-

dares. Un groupement d'intérêts économiques en quelque sorte, mais occulte et au service de leur propre économie ! Et dont les moyens et les méthodes ne semblaient pas avoir de limites. Ils comprit à ce moment l'intérêt de la sécurité et la confidentialité de son poste. Si les médias tombaient sur de tels propos, c'était la fin du capitalisme.

Comme le craignaient les services de renseignement de tous les pays d'Europe, le printemps arabe fit flores.

Cela commença par les Indignés, en Espagne, qui gagnèrent ensuite la France, la Belgique, la Grèce, le Royaume-Uni et même les États-Unis. S'ensuivit Euromaïdan, mouvement en Ukraine qui aboutit à la chute du président Viktor Lanoukovytch. Puis les Bonnets Rouges en Bretagne, la révolution des parapluies à Hong Kong, une révolution au Burkina Faso, des manifestations et émeutes en France en 2016, ainsi qu'en Éthiopie la même année.

A chaque nouvelle annonce de mouvement, Marco craignait un retour de l'Assosse et de ses méthodes pour le moins totalitaires. Il n'en fut rien, à son grand soulagement. Il occupait son temps à faire croire que son association Humani-terre faisait tant et plus pour les opprimés du monde.

Puis, arriva le mouvement des Gilets Jaunes en France en 2018 et ses émanations dans de nombreux pays.

Marco fut alors sollicité pour organiser une nouvelle réunion.

7

La nuit passée chez Marco avait été bonne à tous points de vue.

D'abord, du point de vue sexuel. Les deux avaient une attirance animale l'un pour l'autre et leurs ébats furent torrides. Ils découvrirent leur partenaire, mais aussi eux-mêmes, tant l'échange fut intense et généreux. Cela promettait pour une éventuelle suite de leur relation...

Ensuite, sur le plan intellectuel, le premier contact au café, avant leurs ébats d'anthologie, avait été tout en retenue. Mais les bacchanales passées, la discussion avait pris un tour plus intéressant. On commença à échanger sur les goûts, les caractères, la société...

Marie-Do, qui avait d'abord envisagé un coup d'un soir, se sentait bien et en confiance. Mais elle restait sur sa position de ne pas révéler son activisme pour le moment. Néanmoins, elle se lâcha un peu sur son côté revêche à l'injustice dont faisait montre la société.

— Je vis mal les inégalités évidentes, dit-elle.

— C'est à dire ?

— Comme par exemple mon patron. Il ne doit sa position qu'au milieu dans lequel il vit, celui de la bourgeoisie parisienne. Il a peu de compétences, passe son temps avec ses maîtresses. Lorsque que les actionnaires demandent des comptes sur de mauvais résultats, il a toujours une excuse incriminant soit les employés, soit les fournisseurs, soit les clients, jamais lui-même. Il n'est jamais remis en cause. Un jour, pour la forme, il le sera définitivement et sera remplacé par un autre du même acabit, de la même éducation, du même milieu. Et tout continuera indéfiniment. Et jamais personne d'un autre milieu n'aura ce poste.

— Comment as-tu eu ce boulot ? demanda Marco, espérant vaguement que Marie-Do lui répondrait qu'elle avait bénéficié d'un coup de piston.

Elle ne voulait pas raconter la raison de sa venue à Paris, encore moins comment Joël

l'avait larguée comme une merde et comment le père de son ex-compagnon, prit de pitié pour elle, lui avait trouvé ce poste.

— Sur annonce, mentit-elle.

— Tu avais la qualification requise ? tenta à nouveau Marco, cherchant un argument pour la déstabiliser. Il voulait lui démontrer que tout cela était le cours normal de la société, qu'il fallait juste faire avec.

— J'ai beaucoup plus que ça. J'ai l'équivalent français d'un master-deux en droit et un diplôme des beaux arts.

— Ouah, mais qu'est-ce que tu fais dans ce boulot d'assistante alors ?

— C'est une longue histoire que je ne te raconterai pas aujourd'hui.

— Es-tu frustrée de ne pas avoir un poste à la hauteur de tes diplômes ?

— Non, je l'ai pris volontairement pour des raisons que je t'expliquerai plus tard, si j'en ai l'occasion.

Quand Joël l'avait larguée, elle avait appris qu'en réalité il reprenait l'entreprise de son père. Lui, un Indigné ! Elle en était restée coite. Elle ne savait plus s'il la larguait parce qu'il ne l'aimait plus ou bien s'il ne voulait pas se désavouer en reprenant l'entreprise de son père. L'opération largage se passait chez les parents de Joël, après un déjeuner du dimanche. Elle avait déjà du mal avec ce rite hebdomadaire, elle avait compris petit à petit qu'elle était tombée dans une famille tout ce qu'il y avait de plus bourgeois, et voilà que maintenant Joël la larguait pour un avenir qu'il avait finalement toujours connu et soigneusement préparé. Elle l'avait très mal vécu et s'en était violemment pris à lui. Ce dernier ne sachant pas quoi faire ni répondre n'avait rien trouvé de mieux, en bon pleutre qu'il était, que de l'abandonner dans le salon, chez ses parents. Marie-Do s'était effondrée en larme sur le canapé. Un moment plus tard, le père de Joël vint s'asseoir à côté

d'elle et la prit par les épaules. Elle eut un mouvement de rejet, mais il la tint fermement.

— Joël est un con, commença-t-il.

— C'est votre fils, renifla Marie-Do, tout en essuyant ses joues avec sa manche.

— Vous voulez dire qu'il tient de moi ?
s'amusa le père de Joël.

— Non, mais vous parlez durement de lui.
C'est votre fils, répéta-t-elle.

— Oui, je crois que Joël est un con. Vous n'êtes pas la première qu'il séduit à coup d'utopie et d'idéal. Et qu'il jette comme une vieille chaussette une fois qu'il a obtenu ce qu'il voulait. J'ai donc décidé de vous aider.

— Pourquoi, comment ça ?

— Je vous aime bien, vous êtes une vraie idéaliste, pas comme Joël. Moi, je ne le suis plus, non pas par conviction mais par concours de circonstances. Mon père est mort alors que j'étais en pleine révolution adolescente. Il m'a fallu reprendre son entreprise, sinon je mettais en péril une grande partie de la famille. J'ai

donc repris, mais j'ai toujours gardé la nostalgie du temps où je refaisais le monde tous les jours.

Vous, vous êtes toujours là-dedans, mais il faut bien vivre, vous loger, vous nourrir. Et pour ça, il faut un salaire. J'ai un ami qui cherche une assistante. Ce n'est pas un métier excitant, mais il vous laisse l'esprit libre pour vos utopies et vos week-ends pour militer.

C'est ainsi que, après moult hésitations, Marie-Do se retrouva assistante du directeur du Bon Marché, détestable symbole de la bourgeoisie parisienne selon elle. D'un autre côté, le père de Joël avait raison : il fallait bien assurer un minimum vital.

— Et toi, quelles sont tes convictions profondes, qu'est-ce qui te fait vibrer ? demanda Marie-Do à Marco.

— Bof, moi, je n'ai pas spécialement de conviction.

— Faux ! On en a tous.

— D'accord. Mon idée à moi, c'est que la société humaine est un énorme ramassis de connerie et qu'il faut y jouer des coudes. Après, si on accepte certains choix, on peut y vivre à peu près correctement. Je prône le pragmatisme.

— C'est ta conviction, tu vois que tu en as une. Moi, ce qui m'embête dans le pragmatisme, c'est qu'il ne peut pas fonctionner sans cynisme.

Elle venait de mettre le doigt sur un sujet sensible que Marco rejetait systématiquement dès qu'il lui effleurait l'esprit. C'est à dire, plusieurs fois par jour. Notamment, lorsqu'il pensait à la réunion de l'Assosse qui avait eu lieu quelques années plus tôt à propos du printemps arabe. Néanmoins, il fit bonne figure.

— On n'est pas toujours cynique quand on est pragmatique. Notre rencontre n'est-elle pas issue d'une réaction pragmatique en voyant que l'on s'attirait mutuellement ? Qu'aurait-elle de cynique ?

— Rien pour le moment, tu as raison. Mais parce qu'il n'y a aucun intérêt en jeu entre nous. Imagine que nous nous marions, nous faisons fortune et nous divorçons. Est-ce que notre pragmatisme ne déboucherait pas sur du cynisme dans cette situation ?

— En fait, tout se résumerait à une question d'intérêt ?

— Oui. Le monde n'est dirigé que par ça, l'intérêt et la propriété. Ce n'est pas nouveau. Et plus ces intérêts sont importants, plus le cynisme l'est aussi. Aujourd'hui, les intérêts en jeu n'ont jamais été aussi grands et les riches n'ont jamais été aussi cyniques.

Marco frissonna intérieurement. Elle avait raison, il était bien placé — peut-être le mieux placé — pour le savoir. Mais il ne pouvait abonder dans son sens sans mettre en péril son « intégrité » comme l'avait menacé l'homme qui l'avait recruté. Il y avait urgence à changer de sujet.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? demanda-t-il, signifiant ainsi qu'il mettait fin au débat.

Il était six heures du matin, ils avaient peu dormi.

— Ce que je fais aujourd'hui ? répéta Marie-Do, le regardant droit dans les yeux, l'oeil pétillant, un sourire entendu aux lèvres. Et elle se jeta sur lui pour le chevaucher tout en l'embrassant sauvagement. Soulagé d'avoir coupé court à la discussion, Marco se consacra entièrement au plaisir à venir.

8

Octobre 2018, sur Facebook et Twitter, les messages d'appel à manifester se succédèrent à un rythme de plus en plus rapide. Le principal thème de ces appels était le prix des carburants.

La société française abritait désormais deux tendances : les écologistes, plus ou moins idéalistes ou réalistes — c'était selon — qui prônaient l'arrêt de l'utilisation des hydrocarbures et qui se réjouissaient de l'augmentation de leur prix, y voyant un déclin inexorable qui déboucherait sur le tout électrique ou autre énergie propre, et les autres, obligés d'utiliser leur véhicule pour des raisons professionnelles ou simplement par manque de transport collectif, qui pouvaient de plus en plus difficilement supporter le coût grandissant du carburant dans leur faible budget.

Ces derniers avaient décidé de se faire entendre, dans une totale désorganisation qui fit néanmoins le buzz sur les réseaux sous la ban-

nière « Gilets Jaunes ». Le gilet jaune, élément de sécurité obligatoire dans les véhicules au même titre que le triangle de signalisation, devenait le symbole et le nom de leur mouvement. Pour cette raison, on y mettrait désormais des majuscules.

Un des moyens de pression, devenu également un symbole, fut le rond-point. Lieu stratégique menant à toutes les zones industrielles, fleurissant comme des pâquerettes dans les zones péri-urbaines, pas toujours utile sauf à rétribuer son constructeur, il était l'endroit idéal pour se montrer à tous les automobilistes sans trop les ralentir. Contrairement aux blocages purs et simples, comme faisaient parfois les agriculteurs sur le périphérique parisien et qui énervait ces derniers, l'occupation des rond-points ne faisait que ralentir légèrement la circulation et était l'occasion pour les manifestants de faire entendre joyeusement leurs revendications directement dans l'oreille de l'automobiliste passant par-là. On vit apparaître de véri-

tables monuments construits par les Gilets Jaunes, faits de palettes et divers autres objets au centre des rond-points. Ils mirent en place une véritable société parallèle, centrée sur leurs valeurs, qui n'étaient pas toujours très homogènes.

L'autre moyen de pression s'exerçait tous les samedis, dans les grandes et moyennes villes de France sous forme de manifestations. Celles-ci étaient pensées comme non-violente, mais comme toujours en pareil cas, des groupes ultra-violents en profitaient pour exprimer leur goût de la destruction et les forces de l'ordre y trouvaient immédiatement l'excuse qu'il leur fallait pour réprimer la manifestation, sans distinction de rôles des participants, les casseurs et les simples manifestants étant mélangés dans le même panier.

L'attitude du gouvernement face à ces rebellions d'un genre nouveau était hésitante. Poussé à réprimander le mouvement par les lobbies

qui y voyaient un empêchement de consommer tranquille, prié par les politiques des extrêmes d'écouter les revendications des rebelles et titillé par les sondages qui divisaient l'opinion publique en deux camps quant à la reconnaissance du mouvement, il opta finalement pour une répression plus ou moins féroce. Mais cela ne fit que renforcer les rebelles dans leur conviction tant et si bien que le mouvement né en France se multiplia dans la durée dans de nombreux pays notamment en Espagne, en Italie, à Hong-Kong, aux États-Unis, au Venezuela, en Argentine, au Chili ou au Brésil.

Marco avait réagit dans l'urgence, pressé par divers membres de l'Assosse de provoquer une réunion. Il travailla d'arrache-pied à l'organisation d'un meeting dans lequel la quasi totalité des membres seraient présents. L'endroit, sûr et à l'abri des journalistes, devait rester secret le plus longtemps possible, il fallait donc qu'il fut bien desservi pour pouvoir s'y rendre rapide-

ment. Il choisit l'hôtel Kempinski à Dubaï dans lequel chaque chambre coutait un peu moins de cinq mille euros la nuit. Chacun des membres de l'Assosse devait faire un don à Humaniterre, dont Marco arrangeait ensuite habilement les comptes afin d'utiliser l'argent pour l'organisation de la réunion. En cas de contrôle, cet argent, récolté auprès des plus grandes sociétés du monde entier, serait apparu dans la comptabilité comme ayant été donné à des œuvres locales dans des pays en guerre, en famine ou autre catastrophe humanitaire. Tout cela était bien sûr invérifiable.

En plus des chambres des participants, une suite avait été louée pour y faire la réunion. Beaucoup plus sûre qu'une salle de réunion, car il n'y avait aucun système audio auquel on aurait pu se brancher pour écouter, il n'y avait qu'une seule issue facile à surveiller et toutes les commodités — bar, salle de bain, toilettes — pour que ces messieurs puissent travailler en toute relaxation. A propos de ces messieurs, il

est intéressant de noter qu'aucune femme n'avait jamais participé aux réunions de l'Assosse. Parce qu'elles n'avaient jamais été conviées, ou parce qu'elles ne souhaitaient pas comploter contre les empêcheurs de faire du chiffre d'affaires ?

L'ordre du jour était les Gilets Jaunes, l'extension du mouvement et les conséquences pour le business mondial. C'est Jean François Bisous, patron de Pasmazone qui ouvrit les festivités.

— Un mouvement de rébellion à débuté en France au mois d'octobre. D'abord jugé ridicule, il a grossi puis s'est étendu à d'autres pays en l'espace d'un mois. Les groupuscules révolutionnaires et les écologistes leur ont emboité le pas. Aujourd'hui, beaucoup de pays du monde font face à ces mouvements qui prennent sans cesse de l'ampleur. Les risques pour nos businesses respectifs sont importants. Les revendications sont parties du prix des

carburants, critique à laquelle nous sommes habitués et savons faire face, mais se sont rapidement concentrées sur des sujets écologiques comme les pesticides, les particules fines, le réchauffement climatique planétaire du aux émissions de CO2. En parallèle, un rapport du GIEC est venu renforcer les rebelles dans leurs convictions, prédisant l'apocalypse et préconisant un retour à une société plus sobre.

Précisément le genre d'arguments qui ne nous arrange pas.

J'ai là une compilation de rapports des services de renseignements de nos pays respectifs. Ils arrivent tous à la même conclusion : nous sommes dans une période durant laquelle les mouvements de rébellion contre le capitalisme vont augmenter et pourraient aboutir à des solutions extrêmes s'ils ne sont pas contrés. Les solutions extrêmes varient selon les régions du monde et parlent de révolutions ciblées sur les gouvernements ou de boycotts généralisés de la consommation.

Nous avons mis en place des actions qui se sont avérées efficaces à l'époque du printemps arabe. Mais il semble que ces nouveaux mouvements n'ont rien à voir, notamment en ce qui concerne leur membres et revendications écologistes. Il semblent que les gouvernements ne soient pas en mesure de nous aider efficacement, même s'ils mettent en œuvre toutes les suggestions de nos lobbyistes, ce ne sera pas suffisant.

J'attends vos commentaires et vos idées.

Un silence durable s'était installé. Les grands patrons du monde ne s'étaient pas inquiétés outre-mesure jusqu'ici. Tous les mouvements finissaient tôt ou tard par leur rapporter. Anguerrant Goudenafé de NPB prit à son tour la parole.

— J'ai étudié en profondeur les rapports des renseignements français et américains. Leur conclusion est que ces mouvements sont d'un nouveau genre par leur spontanéité. Jusque là,

ils étaient toujours fomentés par des groupuscules extrémistes, de droite ou de gauche, qui endoctrinaient des mécontents pour aboutir à des groupes limités en nombre et manifestant sur des sujets précis. Cette fois, nous assistons à l'inverse : les rebelles, non organisés, se mettent à manifester spontanément, recrutent parmi la population à l'aide des réseaux sociaux et les groupuscules extrémistes rament pour tenter de les récupérer, ce qui ne fonctionne d'ailleurs pas les trois-quart du temps. En conséquence, les méthodes habituelles des gouvernements qui utilisent les services de renseignement pour infiltrer, noyauter et faire exploser les groupuscules, ne fonctionnent pas.

— A-t-on listé exactement les risques pour nos business ? demanda le patron de Jean Pierre Morgane Chaise, la première banque américaine.

— Marco a fait un travail exemplaire à ce sujet, répondit Yannick Poutrické. Il a compilé les revendications, les analyses des journalistes

et des intellectuels et en a fait un graphique, que l'on peut qualifier d'inquiétant.

Marco avait allumé le video-projecteur et le graphique apparaissait déjà sur le mur. Les grands patrons, disséminés dans la pièce dans des fauteuils orientés en tous sens, tournèrent la tête en direction du mur où se trouvait le graphique. Ils arboraient un air blasé, rompus aux horribles présentations Power Point auxquelles ils étaient confrontés tous les jours dans leur travail.

Le graphique n'avait cette fois-ci rien à voir. Marco avait tout simplement fait un Pareto, sobrement stylisé, dans lequel il avait indiqué les chances de chacun des business de disparition totale en dix ans. N'en croyant pas leurs yeux, les patrons commencèrent à pousser des hauts cris. Poutrické les calma d'un geste apaisant.

— Je comprends vos réactions, j'ai eu la même en voyant ce diagramme. Mais Marco

m'a expliqué la démarche et malheureusement, ces chiffres semblent assez crédibles. Marco ?

— Merci monsieur Poutrické, attaque Marco. Pour arriver à ce résultat, je suis parti des phénomènes de modes. Les modes sont régies par des rumeurs, des ambiances, des publicités, dont vous êtes en général les créateurs à travers les services marketing de vos sociétés. L'autre possibilité d'apparition de mode est le courant artistique, qui est d'abord spontané, puis repris par le marketing passe dans la première catégorie. J'ai comparé le nombre d'apparitions nécessaires dans les médias pour créer un courant avec le nombre d'apparitions dans les mêmes médias des revendications actuelles. Il s'avèrent que ces chiffres sont comparables sur des périodes données. Par exemple, le mouvement #metoo a nécessité à peu près la même quantité de parutions et le même temps pour arriver aux premières condamnations de violeurs que l'avènement des SUV dans les parts de marché de l'au-

tomobile. Il faut avouer que le mouvement #meetoo a bénéficié du soutien des artistes, pas la promotion des SUV. Dans le cas des mouvements sociaux actuels, la plupart ont le soutien des courants artistiques.

Les patrons, d'abord condescendants étaient maintenant obnubilés par le graphique qu'ils avaient sous les yeux. Celui-ci montrait que les ventes de pétrole avaient 80% de chances d'être anéanties en dix ans si les mouvements s'amplifiaient, les pesticides et les graines OGM 100% de chances, la junk food 92%, les plastiques 73%, les vols commerciaux de compagnies aériennes 66%, la grande distribution alimentaire 91%, la viande bovine 86%. L'assistance était silencieuse. Ils avaient devant eux le tableau d'un avenir assez peu radieux, tout au moins pour eux et les entreprises qu'ils dirigeaient. John Mungo, de Masanté, tenta un trait d'humour pour détendre l'atmosphère.

— Montrons cela à nos actionnaires et rachetons nos actions au meilleur prix ! rigola-t-il.

— Et vous les revendrez à qui ? s'énerva un convive.

— A d'autres gogos lorsque l'orage sera passé ! s'esclaffa-t-il.

— Je crois que vous ne mesurez pas le sérieux de cette analyse, mon cher, le reprit de volée Jean François Bisous. Ceci signifie simplement que nos règles pour générer de la croissance sont obsolètes, voire que la croissance elle-même est obsolète.

— Il faudrait donc tout reprendre de zéro ? le contra Ulon Mesk. Je ne le crois pas. Par exemple, mes voitures correspondent aux valeurs écolos d'aujourd'hui. Il n'y a pas de raisons que cela s'arrête.

— Oui, mais vos vaisseaux spatiaux sont décriés, ajouta Arnaud Barnard, qui n'avait encore rien dit. En tant que patron de VHML, je sais d'ores et déjà que nos produits de luxe sont toujours plébiscités, mais leur fabrication com-

mence à être critiquée. Et ce que je viens de voir m'inquiète au plus haut point.

— Quels sont les moyens d'arrêter ces activistes ? demanda Dude Bobley de PB, en regardant Marco.

— Hélas, il n'y en a pas de connu pour le moment, répondit Marco. Cela vient du fait, comme le disait Anguerrant Goudenafé en préambule, qu'il n'y a pas d'organisation politique derrière ces gens, tout est spontané. Les groupuscules travaillent à les récupérer, nous pourrions attendre que cela se fasse. Mais il y a aussi une probabilité qu'ils n'y parviennent pas. Les manifestants rejettent aussi les partis politiques et la bipolarité droite-gauche.

Pourquoi ai-je dit « hélas » ? pensa-t-il immédiatement. *Et pourquoi est-ce que je me demande ça ?* renchérit-il intérieurement. Il en conclut que l'influence de Marie-Do devait y être pour quelque chose. Cela l'inquiéta un peu mais pas trop.

— Je vous propose de déjeuner, tout en continuant le débat, dit Marco.

Cette proposition lui valu un franc succès.

9

Depuis leur rencontre, Marie-Do et Marco filaient le parfait amour. L'excellence de leurs nuits ne faiblissait pas, au contraire, et ils s'appréciaient de plus en plus, devenaient couple et complices, amis et amants. Ils étaient en train de réussir le rêve de tout couple : avoir une vie sexuelle débridée et vivre une profonde amitié, sentiment bien au delà de l'amour selon eux.

Marie-Do appréciait finalement ce côté pragmatique de Marco qui lui faisait regarder les choses de telle manière qu'il en tirait toujours le meilleur. En même temps, elle le titillait en permanence à propos de son manque d'engagement pour le bien-être de la société. Elle lui faisait découvrir la femme rebelle, mais ne révélait toujours pas son activisme. Elle prétextait des obligations familiales pour s'échapper le week-end.

De son côté, Marco admirait Marie-Do, sa joie de vivre et son engagement. Il se doutait

qu'elle devait militer quelque part. Ses éléments de langage étaient trop connus pour qu'il ne le comprit pas. Simplement, il se demandait avec qui elle était engagée. Selon le cas, il pourrait y avoir conflit d'intérêts avec son job. Cela lui faisait peur. Il avait enfin été capable d'être avec quelqu'un de manière durable, il ne voulait pas admettre que cela puisse s'arrêter aussi bêtement.

Ils sortaient beaucoup. Allaient au cinéma, choisissaient souvent des films engagés à la demande de Marie-Do, allaient à des concerts de rock ou de jazz, ayant les mêmes goûts pour ces deux genres, visitaient des expos de toute sorte. Bref, ils avaient une vie très parisienne.

Un soir, après avoir vu « Demain », l'excellent film de Cyril Dion et Mélanie Laurent, ils finirent dans un restaurant asiatique du côté de l'Opéra. Ils commentaient passionnément ce qu'ils venaient de voir lorsque Marie-Do dit :

— Tu dois t'engager !

— Quoi ?

— Tu dois t’engager dans une cause.

— Quoi ? Mais quelle cause ?

— Celle que tu veux, mais on ne peut pas continuer comme ça !

— Comment « comme ça » ? Que se passe-t-il ? s’inquiéta tout à coup Marco.

Marie-Do avait souvent des lubies, plutôt marrantes. Mais c’était la première fois qu’elle lui demandait quelque chose d’aussi précis et grave.

— Écoute, commença-t-elle sur le ton de la confiance, baissant la voix, il faut que tu saches quelque chose. Je milite moi-même au sein des Indignés.

Et elle lui raconta son histoire, depuis sa première rencontre avec le groupe à Madrid, jusqu’à son largage en vol par Joël, le poste trouvé par son père et son militantisme depuis. Elle racontait bien et était extrêmement fière de ce qu’elle lui révélait. Elle avait même un coté cabot en lui disant tout cela. Elle conclut par un

« alors ? » encourageant, prélude à un lourd silence.

Marco était abasourdi. Bien qu'il se douta vaguement de quelque chose de similaire, il ne pensait pas aux Indignés, encore moins au militantisme dur. Le ciel venait de lui tomber sur la tête. Comment concilier Marie-Do et son travail, sachant maintenant ce qu'elle faisait réellement ?

Marie-Do s'impatientait.

— Alors ? répéta-t-elle. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Euh, je ne sais pas trop quoi dire... Ce qui était l'exacte vérité.

— C'est tout ce que ça te fait ?

— Ben euh... Enfin... Je ne sais pas. Je ne m'attendais pas à ça.

— Tu t'attendais à quoi ? Que je sois enceinte ?

— Non, non. Je vois bien que tu es une rebelle dans l'âme, mais je ne pensais pas que tu

militais. Excuse moi, il me faut du temps pour assimiler.

— C'est si grave que ça, pour toi ?

— Non, c'est juste que, ... enfin je ne sais pas, je dois réfléchir.

— Et à l'issue de ta réflexion, tu me largues ou tu me gardes ? C'est ça ?

— Mais non ! s'écria enfin Marco. Il avait presque crié. Il ne voulait pas remettre en question leur relation juste pour l'activisme de Marie-Do. Après tout, ses patrons ne la connaissaient pas, ne la rencontreraient sans doute jamais, ne sauraient même pas qu'elle existe. Il suffisait de rester discret. Il décida de ne garder que les aspects positifs, comme il faisait toujours.

— Tu me connais maintenant, avait-il dit enfin. Je ne suis pas du genre à m'engager, plutôt à observer et prendre le chemin qui me paraît le plus profitable. C'est pour ça que j'ai été surpris par ton engagement. Mais c'est passé

maintenant. Je te félicite pour ça. J'avoue que je n'en serais pas capable.

— Il va pourtant falloir t'y mettre !

— Comment ça ?

A ces paroles Marco avait avalé son riz de travers. Il toussa longuement dans sa serviette et but au moins deux verres d'eau coup sur coup.

— J'aimerais que tu milites avec moi chez les Indignés.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ?

— Les deux. Je ne peux pas parce que c'est contre mes convictions et je ne veux pas parce que je crois que nous devons chacun garder des activités qui nous sont propres. Sinon, nous n'aurons plus d'intimité.

Ouf !, se dit-il. Je crois que j'ai trouvé le bon argument. C'était sans compter sur la pugnacité de Marie-Do.

— Tes convictions, je me charge de les changer. Quand tu auras mis le doigt dedans, tu ne pourras plus t'en passer. Et ta théorie fumeuse sur le couple, je n'y crois pas un instant. Tu es le premier à vouloir que nous fassions tout ensemble. C'est une excuse bidon. Tu me caches autre chose.

— Mais non, je t'assure ! paniqua Marco. C'est juste que je ne veux pas me faire à ça et je ne veux pas pénétrer ton jardin secret.

— Tu l'as déjà bien pénétré !

Et ils partirent simultanément d'un éclat de rire.

Tout le reste de la soirée, Marie-Do tenta de persuader son amoureux de militer avec elle. Il refusa, biaisa, changea dix fois de sujet, bifurqua. Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, Marco avait tenu le coup et Marie-Do était persuadée que Marco avait une autre raison de refuser une raison qu'il lui cachait.

Une autre réunion de l'Assosse était prévue pour la semaine suivante.

Cette fois la réunion avait lieu à Paris. Les chambres avaient été prises au Lutécia et, comme toujours, les débats auraient lieu dans une suite.

La réunion portait sur les suites données aux propos tenus à Dubaï. On était reparti de là-bas avec comme instruction de réfléchir à tout moyen de se protéger des conséquences des rebellions en cours et à venir. Les participants, plutôt inquiets, avaient promis de faire preuve d'imagination.

Ce fut Yannick Poutrické qui ouvrit le bal une fois de plus.

— Nous nous sommes quittés la dernière fois sans solution à nos problèmes mais avec la ferme intention d'y réfléchir chacun de notre

coté et de faire aujourd'hui la synthèse de nos résultats.

Qui veut commencer ?

Warren Doods leva la main et parla sans attendre.

— Pour ma part, j'ai beau retourner ce problème dans tous les sens, je ne vois qu'une guerre pour arrêter tout ça et nous permettre de faire du business. J'ai compris que les solutions traditionnelles étaient inefficaces dans ce cas précis.

Jean François Bisous prit à son tour la parole.

— Je suis arrivé à la conclusion qu'avec l'aide de Google, dont je connais bien le patron, nous pourrions tenter de développer des bots, ou des robots si vous préférez, pour retourner l'opinion sur les réseaux sociaux et discréditer ceux que nous souhaitons faire disparaître.

— M'étonnerait que Google accepte ce genre de chose. Il tiennent trop à leur éthique.

C'était John Mungo, le boss de Masanté qui venait de répondre sèchement.

— Je pense que nous avons une meilleure idée.

— Alors, nous sommes tout ouïe, répondit Bisous, légèrement vexé.

— Je crois que nous pourrions créer une épidémie.

Silence dans la suite. Marco regarda John Mungo. L'homme avait l'air sûr de lui. Il faut dire que sa société essayait des dizaines de procès partout dans le monde, que ses pesticides commençaient sérieusement à être soupçonnés de générer des cancers et autres maladies diverses et variées et que la chimie d'une manière générale était dans le collimateur des écologistes plus que tout le reste. Il était donc rodé aux petits tracas quotidiens. Malgré cela, Marco ne pouvait s'empêcher d'être dégoûté par cet homme qui pouvait avoir une idée pareille.

— Comment cela une épidémie ? questionna enfin quelqu'un.

— Une épidémie mondiale, une pandémie.

Il prit une inspiration profonde.

— Imaginez qu'un virus qui se propage à grande vitesse contamine toute la planète, que se passerait-il ? On ne parlerait que de ça, on agirait uniquement contre ça et on oublierait tout le reste. Les gouvernements seraient obligés de se lancer dans des achats à grande échelle de médicaments et autres choses nécessaires au combat contre le virus. Cela durerait plusieurs années et tous les mouvements rebelles tomberaient à l'eau. Même la préoccupation écologique ne ferait pas le poids devant une maladie à l'échelle mondiale. De plus, nous serions tous plus ou moins fournisseurs de ce dont les états auraient besoin. C'est la solution à double effet. Win-win quoi.

Un lourd silence d'installa à nouveau dans la pièce.

Marco était atterré. Comment un homme, seul, pouvait-il penser à de pareilles horreurs ? Il pensait que depuis Hitler et hormis dans James Bond, ce genre de personnage n'avait plus court. Il se reprit, se dit que les autres ne donneraient aucun crédit à une idée pareille, d'un tel cynisme, d'une telle monstruosité. Mais pourtant, le silence persistait et, l'étonnement passé, personne n'avait protesté. *Ce n'est pas possible, ils ne vont pas cautionner un truc pareil* se dit-il.

— Comment provoque-t-on ce genre de pandémie ? risqua quelqu'un.

— Une erreur de manipulation dans un labo, un employé ressort porteur d'un virus choisi parce que hautement contagieux. Le reste n'est qu'une affaire de temps.

— Combien de temps ?

— Difficile à dire précisément. Mais entre « l'accident » et les effets sur les états, moins d'une année devrait suffire.

— Autrement dit, il ne faudrait pas trainer, dit Simon Jamy, le patron de la célèbre banque Jean Pierre Morgane Chaise.

Le sort en était jeté. Le monde serait sous peu en prise à une pandémie et se débattrait pour la survie des humains, pendant que des grosses compagnies se frotteraient les mains en accumulant les bénéfices.

A cet instant, Marco se demanda s’il devait jouer le rôle de lanceur d’alerte ou pas.

Lorsque Marco avait quitté son appartement le matin de la réunion, Marie-Do voulait en avoir le cœur net. Elle avait pris une journée de congé et s’était décidée à suivre Marco pour voir où et avec qui il travaillait.

Depuis le repas de l’autre soir et le refus obstiné de Marco de s’engager avec elle dans les Indignés, elle avait un doute sur ses raisons. Marco était un garçon honnête, elle avait com-

pris cela depuis le début. Elle savait qu'il ne chercherait jamais à l'entourlouper. Fort de ce sentiment, elle se demandait pourquoi il ne lui donnait pas la véritable raison de son refus. Elle s'était donc décidée à enquêter.

Dès le départ de Marco, elle était sortie sur ses talons et l'avait suivi. Sa filature l'avait menée à l'hôtel Lutécia, à Sèvres-Babylone. Elle s'était fait la réflexion que pour une petite association humanitaire de seconde zone, c'était peut-être un hôtel un peu cher ? N'osant pas rentrer à la suite de Marco, elle avait attendu un peu, aux abords de l'entrée. Et là, elle avait vu défiler les patrons les uns après les autres, arrivant dans des voitures toujours plus grosses, plus rutilantes, accompagnés de gardes du corps patibulaires. Elle les reconnaissaient tous, ayant suivi une formation à la reconnaissance des personnalités chez les Indignés. Il y avait là le gratin du pétrole, de la pétrochimie, des banques, des voitures, des fusées, de l'agro-alimentaire, de la grande distribution...

Et pas un seul journaliste.

Autre formation des Indignés à leurs militants : les us et coutumes observés par les grands de ce monde lors des réunions, des colloques et autres sommets. La règle numéro un à savoir était qu'il y a toujours quelqu'un qui prévient les journalistes, par intérêt, par vengeance ou pure imbécilité. Toujours. Aucune exception n'avait jamais été répertoriée. Et là, défilait devant-elle le gratin du business mondial sans qu'un seul journaliste ne soit présent ? Il y avait clairement anguille sous roche.

Elle tenta de rentrer dans l'hôtel. Elle fut immédiatement arrêtée par un chasseur qui lui demanda ce qu'elle désirait. Elle dit qu'elle cherchait un ami, Marco Sontana en l'occurrence. Le chasseur l'accompagna jusqu'à la réception, où on lui confirma qu'il n'y avait aucun Marco Sontana dans l'hôtel. Elle en profita pour demander si c'était bien Jean François Bisous qui était passé devant elle tout à l'heure, ce à quoi on lui argua qu'on ne répondait pas à

ce genre de question, toujours avec le ton compassé et légèrement arrogant des loufiats qui vous fait comprendre que vous n'êtes pas de la bonne caste. Et qu'il était temps pour elle de quitter les lieux puisque son ami n'était pas là.

Une fois dehors, elle respira un bon coup l'air pollué du quartier et réfléchit. Que pouvait faire Marco, salarié d'une association de seconde zone, dans un hôtel de cette classe ? Le jour où les plus grands patrons de la planète y étaient aussi sans qu'aucun journaliste ne soit au courant ?

Elle se promit d'éclaircir ce mystère dès le soir.

10

En ce sept octobre 2019, une étrange ferveur régnait autour de la place du Châtelet. Une personne observatrice aurait remarqué que tôt le matin, des gens portant des sacs à dos badaient sur les trottoirs, ne semblant avoir aucun but précis, définition même du badaud. Dès l'heure de pointe passée, une soudaine ébullition démarra sur la place et ses alentours. Des camions arrivèrent, et déchargèrent des jardinières suffisamment grosses pour barrer les routes convergeant vers la place. Dans le même temps, des stands se montaient, des barnums étaient installés. Des guirlandes apparaissaient comme par magie un peu partout sur les monuments. En une demi-heure, les quais, le pont au change et l'avenue Victoria étaient coupés et la place du Châtelet était devenue un lieu d'échange et de fête où plus aucune voiture ne pouvait accéder.

Extinction Rébellion venait de lancer son « Occupation pour la suite du monde », qui devrait durer plusieurs jours. Comme à leur habitude, il s'agissait de créer l'évènement le plus visible médiatiquement et sans violence. Ce jour là, c'était un coup de maître.

Les manifestants accueillaienent les visiteurs, leur offraient à boire, leur expliquaient leurs revendications. La place redevenait la propriété des piétons — ce qu'elle aurait du toujours être. L'occupation était tellement populaire que les forces de l'ordre n'osèrent pas les déloger afin d'éviter des sur-manifestations.

Dans le même temps, devant les supermarchés, d'autres activistes du groupe échangeaient les sacs plastiques des gens qui le souhaitent contre des sacs en tissu ou des bocaux en verre. Tout le plastique récolté fut déversé devant l'assemblée nationale à la fin de la semaine, formant une sorte de mini terrib.

Du cinq au douze octobre, Extinction Rébellion mit ainsi en œuvre une bonne dizaines

d'actions visant à sensibiliser la population sur le réchauffement climatique et l'inaction des pouvoirs publics face à celui-ci.

Les soucis des grands patrons de l'Assosse étaient justifiés.

11

La journée de Marco avait été éprouvante moralement. Il repensait aux justifications qu'il était obligé d'avancer à Marie-Do pour justifier son absence de désir d'engagement dans des mouvements sociaux. Ce jour là, il serait facilement passé de l'autre côté. Le cynisme de certaines phrases prononcées par ses employeurs se passait de commentaire. Il aurait aimé pouvoir claquer la porte, mais ne le pouvait pas, sous peine de mettre en jeu son « intégrité » comme avait dit son patron-recruteur.

Il ouvrit la porte de son appartement, aperçu Marie-Do assise sur le canapé. À la vue de son visage, il comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Sa bouche était fermée en un mauvais rictus, ses yeux le fixaient avec un air de reproche évident. Elle avait les bras croisés d'une petite fille butée à qui on vient de refuser une glace au parc.

— Bonsoir ma chérie. Que se passe-t-il ?

— Tu conviens qu’il se passe quelque chose ?

— Euh, je ne sais pas. Mais à voir ton air, oui !

Il se pencha pour l’embrasser, mais elle tourna la tête.

— Où étais tu aujourd’hui ?

— Houla, c’est un interrogatoire ?

— Oui.

— Bien. J’étais dans un hôtel où je menais une réunion pour l’association.

— Au Lutécia ?

— Euh... oui.

— A cinq mille balles la nuit et certainement autant la salle de réunion ?

— Euh, oui.

— Avec tous les grands patrons de la terre ?

— D’où sors tu ça ? s’inquiéta soudain Marco. Jusque là il pensait à une crise de jalousie, mais il commençait à comprendre que c’était autre chose.

— De ce que j'ai vu. Je t'ai suivi, je t'ai vu entrer à l'hôtel, j'ai vu entrer les patrons un à un, je n'ai pas vu un seul journaliste, étonnant non ? Je suis rentré, j'ai demandé après toi, on ne te connaissait pas. Alors ?

— Pourquoi m'as tu suivi ?

— La question n'est pas là !

— Si, la question est d'abord là. On parlera après des réponses que je te dois. Mais pourquoi m'as-tu suivi ? Tu cherchais quoi ? Tu n'as pas confiance en moi ?

Marie-Do se calma légèrement. Comme toujours, Marco prenait la situation comme elle venait et en tirait le meilleur. Elle l'admirait pour ça.

— La dernière fois que nous avons parlé engagement et que tu m'as dit ton refus de le faire, il m'a semblé que tu cachais quelque chose. Que la vraie raison de ton refus était ailleurs. J'ai voulu en savoir plus.

— Il aurait peut-être suffi de m'en parler...

— Oui, tu as raison. Mais, après ce que j'ai vu, je ne sais pas si tu m'aurais donné les vrais raisons.

— Qu'as tu vu ?

— Ce que je viens de te dire ; l'hôtel de luxe, les grands patrons, toi inconnu dans la place alors que tu y étais bel et bien...

— Je vais chercher à boire.

Et Marco s'éclipsa jusque chez le pakistanais d'en bas pour aller chercher quelques bières et cacahuètes. En vérité, il voulait réfléchir. À quoi dire et comment le dire. Pouvait-il tout révéler ? Assurément non, il jouait sa vie s'il relatait les conversations d'aujourd'hui, par exemple. Il fallait qu'il trouve le moyen d'expliquer à Marie-Do qu'il ne pouvait pas tout lui dire. Lorsqu'il rentra à l'appartement, elle n'avait pas bougé. Simplement son visage s'était légèrement détendu.

— Je te préviens Marco, dit-elle avant même qu'il ait refermé la porte, je t'aime, et si tu veux

me la faire à l'envers avec tes bières, tu ne me reverras plus.

— Ce serait encore la meilleure solution, répondit-il. Mais moi aussi je t'aime, alors je ne veux pas te laisser partir.

— Raconte, dit enfin Marie-Do, qui se détendait un peu.

— Je te préviens que ce que je vais te dire va t'engager. Je ne sais pas à quoi, mais tu seras engagée dans quelque chose que tu ne pourras pas maîtriser. Tu peux encore refuser. Je peux encore me taire.

— Tu m'as prise pour une poule mouillée ?

Là dessus, Marco la serra dans ses bras et l'embrassa chaudement, comme s'ils se quittaient.

— Moi aussi « on » m'a trouvé un boulot, comme toi. Mon père était « chauffeur de maître », comme il disait, d'un grand patron. Il lui a demandé de m'embaucher. Mais le boulot est un peu spécial. En fait, sous couvert de l'association Humani-terre, je gère les réunions

d'une autre association, virtuelle celle-là, composée uniquement de grands patrons. Inutile que je te donne les noms, tu en as vu quelques-uns ce matin. Tout est secret. Personne ne sait — à part toi et moi maintenant — que ces hommes se réunissent. En ce qui me concerne, je ne dois en parler à personne, sinon il va m'arriver des bricoles. Voilà.

— C'est quoi des « bricoles » ?

— Je ne sais pas. L'expression exacte était qu'on pourrait porter atteinte à mon intégrité. Je ne sais toujours pas ce que ça veut dire.

— Bah c'est simple : on te tue si tu ne respectes pas ton contrat !

— Tu crois que c'est à ce point ?

— Il y a des chances. De quoi parlent-ils dans leurs réunions ?

— Ça, je ne te le dirai pas. Ce serait trop dangereux pour toi et moi.

— Je vois. En gros, il refait la planète avec des arguments qu'il vaudrait mieux que le peuple ne connaisse pas. Me trompe-je ?

— C'est un peu ça... répondit évasivement Marco, soulagé que Marie-Do ait compris d'elle-même jusqu'où il ne devait pas aller.

— Et ça te plaît ?

— Euh, non, surtout depuis aujourd'hui. Tant que je n'avais pas entendu leurs propos, j'imaginai que c'était un club pour jouer entre grands enfants, comme en forment souvent les riches de ce monde. Mais depuis que j'ai compris le but, je me sens piégé et je ne peux pas en sortir.

— Si tu démissionnes ?

— Impossible, après ce que j'ai entendu.

— C'est si grave que ça ?

— Plus grave que ça !

— Ouah, mais qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Je ne peux pas te dire, mais ce n'est pas beau à entendre.

— Tu ne voudrais pas les dénoncer ?

— Je suis mort si je fais ça.

Marie-Do le prit dans ses bras et le serra fort. Très fort. Ils étaient tous les deux impuissants

face à cette situation en forme d'impasse dont le mur du fond était celui du cimetière pour Marco. Il se mit à pleurer doucement. Ils restèrent un long moment ainsi.

— Et si on partait ? Si on disparaissait ?

— Disparaître où ? Ces gens sont sur toute la planète et en connexion quasi directe avec les services de renseignement de leurs pays respectifs. Nous serions retrouvé en trois jours.

— Tu dois donc continuer à bosser pour eux ?

— Je n'ai pas le choix.

— Et si tu révèles tout à la presse ? Ils seraient arrêtés et tu ne craindrais plus rien ?

— Tu rigoles ! Tu crois que ma seule parole contre une vingtaine de milliardaires, patrons des plus grandes entreprises du monde serait écoutée ? Ils nieraient en bloc, diraient que je suis fou et je finirais au trou où je serais exécuté quelques jours plus tard par leur réseau dans les prisons.

— Au point où on en est, tu peux me dire de quoi ils parlent, non ? Le fait que je ne sache pas, mais que je sache qu'ils disent des choses terribles revient un peu au même...

— Je ne préfère pas. Tu pourrais lâcher quelque chose par accident et tu serais en danger. Tant que je ne te dis rien, tu ne peux pas dire quoi que ce soit par inadvertance. Tu restes en sécurité.

Marie-Do compris alors qu'il l'aimait vraiment.

— Je t'aime, dit-elle, les larmes aux yeux.

12

Décembre 2019.

Marie-Do et Marco étaient lamentablement affalés dans le canapé. Comme souvent, les dimanches soirs, ils n'avaient pas le courage de faire à manger et grignotaient des gâteaux secs. D'ailleurs, ce jour maudit de la semaine, à cette heure là, ils n'avaient généralement pas goût à grand-chose. C'était ce moment de fin de week-end, durant lequel on avait visité une chouette expo ou visionné un bon film, où la fin de soirée s'annonçait. On savait déjà qu'il faudrait aller se coucher et que le réveil déboucherait inévitablement sur le travail. Mauvais pour le moral.

Machinalement, Marco attrapa la télécommande de la télé et mit un canal au hasard. C'était une chaîne d'info en continu.

« ...un premier cas détecté à Wuhan le premier décembre. Le nombre de cas s'élevait à vingt-huit il y a trois jours, il est désormais de

soixante. La croissance est donc très rapide Les autorités chinoises parlent d'une transmission à l'homme par un animal.. »

Putain, ils l'ont fait pensa immédiatement Marco.

Son visage dut changer instantanément car Marie-Do s'inquiéta.

— Ça ne va pas ? demanda-t-elle, inquiète.

— ...

— Hé, oh, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es tout blanc ! Es-tu malade ?

— ...

— Ce sont les news qui te mettent dans cet état ?

Marco ne répondait pas, ne répondait plus. Il avait vaguement espéré que les grands patrons avaient frimé, mais qu'ils n'étaient pas capables de créer une pandémie de toutes pièces. Et bien si ! Ils étaient capables !

— C'est cette pandémie qui t'inquiète ? C'est en Chine, c'est loin. Avant que ça arrive ici, il va couler de l'eau sous les ponts...

Marie-Do ne savait pas qu'elle se trompait lourdement.

Dès le début 2020, la pandémie avait gagné le reste du monde, tous les pays à l'exception de quelques uns.

La vie ne fut plus la même. Les confinements, le télétravail, les masques dans les transports, l'interdiction de se toucher ne serait-ce que pour dire bonjour, toutes ces contraintes étaient nouvelles pour la quasi-totalité de la population mondiale. La consommation changea, la livraison à domicile se développa. Les transports aériens s'arrêtèrent presque totalement. Les restaurants, les boîtes de nuit, les cinémas, les théâtres étaient fermés. Les gens ne sortaient pratiquement plus de chez eux. Les seuls obligés à sortir étaient ceux qui avaient un travail imposant leur présence sur le lieu de travail. Professions médicales, ouvriers, chauffeurs, livreurs, caissières ne pouvaient pas rester chez eux. Encore une fois, les bas salaires

payaient pour les autres. Les cadres et les employés de bureau, eux, se lancèrent à corps perdu dans le télétravail, au milieu du salon et des enfants qui n'allaient plus à l'école.

La pandémie ne fut pas négative pour tout le monde, bien au contraire.

Les sociétés de vente en ligne explosèrent. Ceux qui vivaient des réseaux informatiques aussi. Les sociétés développant des logiciels de visio furent vite débordés. Le pompon fut remporté par les labos pharmaceutiques, du moins ceux qui eurent la possibilité de développer des « vaccins ».

Pourquoi des guillemets à « vaccin » ?

La méthode habituelle de développement des vaccins prend beaucoup de temps, cela peut aller jusqu'à dix ans dans certains cas, notamment à cause des tests qui sont réalisés sur des échantillons de population. Ces tests, au delà de vérifier que le vaccin fonctionne pour ce contre quoi il a été conçu, prennent en compte

les éventuels effets secondaires que les patients pourraient ressentir.

Dans le cas du covid, quelques labos sortirent miraculeusement des « vaccins » en six mois. C'est à dire que pratiquement aucun test d'efficacité n'a pu être effectué, mais surtout que les malades potentiels de la pandémie ont servi de cobayes pour les tests. Des tests en condition réelles, en quelque sorte. Et simultanément sur la quasi totalité de la population mondiale, plusieurs milliards de personnes.

Bien sûr, la situation imposait une réaction rapide, c'est ce qui conditionna les décisions et c'est certainement ce qu'il y avait de mieux à faire.

Mais très vite, il s'avéra que l'efficacité des vaccins n'était pas au rendez-vous. Alors, on envisagea une seconde puis une troisième dose. Voire une quatrième. Les gouvernements jouaient la prudence et voulaient plutôt prévenir que guérir. Mais il y a gros à parier qu'ils

furent bien aidés dans leurs décisions par les labos qui les conseillaient en arrière plan.

Les labos avaient réussi le coup du siècle : vendre au prix fort aux états des vaccins pour lesquels ils avaient investi dix fois moins que d'habitude. A vous donner l'envie de refaire une pandémie tous les cinq ans !

Le covid fonctionnait à plein régime.

Les objectifs de l'Assosse étaient atteints.

Les contestations s'étaient naturellement arrêtées les unes après les autres devant les confinements, les impossibilités de voyager, les quotas de réunion et autres interdictions dues à la pandémie. Pour certaines branches, comme la chimie, le commerce en ligne, l'informatique, les bénéfices étaient au delà des espérances. Les autres, comme les compagnies pétrolières devaient attendre un peu pour retrouver et amplifier leurs bénéfices.

Une petite fête fut organisée au début de l'année 2021. Marco en était, comme toujours,

l'organisateur. Elle eu lieu dans un palace sur une île grecque, loin des masques et des confinements. Tout le monde vint avec son avion personnel, ce qui simplifiait le problème face aux contraintes des différents pays en matière de déplacement. Les pauvres patrons, fatigués par toutes ces péripéties avaient bien besoin d'un peu de bon temps.

Marco était venu avec trois vols et beaucoup de tests pour contourner les restrictions de voyage.

Ils avaient eu une longue discussion avec Marie-Do à propos de ce voyage. Il voulait qu'elle vienne, quitte à se cacher dans un autre hôtel. Elle comprit qu'il faisait cela pour lui faire plaisir, mais qu'en réalité cela représentait un gros risque pour lui. Elle refusa.

— J'ai beaucoup réfléchi, dit-elle

— Ah oui ? À quoi ?

— A tes patrons et à la pandémie.

Marco eut un frisson. *On y est*, pensa-t-il.

— D’après ta réaction la première fois que tu as entendu parler de la pandémie, et ton attitude depuis, je crois que ce sont tes patrons qui l’ont provoquée. Je ne sais pas dans quel intérêt, mais j’en suis quasiment sûre.

Marco resta muet.

— Ton silence confirme. Pourquoi ont-ils fait ça ? Pour augmenter leur chiffres d’affaires ? Leurs bénéfices ? Quelles mauvaises raisons ont-ils encore inventé pour manipuler les Humains ? Être milliardaire ne leur suffit pas ?

Marco restait obstinément silencieux. Voilà des mois qu’il tournait tout ça dans sa tête. Il en était arrivé au point de se dire que si l’Homme en était là c’est que sa nature profonde le voulait. C’est lui même, par sa soi-disant intelligence qui avait taillé, fabriqué, construit, créé l’argent, l’envie, le besoin, la consommation, la sur-consommation, le capitalisme, la pollution, la finance... Aujourd’hui, tout ça commençait à montrer des conséquences que certains avaient prédits. Finalement, la nature avait permis à

l'Homme d'évoluer — si toutefois « évoluer » était le bon terme — en ce sens, on pouvait donc considérer que la nature était responsable de ça. Et que donc, tout était dans l'ordre des choses.

Une fois de plus, il tournait une situation critique en avantage. Il se sentait rassuré. S'il avait laissé faire ça en ne dénonçant pas les conspirateurs, c'est parce que lui, Marco, n'avait pas les moyens de l'empêcher, voilà tout. Mais une ombre au tableau subsistait : Marie-Do. Si elle savait ce qu'il avait entendu, comment réagirait-elle ? Cette fois, il n'avait pas de réponse à apporter à la question. Le renierait-elle ou le défendrait-elle ?

Marie-Do avait, depuis un an, beaucoup réfléchi à ce qui arrivait à Marco avec son « travail ». Elle avait retourné dans sa tête la manière dont il avait réagi quand il avait appris la pandémie. Depuis ce fameux dimanche, il n'avait plus été le même. Les nouvelles à pro-

pos de la pandémie l'irritaient. Lorsque les discussions entre amis abordaient le sujet, il devenait très énervé et cynique. Elle avait remarqué que dès que l'on parlait de l'origine, supposée chinoise, de l'épidémie, il avait un air excédé. Elle finit par en déduire qu'il savait quelle était l'origine réelle. Et cela ne pouvait qu'être en relation avec son association de patrons.

Elle plaignait Marco. Il était enfermé dans son mensonge. Il ne pouvait en parler à personne, même pas à elle. Elle devait faire quelque chose.

Elle poursuivit son inquisition.

— Ok, dit-elle. Ton silence est vraiment éloquent. Je me doutais que c'était ça. Je sais aussi que tu ne peux pas en parler. Et que tu te refuses à m'en parler pour me protéger. Alors, je te propose un deal.

Marco sortit de ses pensées.

— Un deal ? Un deal de quoi ?

— Un deal d'amoureux.

— Ça se présente bien, plaisanta-t-il. Quel genre ?

— Du genre jusqu'au-boutiste.

— Dis toujours ?

— Tu vis un cauchemar parce que tu sais que cette pandémie a été provoquée par tes grands patrons et que tu ne peux pas le révéler sous peine de perdre la vie. Tu ne peux pas non plus me le dire à moi, sous peine que je perde la vie aussi. Alors je te propose un pacte avec le diable.

— ... ?

— Nous vivons mal avec ça, toi et moi.

Même nous séparer n'y changerait rien. Alors restons unis, jusqu'en enfer ! Attendons la prochaine grande idée de grands patrons et faisons un coup d'éclat. Réunissons des preuves, révélons tout aux médias et disparaissions. Ils nous retrouveront, mais nous aurons passé un bon moment. Un bon moment en amoureux, comme Bonnie and Clyde, comme Thelma et Louise. Nous serons en fuite, pourchassés, ce

sera excitant. Puis nous mourrons main dans la main. Nous n'avons rien à perdre, non ? J'ai un boulot de merde, tu as un boulot de merde dont tu ne peux même pas sortir. Quel est notre avenir ? Cumuler les jobs idiots pour militer tranquille ? Je ne sais même pas si cet activisme donnera un jour des résultats... Et pour toi, c'est simple, ce sera toute ta vie le même job et tu devras avaler des couleuvres à chaque fois que tes chers patrons auront une idée fumeuse !

Le premier réflexe de Marco fut le rejet. Il n'avait pas prévu de rejouer Bonnie and Clyde ! Ni de finir en héros maudit. Mais Marie-Do avait raison sur un point : il devrait garder ce boulot toute sa vie, ce qui n'était pas une sinécure ! Mais pas elle...

— Tu serais prête à foutre ta vie en l'air pour ces gens-là ?

— Quelle vie ? A part toi, je n'ai rien. Et toi tu es pieds et poings liés avec eux. Alors ? Je fais quoi ? Je te regarde ruminer ça toute ma

vie ? Et puis, en fin de compte, je rêve de militer pour une cause sociétale. En voilà une belle ! Lanceuse d'alerte ! Et quelle alerte ! Le gratin mondial des patrons qui crée une pandémie pour sauver son business ! D'ailleurs tu ne m'as toujours pas dit pourquoi ils avaient fait ça...

— J'avoue... Je te le dirais si nous mettons ton plan en action.

— Ah, finalement tu y réfléchis !

L'offre était finalement tentante. Tous les paramètres pris en compte, leur vie s'annonçait plutôt triste, voire pathétique pour lui. Peut-être que finir en héros n'était pas une si mauvaise issue.

À la fin de l'année 2021, la pandémie qui avait commencé à faiblir depuis l'été, montra un regain de cas important. Décision fut prise par nombre de gouvernements d'obliger à une troisième dose de vaccination. Selon les pays, elle était obligatoire ou non, conditionnait un « passe vaccinal » ou pas. Certains pays allaient

même jusqu'à empêcher les salariés de travailler s'il n'avaient pas leurs trois doses.

Les première et deuxième doses de vaccin avaient déjà généré des mouvements de protestation contre la vaccination obligatoire. Les groupes étaient minoritaires et manifestaient bruyamment, mais sans conséquences notoires sur les sociétés et les économies. Il en fut autrement pour la troisième dose. Les mouvements s'amplifièrent et les sujets de contestations commencèrent à se diversifier. On revenait aux thèmes récurrents comme le pouvoir d'achat, les libertés individuelles, le climat. Des mouvements repartaient dans toutes les villes, comme à l'époque des Gilets Jaunes. Certains d'entre eux réapparaissaient ici et là.

Il n'en fallait pas plus pour réunir l'Assosse.

Marco avait longuement réfléchi et fini par accepter la proposition de Marie-Do. Ils finiraient en apothéose, main dans la main, non

sans avoir mis en route un scandale d'ampleur mondiale.

Marco avait d'ores et déjà commencé à écrire tout ce dont il se rappelait de la dernière réunion, celle qui avait fomenté la pandémie. Il tapa fiévreusement sur son laptop pendant trois heures. Puis conclut le texte, rédigé à l'attention d'éventuels journalistes : « Je n'ai pas de preuves pour ce que j'avance dans ce texte, car à l'époque je ne pensais pas encore à dénoncer ces actes. De plus, je retranscris de mémoire. Le texte du prochain meeting sera accompagné de preuves ». Il avait aussi décrit sa situation, son travail et son engagement obligatoire sous peine de perdre la vie.

Marie-Do relut le texte avec satisfaction, heureuse de la décision de Marco, de donner un sens à sa vie, à leur vie. Elle approuva tout sans restriction. Il lui avait finalement raconté la réunion sur la pandémie. Elle en était restée coite. Finalement, elle était un peu à l'origine de tout ça, puisque activiste et c'était bien contre

ces militants qu'était dirigée la pandémie. Elle se dit que si jamais elle en réchappait, ce qui lui semblait peu probable, elle deviendrait certainement philosophe et écrirait des bouquins sur la condition humaine.

Quelques jours après, Marco était sollicité pour une nouvelle réunion, à nouveau au Lutécia. S'ils s'attendaient à avoir encore plusieurs années devant eux, c'était raté ! La réunion était prévu pour la fin du mois.

13

Hôtel Lutécia, même suite louée, mêmes participants.

Une différence existait cependant. Marco avait sur lui un iPhone, caché dans la poche du haut de sa veste, le micro dirigé vers le haut. La poche avait été en partie cousue, comme si la veste était neuve ; une partie absente de la couture permettait au micro de capter les conversations alentour. Il pouvait déclencher l'enregistreur avec sa Watch. Ainsi, personne ne verrait l'iPhone. Marie-Do et lui avaient longuement testé le système, dans toutes sortes d'environnements, il fonctionnait très bien.

— Messieurs, nous voilà une fois de plus réunis, pour le meilleur et pour le pire.

— La tactique de la pandémie, l'idée était de John Mungo, a fonctionné au delà de nos espérances ; non seulement les rebellions se sont éteintes d'elles-mêmes, mais nos businesses ne

se sont jamais si bien portés. Si l'on doit en tirer une leçon, on peut considérer que lorsque l'on a l'autorité sur la masse, on en fait à peu près ce que l'on veut. Je retiendrai donc qu'une bonne action pour nous est une action qui nous confère de l'autorité, quelle soit directe ou à travers les gouvernements.

— Bravo John, s'enthousiasma Dude Bobley. Grâce à vous nous avons pu reprendre des forages que les activistes bloquaient avant la pandémie. L'idée était magnifique.

— Je pense que nous pouvons applaudir John ! conclut Yannick Poutrické.

S'ensuivit une salve d'applaudissement. Il aurait pu s'agir d'un concours où l'on remettait un prix au plus cynique patron de l'année.

— Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. La pandémie commence à s'essouffler et les mauvaises habitudes reviennent. Des mouvements anti-vaccin, anti-passe sanitaire ont vu le jour et nos anciens activistes commencent à

se joindre à eux et remettent les vieilles ren-
gaines sur le tapis.

— C'est à dire ?

— Les contestations que nous voulions stop-
per, contre le pétrole, la chimie, la finance. De
plus, les écologistes sont de retour avec leur
sempiternel réchauffement climatique.

— Tout est à refaire alors ?

— Difficile à dire. Plusieurs scénarii sont
possibles : soit la pandémie continue et les
mouvements restent mais n'ont pas beaucoup
d'écho, soit elle se termine et il y a le risque que
tout reprenne là où on s'était arrêté avant. C'est
à dire aux mouvements mondiaux.

— Quelles sont les chances pour chacun des
scenarii ?

— Je pencherais plutôt pour le second, car la
pandémie semble vraiment toucher à sa fin. À
vous de donner vos opinions là-dessus.

— Je pense que vous avez raison Yannick.
Nous pouvons remercier John et la pandémie,
elle nous aura tout de même servi deux ans,

c'est déjà beau. Et économiquement, elle aura encore de bonnes répercussions pendant quelques années.

— Il faudrait donc une nouvelle pandémie ?

— Pas sûr que les mêmes causes produisent les mêmes effets...

— Que voulez-vous dire ?

— Le monde s'est habitué à vivre sous pandémie. Les états ont essuyé les plâtres des masques, de la vaccination, du confinement. S'ils doivent en affronter une nouvelle, ils sont maintenant prêts. Ils ont relocalisé certaines productions clé, connaissent les effets des contraintes. Je crois qu'une nouvelle pandémie serait beaucoup moins dure et donc moins efficace pour nous car nous n'aurions pas la main sur le peuple.

Le discours était de Cassandra Pombard, le boss de Croisement, le plus grand groupe de grande distribution alimentaire d'Europe.

— Je crois que vous avez raison dit le patron de VHML. Il va falloir trouver autre chose.

Le CEO de Jean Pierre Morgane Chaise, Simon Jamy, se racla la gorge avant de prendre la parole.

— J'ai déjeuné avec le président la semaine dernière, et...

— Le président ?

— Des États-Unis. Nous avons donc déjeuné ensemble et il me faisait part de ses inquiétudes sur les velléités de Poutine vis à vis de l'Ukraine... Il est persuadé qu'il veut l'envahir et récupérer le pays dans la Fédération de Russie.

— En quoi cela peut-il nous intéresser ?

— Si cela arrivait, bon nombre de restrictions se mettraient en place. Et il y aurait certainement des embargos sur l'énergie russe, gaz et pétrole. De plus, tous les états seraient aux aguets pour éviter une guerre mondiale et bien occupés. Enfin, les médias seraient dessus à quatre-vingt dix neuf pour cent. Il resterait peu

de place pour des manifestants, ils ne seraient simplement pas entendus.

— Pas mal. Quelles sont les chances que cela arrive ?

— Le président n'est pas sûr que cela arrive. Il dit simplement que les voyants sont au rouge pour le moment. Je pense qu'il voudra tout tenter pour l'empêcher. Et vous connaissez la puissance des États-Unis en terme de négociations.

— Aurions nous moyen de peser sur cette situation ?

— Oui, répondit Yannick Poutrické. Addition Energies a un excellent groupe de lobbyistes qui exerce auprès de Poutine et de la Douma. Mais il faudrait que nous ayons de solides arguments.

— Il n'est pas certain que nous devions influencer la Russie. Il serait peut-être plus habile d'agir auprès des autres états, notamment à ceux qui trouveraient un intérêt à une guerre...

— Comment ça ? demanda Poutrické à Arnaud Barnard qui venait de faire la suggestion.

— Je ne vois pas ce que nous pourrions proposer à Poutine pour qu’il se lance dans une guerre. Les châteaux en Espagne ne suffiront pas, il en a déjà suffisamment. En revanche, je pense que des pays comme la France, l’Allemagne, les États-Unis et d’autres auraient de bonnes retombées pendant et après la guerre. Pendant avec les armes qu’il faudra fournir aux belligérants et après pour la reconstruction.

— Mais eux non plus n’ont pas d’arguments pour décider Poutine à la faire...

— Non, mais ils peuvent ne pas chercher à l’en dissuader.

Un sifflement admiratif se fit entendre.

— Habile ! Et discret !

— Pas mal, renchérit Simon Jamy. Cela se tente...

Marco était encore une fois abasourdi par ce qu’il entendait. Provoquer une guerre pour

protéger des intérêts financiers. Dans quel monde vivait-il ? Il avait déclenché l'enregistrement dès le début de la réunion. Cette fois, tout était dans la boîte.

Les débats continuèrent sur les moyens à mettre en place pour parler à l'oreille des gouvernements que l'on avait désignés. On les appâterait avec les arguments cités plus tôt afin qu'ils laissent le président russe faire la guerre à sa guise.

Ulon Mesk eut le mot de la fin :

— *Guys*, espérons qu'il veut vraiment la faire !

A la fin de la réunion, John Mungo qui ne repartait que le lendemain proposa à Anguerant Goudenafé de prendre un dernier verre. Ce dernier accepta avec joie.

Contrairement à l'image que le monde entier avait de lui — on confondait son image et celle de sa compagnie — John Mungo était un

homme affable et sympathique. Pour lui, la production et l'exploitation d'OGM que pratiquait sa boîte était un business comme un autre. Sur les critiques qu'ils entendait partout dans le monde, il avait sa propre interprétation : il y a toujours quelqu'un pour critiquer et l'opinion ne retient que les aspects négatifs. Il était persuadé que les OGM étaient une avancée majeure pour l'humanité. Quant aux pesticides, il y avait bien sûr quelques menus incidents, mais globalement le résultat était positif pour le rendement agricole planétaire. Amen.

— Alors Anguerrant, comment trouvez-vous cette idée de guerre ?

— Un peu... osée ? En tout cas, innovante !

— Ah ah, je m'en doutais. Vous les français, vous êtes toujours timorés quand il faut avancer en terrain que vous ne connaissez pas. Vous verrez, la réussite sera là.

— J'espère, car si nous faisons ça pour rien, ce serait ennuyeux...

— Ah ah, mais vous avez toujours le bon mot aussi ! On va contribuer à déclencher une guerre qui va sans doute tuer des milliers de gens, et vous, vous dites simplement que c'est « ennuyeux ».

Il avait prononcé ce dernier mot en français, avec la bouche en cul de poule. Anguerrant Goudenafé ne riait pas.

— En attendant, il ne faudrait pas que ça se sache...

— Justement, je voulais vous parler de ce Marco. Il est fiable ?

— D'après Yannick Poutrické, oui. C'est son prédécesseur qui l'avait embauché pour coordonner l'Assosse. Marco avait été bien aidé et était reconnaissant à l'époque.

— Oui, mais c'était son prédécesseur, et il n'avait certainement pas entendu jusque là des propos comme nous en avons tenu aujourd'hui...

— À coup sûr !

— Il faudrait peut-être le surveiller de prêt, non ? Ainsi que ses relations...

— Vous avez raison, je vais mettre quelqu'un dessus.

— Trinquons à notre business éternel !

— Au business éternel !

Le lendemain, à la demande du pédégé de Addition Energies, son bras droit mandatait le détective privé maison et rompu au montage de « dossier » sur les personnes susceptibles d'entraver la bonne marche du groupe. Il se mit au travail immédiatement.

Marie-Do était abasourdie. Elle venait d'écouter l'enregistrement fait par Marco.

Après un long silence, elle s'exprimait difficilement.

— Alors, ils sont capables de provoquer une guerre pour préserver leurs putain d'intérêts !? s'étrangla-t-elle.

— Après avoir créé une pandémie... ajouta Marco.

— Ces gens sont des monstres !

— Ou des capitalistes, dans le langage des Indignés.

— Je suis sûre que personne ne pense qu'il sont capables de ça, chez les Indignés.

— Tu as sûrement raison.

L'atmosphère était lourde. Marie-Do comprenait maintenant les réticences de Marco à lui révéler les propos tenus sur la pandémie. Se le faire raconter était une chose, l'entendre en direct en était une autre. Tout comme Marco, elle se sentait comme complice de ce qu'elle entendait. Marco plus qu'elle, car il ne pouvait en principe rien révéler. Mais dorénavant, cela allait changer.

— Qu'allons-nous faire de ça ? demanda Marie-Do

— Je ne sais pas. C'était ton idée à la base. Y avais-tu réfléchi ?

— Pas vraiment. Entre dire « on va révéler un scandale » et le faire, il faut les moyens en plus.

— Si on envoie ça à un journaliste, on a un risque de ne pas être pris au sérieux. Dans ce cas on perd tout, le scandale et la vie.

— Oui, il faut s’y prendre autrement. Il faudrait commencer par mettre l’enregistrement en lieu sûr avec des instructions en cas de décès.

— Qui va faire ça ?

— Un avocat ?

— Hmm, il y a un risque qu’il écoute et révèle ça aux mauvaises personnes.

— Alors tes parents ? dit Marco

— Pourquoi pas. Ce sont des gens intelligents. Si on leur explique juste une partie des choses, ça pourrait marcher.

— On devra aussi leur dire que leur fille risque d’être tuée...

— Tu as raison, ce n’est pas terrible.

— Le mieux serait un notaire ? Ils ont l’habitude des trucs post-mortem, non ?

— Exact. A condition qu'il puisse savoir qu'on est morts.

— Ça doit être possible.

14

Surveiller Marie-Do et Marco n'était pas très difficile, car malgré leur lourd secret, ils n'étaient pas entraînés à se méfier. Pour un professionnel, les suivre et les écouter était un jeu d'enfant.

C'est ce que faisait Ludo, détective de son état, entièrement à la solde de NPB, pour qui il travaillait depuis qu'il avait commencé. Un peu comme Marco, il avait été recruté sous le sceau du secret, pour enquêter sur tout ce qui pouvait nuire au business de la banque. Et le travail ne manquait pas.

Le dossier qu'on venait de lui confier semblait urgent, le patron avait l'air fébrile. Il était déjà sur une autre enquête mais celle-ci devenait priorité absolue. Ne pas chercher à comprendre était une assurance vie dans ce métier, il se mit donc immédiatement au travail.

La personne qu'on lui avait demandé d'espionner, Marco, habitait rue de la Huchette, à Saint Michel. Mais Ludo vit rapidement qu'il n'était pas tous les jours chez lui et découvrit l'existence de l'appartement de la rue Lamarck et de Marie-Do. Une simple recherche sur elle révéla son activisme au sein des Indignés.

Ludo était un passionné de wingsuit, cette combinaison qui permet de voler en ressemblant à une chauve-souris. Son travail était parfois très prenant et pouvait l'occuper vingt-quatre heures sur vingt-quatre et il devait attendre des missions moins sensibles pour s'adonner à son sport favori. Mais, ce week-end, il y avait le saut de l'année qui allait avoir lieu près d'Orléans et il n'était pas question qu'il le rate. Il était d'ailleurs temps de boucler son sac et de partir. L'enquête reprendrait dimanche soir, à son retour.

Le résumé à son patron sur ce qu'il venait d'apprendre sur Marie-Do et Marco pourrait attendre lundi.

15

Lundi matin, Marie-Do et Marco était assis dans le bureau du notaire qu'il avaient trouvé dans le dix-huitième arrondissement.

— Vous me dites que vous souhaitez que je conserve un document et que je l'envoie à toutes les adresses listées ici en cas de décès de vos deux personnes ?

— C'est ça.

— Dites, ça fait un peu polar de seconde zone votre truc ?

— Désolé, mais nous n'avons que ça comme solution.

— Est-ce que ce qui est là-dedans est dangereux ?

Il désignait l'enveloppe qui contenait la clé USB.

— Ce n'est qu'une clé USB, rien de dangereux. Par contre, son contenu est explosif pour nous.

— Pas pour moi ?

— Non, sauf si vous en prenez connaissance et le révélez à des gens mal intentionnés.

— D'accord.

— Comment saurez-vous que nous sommes décédés si cela arrive ? demanda Marie-Do.

— Je mets une alerte de l'état civil sur vos deux identités. Je serai prévenu dès que votre décès sera déclaré.

— D'accord.

Après avoir payé le notaire, Marie-Do et Marco se retrouvèrent dans la rue. Marie-Do partit vers son boulot tandis que Marco rentrait bosser chez lui.

Le notaire regarda par la fenêtre le couple se séparer et attendit que le dernier des deux ait tourné le coin de la rue. Après quoi il ouvrit fébrilement l'enveloppe, enfila la clé USB dans son laptop et commença à lire le texte qu'avait écrit Marco. Puis il écouta attentivement l'enregistrement.

Lorsque la lecture du mp3 s'arrêta, il se renversa dans son fauteuil et émit un sifflement admiratif. *C'est du lourd !* pensa-t-il.

Il fit une copie des fichiers sur son disque dur et se mit à réfléchir au parti qu'il pourrait tirer de telles révélations.

Un peu plus loin dans la rue du notaire, faisant mine de regarder une vitrine, Ludo surveillait Marie-Do et Marco du coin de l'oeil. Dès qu'ils furent partis, il entra dans l'immeuble du notaire et sonna chez la concierge. En dépit de la tradition qui veut que l'on ait à faire à *une* concierge, un homme sans âge ouvrit la porte et présenta un visage qui trahissait la question habituelle : « C'est pour quoi ? »

— Police dit Ludo, en passant très rapidement devant l'homme ce qui aurait pu être un insigne, mais n'était qu'un habile bricolage bleu-blanc-rouge à base de capsules de bière. D'où vient le couple qui sort à l'instant de l'immeuble ?

— Ça me rapporte quoi ? répondit du tac au tac le concierge, accoutumé aux questions de la police.

— Deux ans fermes si tu t'obstines à faire le malin. A ton âge, ça peut finir direct au Père Lachaise sans repasser par la maison.

— De chez le notaire du troisième.

— Merci.

Ludo se dit qu'il reviendrait inspecter cela cette nuit, les notaires n'étant, par nature, pas très bavards. Avant de retourner rue de la Huchette pour voir si le couple était là-bas, il se décida à appeler son patron.

— J'ai fait quelques recherches sur la petite amie du mec. Elle milite chez les Indignés.

— Ah quand même !

— Rien d'autre pour le moment. Je continue la mission.

— Ok.

Le patron de Ludo estima qu'il fallait prévenir Anguerrant Goudenafé. Celui-ci avait été

clair : « Je veux savoir en temps réel l'avancée de l'enquête ». Lorsqu'il lui annonça la nouvelle, Goudenafé eut l'air catastrophé. Il le remercia rapidement, l'air nerveux et le congédia.

A peine son bras droit sorti du bureau, il appela John Mungo. Alors qu'il révélait la découverte de son détective, Mungo sorti de ses gonds.

— Bordel, il faut la neutraliser tout de suite et savoir si Marco lui a parlé !

— J'entends bien ! répondit Goudenafé qui aimait utiliser un français châtié dont il était fier. Mais, l'américain ne fut pas sensible à la recherche du langage.

— Je connais ce genre de nanas, c'est chieuses et compagnie ! On en traîne plein dans le sillage de Masanté. Elles ne lâchent jamais le morceau.

— Je m'en occupe immédiatement. Et il racrocha, peu enclin à écouter les jérémiades de

son homologue des pesticides qui faisaient si souvent l'actualité.

Il passa un coup de fil, demandant simplement qu'on lui amène la fille « là où on savait ».

Juste avant la pause de midi, Marie-Do se demanda ce qu'elle allait manger. C'était tous les jours la même question. Le quartier était tellement cher que son pauvre ticket restaurant à huit euros lui payait à peine la boisson si par malheur elle avait envie d'une bière ou d'un soda. Elle opta pour un sandwich qu'elle irait chercher à l'Épi Malin, rue Dupin, à deux pas de son bureau.

A midi pile, elle enfila sa veste, attrapa son sac à main et fila rapidement vers la sortie avant que son patron ne lui trouve une tâche stupide de plus à lui donner au moment de partir. Elle réussit à passer la porte sans se faire remarquer et prit l'ascenseur pour descendre. Elle sortit dans la rue de Sèvres et marcha jus-

qu'au passage piéton où elle dut attendre que le feu passe au rouge.

Alors qu'elle jetait un coup d'oeil à son smartphone pour voir si elle avait des messages ou des notifications, une voiture s'arrêta pile devant elle, la porte arrière déjà ouverte. Un homme en sortit et la poussa fermement à l'intérieur avant qu'elle ne pensa à dire quoi que ce soit. Quand elle se décida enfin à crier, la voiture roulait déjà, toutes fenêtres fermées, en direction des Invalides.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que je fais dans cette voiture ? Qui êtes vous ?

Tout en criant, elle regardait l'homme assis à sa droite sur la banquette. Regard vide, visage froid, un exécuter des basses œuvres dont il n'y avait rien à tirer d'autre que du silence. Elle se calma immédiatement, comprenant qu'il n'y aurait rien à faire avec lui, elle n'en tirerait pas un mot. La voiture tourna sur le boulevard des Invalides et fit le tour de l'Hotel du même nom pour prendre la direction du pont Alexandre

Trois. Lorsqu'ils furent sur le pont, son voisin lui tendit un masque noir, du type de ceux que l'on met parfois pour dormir.

— Je dois mettre ça ?

— Dans votre intérêt, oui. Si par malheur vous veniez à savoir où nous allons, votre peau ne vaudrait pas cher.

Marie-Do était hébétée. Elle avait à faire à des barbouzes. Alors, ça n'était pas que dans les films ou les romans ? Elle comprit qu'elle devait mettre le masque. D'un autre côté, si on prenait cette précaution c'est qu'on ne comptait pas la tuer. Son propre calme l'étonna. Certes, elle avait appris à réagir à la violence dans ses formations militantes, mais l'adversaire était toujours la police, à visage découvert et on savait donc à qui on avait à faire. Là, ses ravisseurs étaient vraisemblablement des hommes de main de quelque patron pour lequel Marco travaillait, mais rien n'était sûr. Elle enfila donc le masque en essayant de le positionner de ma-

nière à voir tout de même quelque chose, mais il n'y avait pas moyen, il était bien conçu.

Ces gens étaient des pros.

L'homme de main du patron de Ludo était parfait dans son rôle. Jamais un mot inutile, se contentant d'exécuter les ordres sans réfléchir. Exactement ce qu'il fallait pour ce métier. Son regard vide, son air ténébreux, étaient le résultat d'un long entraînement pour impressionner ses « clients ». Ils contribuaient à l'ambiance angoissante recherchée. Il avait aussi pris l'habitude d'observer et analyser ses proies et savait tout de suite comment agir avec elles. Cette fille avait du sang-froid et était courageuse, cela se sentait. Il fallait donc la traiter avec respect et faire attention à ce dont elle était capable.

La voiture se dirigea vers Opéra. Elle prit une petite rue qui passait derrière le siège de la NPB et entra dans un parking souterrain. Elle descendit au dernier niveau, se gara devant une porte en acier qui faisait penser à un local tech-

nique. On fit descendre Marie-Do, aveugle, en la tenant par le bras pour la diriger. On passa des portes et des couloirs et on la fit asseoir. L'homme lui dit qu'elle pouvait enlever son masque.

Elle était assise à une table, sur laquelle se trouvaient une bouteille d'eau et un verre. Marie-Do se dit immédiatement, sans trop savoir pourquoi, qu'on n'allait pas la torturer puisqu'on lui donnait de l'eau. Un miroir sur le mur lui faisait face. Elle se regarda dedans. Le moment de vérité n'allait pas tarder à arriver. De fait, deux spots dirigés vers elle, de part et d'autre du miroir, s'allumèrent. Une voix venue d'un haut parleur se fit entendre. Elle comprit qu'elle était devant une glace sans tain et son interlocuteur de l'autre côté.

— Bonjour madame Montilla. Enchanté. Désolé de gâcher votre repas, mais nous avons à parler.

La voix était aimable mais ferme. *Un homme bien éduqué* pensa-t-elle. Et elle songea immédiatement à un patron.

— Que me voulez-vous ? dit-elle sèchement, décidée à montrer qu'elle ne se laisserait pas faire.

— Comment va votre compagnon, Marco je crois ?

Nous y voilà. Marie-Do comprit qu'elle avait raison, c'était bien un — ou plusieurs — patrons qui l'avaient enlevée. Qu'attendaient-ils d'elle ?

— Je ne sais pas, répondit-elle, revêche.

— Allons, vous vous êtes quittés il y a quelques heures à peine. Vous sortiez de... chez un notaire, je crois ?

— Vous nous espionnez ?

— Savez-vous quel travail fait Marco ? demanda la voix sans répondre à la question.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ? se rebiffa encore Marie-Do.

— Ici, c'est moi qui pose les questions, madame, répondit poliment mais fermement la voix.

— Il bosse dans une association humanitaire...

— Ah. Et, qu'y fait-il plus précisément ?

— Un peu tout je crois. Il est tout seul. Il coordonne les dons, les actions.

— Comment s'appelle cette association ?

Marie-Do comprenait que son interlocuteur cherchait à savoir ce que Marco pouvait lui avoir dit ou pas. Elle devait donc rester sur le boulot officiel de Marco et ne faire aucune allusion au reste.

— Humani-terre.

— Joli nom. Et vous même, que faites vous comme métier ?

— C'est un entretien d'embauche ?

— En quelque sorte, répondit la voix, surprenant Marie-Do.

— Je travaille au Bon Marché, je suis l'assistante du pédégé.

— Ce bon vieux Bertrand ! dit la voix d'un ton enjoué.

Elle comprit qu'elle était bien face à un patron. On sentait la complicité de fonction dans l'intonation. Ces deux là se connaissaient.

— Vous avez aussi d'autres activités je crois ? poursuivit la voix sur un ton beaucoup moins enjoué.

— De quoi parlez-vous ?

— De votre engagement associatif, par exemple ?

— Oui, je milite chez les Indignés. Cela vous pose un problème ? demanda-t-elle, aussitôt agressive.

— À moi personnellement, non. Mais voyez-vous, le milieu dans lequel j'évolue n'aime pas beaucoup les groupes comme vos Indignés. Ils concluent et agissent trop vite, sans discernement.

— Ce n'est pas mon avis, se contenta de répondre sobrement Marie-Do.

— Bien sûr... Et votre ami Marco, il milite avec vous ?

— Non. Ce n'est pas sa came.

— Qu'elle est sa « came », comme vous dites ? Anguerrant Goudenafé avait mis des guillemets du bout des lèvres, avec dégoût, comme pour exorciser cette expression trop peuple et moderne à son goût.

— Demandez-lui !

— Allons, madame Montilla...

— Il n'a pas d'autre activité que son travail. Il ne milite pas. Il s'intéresse un peu au sport et aux jeux vidéo. C'est assez précis, ou je dois détailler encore ? s'énerva Marie-Do.

— Madame Montilla, il va falloir m'écouter sérieusement. Tout ce que vous me dites depuis le début de cette discussion va certes dans le bon sens pour moi et mes pairs et donc pour vous. Mais je ne suis pas sûr que vous me disiez vraiment tout. Et je n'ai, pour le moment, pas de moyen de le vérifier. Mais je le saurai tôt

ou tard. En attendant, je vais vous proposer un marché.

— Mais je n'ai rien à vous vendre ni à vous acheter ! Je ne deal pas avec vous, monsieur... monsieur ?

— Bien essayé. Écoutez moi bien. Vous allez arrêter de militer dans quelque groupuscule révolutionnaire que ce soit. Et vous allez vous tenir à carreau. J'ai fait la connaissance de vos parents grâce à quelques photos et rapports sur eux. Ils ont l'air bien sympathiques. Je crois que vous n'aimeriez pas qu'il leur arrive malheur... A leur âge, on est fragile et on entend profiter de la vie le plus longtemps possible. Donc, si j'entends parler de vous de quelque manière que ce soit, vous pourriez avoir à le regretter. Me fais-je bien comprendre ?

— Non, tenta encore Marie-Do. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Que vous importe que je milite ? Et pourquoi mêler mes parents à ça. Il n'ont rien à voir la dedans... dit-elle désespérément. Mais elle avait bien compris la méthode,

elle voulait juste passer pour une fille naïve.
Elle pensa à Marco et son « intégrité »...

— Pour le moment, il semble que vous ne nous ayez effectivement rien fait. Excepté votre militantisme qui est toujours une agression nous concernant. Si vous ne comprenez rien à tout ça, tant mieux pour vous et vous n'entendrez plus parler de nous. Mais si vous savez de quoi je parle, alors pensez à vos parents. Nous allons vous ramener à votre travail, madame Montilla. Il ne faudrait pas que ce cher Bertrand ait besoin de vous. Bonne fin de journée. Mes amitiés à Marco.

Cette dernière formule de politesse voulait clairement dire qu'elle devait lui parler de cet épisode et qu'il comprendrait tout de suite la menace qui pesait sur eux.

Les spots s'éteignirent et le ténébreux revint dans la pièce, tendant le masque à Marie-Do.

Il ne dit pas un mot. Il l'accompagna au parking, lui tenant toujours le bras. Puis, la voiture roula et il lui permit d'enlever le masque alors

qu'ils étaient en bas de la rue de Rennes. Impossible de savoir d'où ils venaient. La voiture s'arrêta devant le Bon Marché, l'homme descendit et tint galamment la porte à Marie-Do.

— Bonne fin de journée madame.

— C'est ça... grommela madame. Et elle remonta à son bureau sans manger.

Dans un bar de la rue Championnet, Ludo attendait la bonne heure. Il s'agissait que le notaire et ses employés soient partis du cabinet, et aussi que l'attention des gens alentour soit au minimum. Les meilleurs moments pour ça étaient le journal télévisé, grand moment national d'intoxication médiatique, ou l'heure du primetime, autre occupation culturelle des français. Quant aux jeunes, ils étaient soit sur Internet soit dans les jeux vidéos, ce qui dans les deux cas accaparait leur attention. Restait le concierge, rompu à l'exercice d'écouter les inepties des infos nationales tout en surveillant les entrées et sorties des habitants. Un pro.

A l'heure choisie, Ludo se tint à proximité de la porte de l'immeuble. Il eut peu à attendre, un homme composa le digicode cinq minutes après. Il rattrapa la porte derrière lui et pénétra dans l'entrée. Il attendit qu'il fut passé devant la loge du concierge et que l'attention de ce dernier soit retournée au journal télévisé. Il passa alors à quatre pattes devant la porte de la loge et fila vers l'escalier, qu'il monta le plus discrètement possible. Arrivé devant la porte du bureau du notaire, il s'assura qu'il n'y avait aucun bruit à l'intérieur et s'attaqua à la serrure à l'aide de son fidèle outil qui ne le quittait jamais. En moins d'une minute il était dans la place et refermait la porte doucement.

Il chercha le bureau du notaire qu'il repéra facilement à l'agencement différent des autres espaces. Comme à son habitude, il se plaça de manière à avoir une vue d'ensemble de la pièce et l'observa attentivement en un lent panoramique. Sa conclusion fut simple et rapide : ce qu'il cherchait, si cela existait, se trouvait dans

le laptop fermé sur le sous-main du bureau. Le reste était sans intérêt.

Lorsqu'il avait appris que Marie-Do et Marco sortaient de chez un notaire le matin même, Ludo s'était tenu le raisonnement suivant : le couple était jeune, n'avait aucune propriété, ne semblait pas rouler sur l'or et n'était pas du genre à parler mariage, pour ce qu'il avait compris de leurs personnalités. Donc, la visite chez un notaire ne s'imposait pas pour leur vie de couple. Par contre, cela pouvait bien être en rapport avec l'affaire sur laquelle il travaillait. Et il avait cru comprendre au ton de son patron que cette affaire était de la plus haute sensibilité. Il y avait une possibilité qu'ils soient venus chez un notaire pour lui confier un document sensible.

Le laptop trônait au milieu du sous-main, comme aurait trôné un stylo plume Mont-Blanc une décennie plus tôt, les temps avaient changé. Sur le laptop se trouvait une enveloppe, sans aucune mention dessus, mais

dont le volume laissait présager qu'elle contenait un objet. Ludo l'ouvrit et trouva la clé USB. *Bingo*, se dit-il, avec une pensée pour le professionnalisme du notaire qui laissait en évidence sur son bureau les secrets que lui confiaient ses clients.

Il ouvrit l'ordinateur. Celui-ci n'était même pas protégé par un mot de passe. Encore un point pour la vacuité du notaire... Il introduisit la clé dans le port USB, inspecta son contenu et commença à lire le texte de Marco. Puis il écouta le début de l'enregistrement. Suffisamment pour comprendre qu'il était en présence de quelque chose d'important. Il vérifia le disque dur du laptop en utilisant les noms des fichiers de la clé USB et trouva les copies faites par le notaire. Elles étaient bien datées du jour alors que les fichiers de la clé avaient déjà trois jours. Ce notaire était décidément tout sauf malin. Comment pouvait-on confier des choses importantes à des incompetents pareils ?

Afin que l'idiot avéré ne comprenne pas qu'on en voulait aux fichiers et à la clé, il décida d'emporter l'ordinateur en plus de la clé USB et simula un cambriolage d'amateur en ouvrant les portes des placards, les tiroirs, sortant et jetant ce qui était à l'intérieur. Il laissa la porte entr'ouverte en repartant et repassa à quatre pattes devant la loge du concierge qui devait maintenant regarder The Voice ou autre Top Chef.

Une fois chez lui, il lu le texte de Marco attentivement et écouta l'enregistrement en entier.

Comme il l'avait pressenti et comme l'avait dit le notaire, c'était du lourd.

16

Anguerrant Goudenafé n'était pas très à l'aise avec les nouvelles technologies. Il lui fallait à tout prix communiquer avec ses coreligionnaires de l'Assosse sans passer par Marco. Il avait entendu parler de messageries cryptées, mais n'avait pas la moindre idée de comment les utiliser. S'interdisant de demander à son bras droit ou son assistante, il se décida à appeler son petit fils, toujours prêt à aider son papi sur ces choses nouvelles et mystérieuses.

Lohann, treize ans, était un gamin hyper curieux de tout ce qui l'entoure. Evidemment, le monde numérique n'avait aucun secret d'utilisation pour lui. Quand son grand-père lui envoya un texto malhabile — « je voudrais faire un truc sur mon tel, mais j'y comprends rien, tu peux venir ? Bisous. Papi » — il s'empressa de prendre le métro pour l'Opéra. Le fait qu'il signa toujours ses textos « Papi » le faisait rigo-

ler, car son grand-père n'avait jamais compris qu'on savait toujours de qui venait un message.

Papi lui expliqua son problème. Ecrire à des collègues des choses que personne d'autre ne pourrait voir, pas même son assistante, ni son bras droit. Le gamin lui répondit du tac-au-tac.

— Je vais t'installer Telegram. C'est une messagerie cryptée, personne d'autre que toi et tes copains ne peuvent lire vos messages. Tes potes devront l'installer aussi. Ensuite tu crées un groupe que vous rejoignez tous, et c'est prêt.

Et il joignit le geste à la parole en installant aussitôt l'appli sur l'iPhone de son grand-père.

— Je fais comment pour mes « potes », comme tu dis ?

— Tu les appelles en leur expliquant qu'ils doivent installer l'appli eux aussi et se connecter au groupe que tu auras créé.

— Tu peux me le créer toi ?

— Pfff, papi... évidemment.

— Alors vas-y.

— Tu peux me donner un nom pour le groupe ?

— « Assosse », avec deux s à la place du c.

— Ok. Done !

— Tu ne pourrais pas parler un peu plus le français ?

— Papi, c'est pas à toi que je vais apprendre ce qu'est la mondialisation ? C'est ce que vous avez voulu, vous les boomers. Maintenant il faut assumer le mélange !

Le papi boomer sourit face à l'analyse de son petit fils. Il avait raison, il fallait maintenant assumer le mélange voulu par le business et tolérer les charabias qui en découlaient.

Dès qu'il eut contacté ses homologues et que ceux-ci eurent installé Telegram, il posta un premier message sur le groupe : « *Que chacun fasse un signe prouvant qu'il est connecté* ». Ainsi, s'affichèrent des messages variés en provenance de tous les patrons impliqués dans l'Assosse. Le lendemain, tout le monde avait répondu. Il

était temps de les prévenir de ce qui se passait. Il posta le message suivant : « *Marco est en couple avec une activiste des Indignés. Après interrogatoire de celle-ci, il semble qu'elle n'est au courant de rien à propos de l'Assosse. Je continue tout de même des investigations. En attendant, nous devons communiquer uniquement par le biais de cette appli et ne rien confier de compromettant à Marco. Je pense qu'il peut continuer à gérer la logistique, mais il vaut mieux qu'il n'assiste pas aux réunions tant que nous n'avons pas la garantie de sa parfaite discrétion. D'ailleurs, peut-être pourrait-on les remplacer par cette appli ? Je vous laisse me donner vos suggestions en retour. Je vous tiens au courant des éventuelles évolutions. Anguerrant* »

Comme à son habitude, il n'avait pas pu s'empêcher de signer.

Lorsqu'il lut le message, Yannick Poutrické se sentit plus ou moins visé. C'était son prédécesseur et ami qui avait recruté Marco. Il lui avait garanti qu'on pouvait avoir une totale

confiance en lui. Il préféra s'en assurer lui-même et convoqua Marco derechef. Il lui donna rendez-vous dans une brasserie de Montparnasse, bruyante à souhait. C'est là qu'on passait le plus inaperçu.

Marco était totalement abattu sur le canapé, incapable de la moindre réaction. Marie-Do l'observait se demandant s'il allait bien.

— Hé, faut pas te mettre dans un état pareil ! Tout va bien. C'est juste une menace. Ils pensent que je ne sais rien.

— Tu parles... Tu crois qu'ils vont en rester là ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent d'autre ?

— Ils vont continuer à enquêter, nous surveiller. Il faut qu'ils soient sûrs, tu comprends ? Ils ne peuvent pas se permettre la moindre fuite.

— Ils n'ont aucun moyen d'être sûrs, ils ne peuvent pas encore lire dans mon cerveau.

Donc, il me mettent la pression en utilisant mes parents. Et ils comptent que je t'en parle pour que tu aies la pression aussi.

— C'est réussi !

Au même moment, un texto de Yannick Poutrické arriva sur l'iPhone de Marco. « Besoin de vous voir d'urgence. RDV à la Coupole, ce soir 20h. »

— Et voilà... fatalisa Marco en montrant le texto à Marie-Do.

— Evidemment, il veulent te parler à toi aussi. Ils vont recouper ce que je leur ai dit avec ta version. Écoute, pour le moment, leur seul problème est que je milite avec les Indignés et que je sors avec toi. Cela ne leur donne aucune preuve que tu m'aies dit quoi que ce soit. On s'en tient à ce que je leur ai dit, et basta. De toute façon, je te rappelle que tout cela ne sera rien à coté de ce qu'il va se passer quand nous révèlerons leurs manigances !

— Oui, d'ailleurs, nous n'avons toujours pas décidé ce que nous allons faire...

— L'urgence était de mettre les preuves à l'abri, c'est fait. Maintenant, nous allons réfléchir à tête reposée à la manière de révéler tout ça.

A ce moment, le smartphone de Marco sonna. C'était le notaire.

— Euh, il y a un problème...

— C'est à dire ?

— J'ai été cambriolé...

— QUOI ?

— Oui, cambriolé. Et ils ont pris votre clé USB. Mais je ne crois pas qu'ils connaissent son importance...

— Qu'en savez-vous ? Marco sentait la moultarde lui monter très vite au nez. Et vous ne l'aviez pas mise en lieu sûr ?

— C'est à dire... j'avais des rendez-vous après vous et je n'avais pas encore eu le temps de la mettre au coffre... je suis désolé.

— Vous êtes désolé... Qu'ont-ils pris d'autre ?

— Mon ordinateur.

— Juste votre ordinateur et la clé USB ? Vous vous foutez de moi ? Ils ne sont venus que pour ça !

— Non non, je...

— Rien du tout ! cria Marco. Vous devez la retrouver au plus vite, sinon je vais porter plainte contre vous.

— Je ne vois pas comment...

— Et ben, voyez, bordel, voyez ! Et voyez vite !

Et il raccrocha, anéanti. Devant le regard de Marie-Do qui avait à peu près compris de quoi il retournait, il se mit à pleurer.

— C'est foutu, ils ont récupéré l'enregistrement !

— Tu crois que c'est eux ?

— Qui d'autre ? s'écria Marco. A part eux et nous, tu vois quelqu'un au courant ?

— Tu as raison. Mais nous avons toujours l'original.

— Oui, mais maintenant ils savent que nous savons. Ils vont rapidement nous réduire au silence.

— Tu parles comme dans un roman...
s'amusa Marie-Do.

— Ce n'est pas drôle !

Marco sanglotait. Marie-Do le prit dans ses bras.

— S'ils étaient au courant de l'enregistrement, dit-elle doucement, tu crois que Machin t'aurait donné rendez-vous demain soir, tranquille ? Non, ils seraient déjà en train de nous neutraliser. Donc ils ne savent pas. Le cambriolage, n'est pas d'eux. Peut-être des mecs qui se sont dit qu'il y avait quelque chose à tirer et qui ont pris la clé à tout hasard ?

— J'en doute. Ils n'ont pris que ça et son ordinateur.

— Alors ils ne voulaient peut-être que du matériel numérique ?

— Ah ouais, une clé USB, ça doit se vendre cher, chez les fourgues ! Tu déconnes ou quoi ?

— Mais peut-être que la clé était juste branchée à l'ordi ?

— Merde, ce qui reviendrait à dire que le notaire l'aurait lue ?

— C'est une explication...

Marco et Marie-Do se regardèrent, ne sachant plus quoi penser. Il était urgent de se calmer et de faire le point.

— On va se bouffer un truc en bas ?

— Ok.

En bas c'était le grec. C'était un peu leur cantine.

Ce qu'il venait de voir et entendre laissait Ludo songeur.

S'il résumait ce qu'il avait compris, on lui avait demandé de surveiller le couple sans lui donner de raison. Son patron avait dit « *Nous avons besoin de tout savoir sur ce Marco* ». Sans parler de couple d'ailleurs, la cible, au départ, était Marco seul. Il avait par la suite découvert

que Marco était en couple avec une activiste révolutionnaire militant avec les Indignés.

Là-dessus, Marco et Marie-Do remettent des documents à un notaire. Ces documents s'avèrent accablants pour des patrons de grandes entreprises, que Ludo ne connaît pas, à l'exception d'Anguerrant Goudenafé, boss de son patron.

L'enregistrement concerne une réunion que le boss de la NPB à eu avec les autres patrons. Dans cette réunion, ils prévoient de faciliter la guerre entre la Russie et l'Ukraine pour favoriser leur business et réduire les contestataires au silence. C'est Marco qui a du enregistrer les conversations, puisque c'est la personne qu'on lui avait demandé de surveiller. Enfin tout ça est corroboré par le texte de Marco qui relate que dans une réunion précédente, ils auraient lancé l'épidémie de covid.

Il commença à mesurer l'ampleur de ce qu'il tenait. Et comprit mieux l'empressement de son patron à rendre la surveillance prioritaire, ainsi

que sa réaction quand il lui révéla que Marie-Do était une activiste. Il tourna tout cela dans sa tête, jusqu'à la question, inévitable : « *Et maintenant ? Je fais quoi avec tout ça ?* »

Ludo fit un point à la manière des inspecteurs de police dans les séries, qui collent des photos et des post-it plein les murs.

D'abord les protagonistes : les patrons, qui pouvaient compter ensemble comme un seul acteur, Marco, Marie-Do, le notaire et lui, Ludo. Si on formait des camps, Marco et Marie-Do étaient dans le camp adverse de la clique des patrons, tandis que le notaire et Ludo étaient en quelque sorte arbitres du match.

Ensuite, qui savait quoi ? Marco et Marie-Do savaient que les membres de la réunion complotaient et ils avaient des preuves de cela. Les membres savaient-ils que le couple avait des preuves ? Certainement pas, car dans ce cas, le couple ne serait certainement déjà plus de ce monde. Ces gens ne pouvaient pas laisser ce

genre d'information circuler. Le notaire, lui, que savait-il ? Il avait sûrement pris connaissance des documents puisqu'il les avait copié sur son ordinateur. Il était donc au courant mais n'avait plus de preuve. Enfin, lui-même, Ludo, connaissait maintenant les documents mais ne connaissait pas la nature des liens entre Marco et les patrons. Ce qui était sûr, c'est que Marco était en position de les faire chanter, voire de simplement les dénoncer sans chercher à faire du chantage. Compte-tenu de la position d'activiste de Marie-Do, la dénonciation était peut-être tout simplement la bonne version ?

Que devait-il faire ? Lui aussi pouvait faire chanter les patrons. Il pensa aussitôt que c'était extrêmement risqué. Ces gens avaient des moyens illimité, surtout réunis. Devait-il rapporter tout cela à son employeur ? Qui reporterait illico le tout au patron de la NPB. Ou essaierait lui aussi d'en tirer parti. Tout cela sentait fortement le rance et ne lui plaisait pas.

Il se décida à continuer son enquête comme s'il ne connaissait pas les documents et voir ce qui allait se produire maintenant pour Marco et Marie-Do. Après tout il était payé pour les espionner, il allait continuer. On aviserait plus tard.

Le notaire appelait sa mémoire à la rescousse. *Allez, allez !* Se disait-il. Il essayait de refaire le texte de Marco et de retranscrire les dialogues du fichier audio. Il avait déjà retrouvé six noms de patrons, vérifiant sur Internet leur existence et il avait écrit le pitch du fichier audio, mais sans être capable d'écrire la moindre phrase exacte qu'il avait entendue.

Après plus d'une heure d'efforts et de recherches sur Google, il avait huit noms. Suffisant pour ce qu'il comptait faire.

Un million d'euros par patron, cela ferait une coquette somme. Il prévoyait depuis longtemps une retraite en Colombie, là d'où venait sa femme. Il lui avait promis qu'ils partiraient

là-bas un jour, mais qu'il devait d'abord faire fructifier son cabinet notarial. Il tenait là l'occasion d'accélérer les choses. La retraite à cinquante ans, c'était plutôt pas mal ! Il fallait organiser ça minutieusement et assurer ses arrières. Rassembler à nouveau les preuves de ce qu'il avait lu et entendu, c'était le plus important. Pour ça, il devait persuader Marco de lui remettre à nouveau les documents.

Il n'avait pas son adresse, uniquement son mobile. Il lui envoya donc un texto, demandant à le voir. La réponse ne se fit pas attendre : « *Pour quoi faire ?* ». Il avait prévu la réponse : « *J'aurais besoin de votre témoignage pour le cambriolage et je voudrais aussi me rattraper. Pourriez-vous passer à mon cabinet ?* ».

Marco et Marie-Do étaient dubitatifs devant la demande du notaire.

— Le coup du témoignage est pipeau. A la rigueur, la police ou son assurance pourrait en

avoir besoin, mais pas lui. Et qu'entend-il par « se rattraper » ?

— Si on imagine qu'il a pris connaissance des documents, il veut peut-être les récupérer pour les exploiter ?

— Dans ce cas, il n'y a qu'une manière de les exploiter...

— Le chantage !

— C'est ça. L'hypothèse B serait qu'il cherche vraiment à rattraper sa bévue.

Comment ? En nous remboursant ? En nous proposant un cadeau, un autre deal ?

— Ou un compromis des deux. Il nous propose un remboursement et de s'occuper à nouveau des documents. Comme ça il les récupère.

— Oui, il n'a pas l'air très malin, c'est sûrement quelque chose comme ça. Et il pense que nous allons tomber dans le panneau.

— Pas très malin est un euphémisme...

— Est-on prêt à lui confier à nouveau les documents ?

— Certainement pas ! s'écria Marco. On devrait même le dénoncer à je ne sais quel syndicat des notaires pour sa bévue !

— Ok, alors on le renvoie à ses chères études.

Marco répondit au texto : « *Nous donnerons notre témoignage à la police si elle le demande. Et, devant votre incompétence avérée, nous n'avons pas l'intention de passer à votre cabinet.* »

Le notaire tapa du poing sur son bureau.

Merde ! Comment faire maintenant ? se demanda-t-il.

Yannick Poutrické avait choisi la table la plus isolée de la brasserie. C'était relatif, car comme toutes les brasseries parisiennes, la Coupole affichait une impressionnante densité de tables au mètre carré. Le but était de faire du chiffre, pas de s'assurer du bien-être du client, qui pourtant était roi aux dires des commerçants.

Il était arrivé dix minutes en avance pour pouvoir observer Marco lorsqu'il rentrerait dans la brasserie. Une personne ne se sachant pas observée pouvait traduire des sentiments sur son visage et il ne voulait pas rater cette possibilité de connaître l'état d'esprit de Marco.

En vain. Marco entra dans la brasserie l'air détendu et chercha le patron d'Addition Energies. Il l'aperçut au fond de la salle et se dirigea vers sa table.

Marie-Do l'avait accompagné et quitté dans la sortie du métro. Ensemble, ils avaient répété leur version, celle à laquelle ils devaient se tenir à tout prix : Marie-Do était une activiste, mais pas Marco qui n'aimait pas ça et devait faire preuve de réserve pour son boulot. Il était donc gonflé à bloc, persuadé que Marie-Do avait raison, les patrons ne savaient pas qu'elle savait. Et elle ne se trompait pas.

Yannick accueillit Marco en se levant et en lui serrant chaleureusement la main, maintenant que le covid touchait à sa fin. Alors qu'ils

s'asseyaient tous les deux, le pédégé demanda à Marco comment il allait, première question préalable à toute rencontre de deux êtres humains. Marco répondit qu'il allait bien, « merci, et vous ? ». Après que Yannick eut éludé la question, il se lança directement, sans préambule.

— Nous savons que vous êtes en couple avec une femme, une certaine Maria Montilla...

— Effectivement. En France, on l'appelle Marie-Do.

— Cette Marie-Do milite chez les indignés ?

— Oui, elle m'a dit ça, pourquoi ? demanda Marco d'un air tellement candide que le patron crut un instant qu'il avait un enfant en face de lui.

— Vous vous doutez bien que cela nous pose un problème ?

— De quel ordre ? continua Marco avec l'air de celui qui ne comprend rien. Oh, je vois, vous faites allusion à mon travail et ce que j'entends durant vos réunions ?

— Exactement. Vous pensez bien que cela ne doit pas être connu par d'autre que nous, et vous par force !

Le ton était légèrement menaçant.

— Monsieur Poutrické, commença Marco en prenant un air solennel et légèrement agacé, j'ai été embauché par votre prédécesseur qui était aussi l'employeur de mon père. La condition *sine qua none* à mon recrutement était le secret professionnel. Je me suis engagé à le respecter tout le temps que je travaillerai pour vous et je m'y tiens. Je ne suis pas du genre à ne pas respecter mes engagements.

Marco avait volontairement dit « tout le temps que je travaillerai pour vous » pour tester le pédégé. Celui-ci ne releva pas. C'était bon signe, il ne pensait pas à tout. Par ailleurs, Marie-Do devait avoir raison, les patrons ne devaient pas savoir qu'il avait enregistré leur complot, sinon Poutrické serait plus nerveux que cela.

— Bien bien, s’empressa le boss, je tenais juste à m’en assurer. Êtes-vous au courant que nous avons interviewé votre compagne ?

— « Interviewé » est un peu léger compte tenu des méthodes utilisées. Elle m’a effectivement raconté ça et pour tout vous dire, elle était un peu choquée. Mais j’ai compris vos motivations. Ceci dit, vous auriez pu simplement me demander, je vous aurais expliqué tout cela sans que vous ayez à jouer aux barbouzes.

Marco se vengeait un peu de ce que ses patrons avait fait à Marie-Do. Heureusement que c’était une fille solide. Elle aurait pu être traumatisée par leur méthodes.

— Marco, vous comprenez bien que nous ne pouvons rien laisser au hasard. Je regrette d’avoir douté de vous, mais nous devons vérifier. Je ne suis pas seul dans l’Assosse. Les autres ne vous connaissent pas.

— Je comprends. Et maintenant ?

— Vous continuez à vous occuper de la logistique. Mais vous comprendrez que pour le

moment, vous n'assisterez plus aux réunions. C'est une demande collégiale. Tant que vous serez avec votre compagne, nous ne pouvons prendre aucun risque.

— D'accord. J'organise, mais je n'assiste plus aux réunions.

— C'est cela.

Marco retrouva Marie-Do rue de la Huchette. Elle avait préféré rentrer pour ne pas risquer qu'il soit vu avec elle juste après le rendez-vous. Elle lui sauta presque dessus.

— Alors ?!?!

— Alors tu avais raison, ils ne savent pas. Il m'a testé. Je n'ai plus le droit d'assister aux réunions, je ne m'occupe désormais plus que de la logistique.

— Ouf. Tout va bien donc.

— C'est toi qui le dit ! N'oublie pas le notaire...

17

Leur appartement donnait sur la rue et la fenêtre était ouverte — un enfer vingt heures sur vingt-quatre avec les touristes, les kebabs, les marchands de sandwiches et de crêpes, les dealers de tour Eiffel en plastique, le Caveau de la Huchette qui attirait les foules. Le matin, lorsqu'elle était vide, la rue ressemblait à une poêle mal nettoyée, tant le gras recouvrait ses pavés.

Ludo, en face de l'immeuble, faisait semblant de photographe, tenant un flash à la main. Le flash était équipé d'un réflecteur en forme de parabole. La lampe était en réalité un micro hyper-directionnel. Avec l'aide de la parabole, Ludo pouvait enregistrer une conversation à cinquante mètres de distance. Là, il était à peine à dix mètres, une sinécure. Le micro était relié à son iPhone, censé prendre les photos, mais qui en réalité enregistrait. La lampe-micro

émettait un flash de temps en temps pour donner le change.

Tout en enregistrant, il écoutait en direct la conversation. Il comprit que le notaire les avait recontactés pour tenter de récupérer les documents. Donc, comme il l'avait supposé, le notaire cherchait à exploiter la situation, mais n'avait plus les fichiers et cherchait à les récupérer. Il sut aussi que Marco avait été sondé par son patron et Marie-Do interviewée un peu sèchement. Certainement la conséquence de l'info qu'il avait donné à son boss sur son militantisme.

Ludovic Girois né en banlieue parisienne, avait été élevé par des parents aimants, de condition modeste. Ils lui avaient transmis le goût de la fameuse gestion « en bon père de famille », meilleure manière de tenir un budget avant que la finance ne devienne la norme et que tout le monde se croit trader. La finance au sens sale du terme, quand tout est bon pour

faire de l'argent et aussi de l'argent avec de l'argent. La crise de 2008 n'avait visiblement pas été une leçon puisque tout continuait et même s'amplifiait. Ludo n'aimait pas la finance, et surtout le cynisme qui l'accompagne. Lorsqu'il avait terminé son école de détective — « école » était un grand mot pour qualifier cet appartement où deux élèves écoutaient le maître, lui même détective — il avait trouvé des petites missions, presque toutes ayant pour motivation l'adultère. Seule une mission portait sur un soupçon de magouillage de voitures, cela l'avait un peu changé des hôtels et des alcôves. Mais le constat global était sans appel : il était quasiment impossible de vivre de ce seul travail. Ou alors dans le plus grand dénuement. Ludo n'était pas un ambitieux mais il tenait à un minimum de confort.

Aussi, lorsqu'il vit cette annonce dans le journal, il s'empressa de postuler. « Recherche détective à temps plein pour missions hautement confidentielles ». Il rencontra une per-

sonne qui le testa pendant un long moment, lui tendant des pièges dans la discussion, tentant de sonder son intégrité. Il passa brillamment l'épreuve et fut convoqué une nouvelle fois, cette fois-ci dans les locaux de l'entreprise. C'est alors qu'il réalisa qu'il était recruté par la NPB. Le salaire proposé tenait pour lui du miracle, il représentait presque dix fois ce qu'il avait gagné mensuellement jusqu'à présent. Il s'empressa d'accepter.

Voilà six ans maintenant qu'il travaillait pour la banque. Son boss était le bras droit du patron, qu'il n'avait jamais rencontré, juste aperçu de loin une fois. Il avait vu ce dont était capable un établissement financier prestigieux comme la NPB. Tous les coups bas étaient permis. Il savait qu'il y avait une équipe de barbouzes chargée des basses œuvres qui intervenait selon le résultat de ses enquêtes. Il avait vu beaucoup de choses injustifiables, mais qui étaient légitimées par le profit. Toujours le profit. Parfois, s'affichaient devant lui des sommes

dont il renonçait à compter les zéros. Et il était conscient que lui n'avait à faire qu'avec la vaille. Les affaires d'état se traitaient elles, au niveau des renseignements généraux et devaient être bien pires encore.

Après ces six ans de bons et loyaux (*sic*) services, il commençait à remettre en cause son emploi qui ne le satisfaisait plus moralement parlant. Mais il avait besoin de travailler et remettait toujours à plus tard une décision qu'il devrait de toute façon prendre un jour s'il voulait continuer à se regarder dans la glace.

Se pourrait-il qu'aujourd'hui soit le bon jour ?
pensa-t-il.

Il reprit sa réflexion sur la conduite à tenir. S'il rapportait ce qu'il venait d'entendre à son patron, le couple était fini. Il ne faudrait pas deux heures pour qu'il soit enlevé, interrogé par les barbouzes, la suite faisant peu de doute. Il tenait donc leur sort entre ses mains.

Il prit sa décision.

Marco et Marie-Do cherchaient toujours comment révéler les complots sans passer eux-mêmes pour des complotistes. Car il ne faisait pas de doute que les médias auraient d'abord du mal à les croire. Ensuite, certains patrons étaient aussi des propriétaires de médias. Il ne fallait pas compter sur ceux-là. On pouvait peut-être essayer le Canard Enchaîné ? Mais était-il pris au sérieux ? Et Médiapart ? N'était-il pas vu comme un journal un peu complotiste ou à sensation ?

Mais la véritable question n'était pas-là. Il leur fallait disparaître en même temps, voire avant, de révéler tout à la presse.

On évoqua le mail programmé sur l'ordi d'un cyber-café. Mais il fallait copier les pièces jointes sur le disque dur. Pas sûr que ce soit possible. Et puis du coup, quelqu'un pouvait tomber dessus. Une idée germa : on pourrait poster le mail à un bout du monde et filer à l'autre bout avant que les intéressés le

consultent. Oui, mais les billets d'avion ? Ils devront être à notre nom... Facile de nous retrouver.

On en était là quand on sonna à la porte. Marie-Do ouvrit. Un homme d'une trentaine d'année, plutôt beau gosse selon elle, se tenait sur le paillason.

— Bonsoir...

— Bonsoir. Je m'appelle Ludovic Girois, ou plutôt Ludo. J'aimerais vous parler de quelque chose, mais pas ici. Pourriez-vous sortir et m'accompagner votre compagnon et vous ?

— Mais... pourquoi ? commença Marie-Do.

— Vous vous appelez Marie-Do, votre compagnon s'appelle Marco. Vous avez tenté de mettre des documents en sécurité chez un notaire mais il se les ait fait voler. Vous êtes militante chez les indignés, Marco travaille dans une soi-disante association humanitaire... Croyez-moi, je dois vraiment vous parler, pour votre bien.

Marco, qui s'était approché, regarda Marie-Do, l'air interrogateur.

— Et pourquoi ne discutons nous pas ici ?

— Parce qu'il y a cinq minutes, j'enregistrais ce que vous disiez depuis la rue et d'autres que moi pourraient faire pareil. Prenez vos affaires et allons-y.

Ils prirent leurs affaires, perplexes, mais curieux d'en savoir plus. Qui était cet homme, comment savait-il tout ça ? Pourquoi nous espionnait-il ?

Ils sortirent tous les trois et Ludo se dirigea d'un pas assuré vers le pont Saint-Michel. Le couple marchait derrière lui, impatient d'en savoir plus. Il s'arrêta au milieu du pont.

— C'est un bon endroit, dit-il. Si quelqu'un s'arrête pour nous écouter on le repère tout de suite.

— Astucieux, admira Marie-Do.

— C'est mon métier, assura Ludo. Je travaille pour la NPB. J'enquête à la demande sur des clients ou des fournisseurs ou toute autre

personne susceptible de nuire à ses intérêts. On m'a demandé d'enquêter sur vous, Marco, ce que j'ai fait. Je sais que suite à un de mes rapports on vous a menacé, Marie-Do, vous et votre famille. Je sais que vous avez enregistré une réunion de patrons fomentant un complot et vous en avez rapporté une autre dans un texte. Je sais que vous avez confié tout ça à un notaire. C'est moi qui l'ai cambriolé pour en savoir plus.

Il fit une pause pour laisser ses deux interlocuteurs digérer les infos qu'ils venait de débiter à la chaîne. Ils ouvraient des grands yeux ronds, se regardaient à la dérobée et fixaient à nouveau Ludo.

— J'ai lu votre compte-rendu et écouté les discussions de la réunion. Je travaille depuis six ans pour ce milieu des affaires et je n'en peux plus de leur cynisme et leur main mise sur tout. J'ai décidé de vous prévenir et d'arrêter de travailler pour eux. Si je rapporte les informations

que j'ai à mon patron, vous êtes morts et finalement moi aussi puisque je sais.

Marie-Do refit surface la première.

— La bonne nouvelle, c'est que le cambriolage était de votre fait. Nous avons cru que c'était eux.

— C'était bien eux puisque je l'ai fait pour les besoins de mon enquête. Mais ce n'est pas arrivé jusqu'à eux, ce qui est meilleur pour votre santé.

— Merci ! dit sincèrement Marie-Do

— Ne me remerciez pas trop vite. Il se pourrait que le notaire ait des envies de profit...

— Oui, nous l'avons compris, enchaina Marco. Il a tenté de nous rencontrer, sans doute pour nous demander une nouvelle copie.

— Il a l'air totalement idiot. Je ne pense pas qu'il soit dangereux, mais la bêtise peut amener des catastrophes.

Il ne croyait pas si bien dire.

Au même instant le notaire tapait laborieusement un texte sur son ordinateur portable.

Habituellement, son assistante se chargeait de ces tâches subalternes. En l'occurrence, il ne pouvait pas demander à quelqu'un d'écrire pour lui le contenu de ce message là. Alors il tapait avec un doigt, comme un gendarme, la langue entre les dents.

« Messieurs,

Je possède des documents prouvant que vous formez une association et que vos réunions servent à fomenter des complots visant à défendre vos intérêts. En ayant pris connaissance, je n'ose imaginer les conséquences s'ils tombaient entre les mains de certaines personnes.

Je me propose de vous aider en les détruisant et en oubliant moi-même leur existence.

Ceci pour la modique somme d'un million d'euros par membre de l'association.

Merci de répondre à Camille Claudel. Poste Restante. 75018 Paris.

Bien à vous. »

Il relu deux ou trois fois, changea une virgule, un mot qui lui paraissait inadapté.

Il s'était enfin décidé après avoir tourné et retourné le problème. Il n'avait plus les preuves, certes, mais il savait. Il serait toujours temps de leur dire qui avait les preuves lorsqu'ils le paieraient et lui se contenterait d'oublier ce qu'il savait.

Le notaire n'était décidément pas une lumière. Non content de ne pas être capable de comprendre que ses interlocuteurs ne se contenterait pas d'un hypothétique effacement de mémoire, il n'avait tout simplement pas pensé comment envoyer sa lettre anonyme. Il n'avait pas les emails perso des patrons, ni ne savait où ils habitaient. Tout juste pouvait-il trouver l'adresse de leurs bureaux avec un peu de perspicacité, mais cela ne semblait décidément pas son fort.

Après de fastidieuses recherches dans Google, il déduit que le bureau de Yannick Pou-

trické, l'un des noms qu'il avait retrouvé dans sa mémoire, devait se trouver au siège social d'Addition Energies, à La Défense. Il irait donc se poster en bas de l'immeuble avec sa lettre. Il regarda attentivement la photo de l'homme qu'il visait afin de le reconnaître quand il serait face à lui.

Et il partit pour La Défense.

Ils ne pouvaient pas parler éternellement sur le pont Saint-Michel, alors Marie-Do avait proposé d'aller chez elle.

Après avoir dument fermé les fenêtres et les rideaux, ils reprirent leur conversation, chacun sirotant une bière.

— Pourquoi nous aidez-vous ? commença Marco. Qui nous dit que vous n'êtes pas en train d'enquêter en ce moment ?

— Rien. Ma parole uniquement. Depuis que je fais ce boulot pour NPB, j'en ai vu passer des affaires, mais jamais des comme la votre. Depuis quelques temps, je m'interroge sur le bien

fondé de mes enquêtes les conséquences qu'elles entraînent. Je crois qu'aucune d'elles n'a engendré la mort de quelqu'un. Mais cette fois-ci, dans votre cas, cela me paraît malheureusement hautement probable. Que peuvent-ils faire d'autre ? Vous acheter ? Cela ne garantit pas votre silence pour le restant de vos jours. Au mieux, ils peuvent menacer vos familles, mais il y a toujours un risque que quelque chose vous échappe involontairement.

— Mais en, nous aidant, vous vous mettez dans la même situation que nous ?

— C'est exact, sauf si vous ne révélez jamais rien. Quelles sont vos intentions à ce sujet ?

— Mais au fait, la réponse à cette dernière question pourrait vous permettre de boucler votre enquête et aller faire votre rapport... réfléchit tout haut Marie-Do.

— Oui.

— Quelles garanties pouvez-vous nous donner de votre bonne foi ? demanda-t-elle.

Ludo n'avait pas pensé qu'en aidant le couple, ils pourraient douter de sa bonne foi. Il ne savait pas trop quoi répondre.

— Je ne sais pas trop... Je n'avais pas pensé à ça en venant vous voir.

C'est un bon point songea Marco. *S'il enquêtait vraiment, il aurait sûrement prévu le coup.*

— Moi je sais ! dit soudain Marie-Do. Nous allons nous mettre d'accord sur un rapport à faire à votre patron et vous allez l'appeler devant nous.

— D'accord ! s'enthousiasma Ludo, content qu'on ait une solution.

Ils discutèrent des faits à relater. Puis Ludo, avec son téléphone sur haut-parleur appela son patron et les lui rapporta. Celui-ci conclut la communication par « on continue la mission ».

— Alors on considère qu'on fait équipe dorénavant ? demanda Marie-Do.

— Volontiers, mais on fait quoi ? Vous n'avez pas répondu à ma question de tout à

l'heure : que comptiez vous faire de ces preuves que vous détenez ?

— Nous avons prévu de les passer aux médias et de disparaître, quelqu'en soient les conséquences. Mais nous n'avons pas encore trouvé le bon moyen de faire tout ça pour être cru et pouvoir disparaître en relative sécurité.

— Effectivement, ce n'est pas facile. Votre idée du notaire n'était pas si mal, mais vous avez eu affaire à un abruti...

— Oui, pas de chance.

— Il faut trouver un nouveau moyen de mettre les preuves en sécurité et qu'elles servent d'assurance vie, réfléchit tout haut Ludo.

— C'est ce que nous voulions faire avec le notaire... Ceci dit, l'assurance vie n'était pas notre but. Nous avons prévu de révéler les faits de toute façon. Le notaire ne servait que si nous décédions avant d'avoir pu révéler quoi que ce soit.

— Donc, vous voulez révéler les faits dans tous les cas ?

— Oui, c'est la conclusion à laquelle nous étions arrivés.

— Il y a un élément nouveau... réfléchit tout haut Ludo.

— Lequel ?

— Je suis avec vous et personne ne s'en doute. Je viens de faire un rapport à mon patron qui va dans le sens d'une accalmie de leur soupçons. Si nous révélons quelque chose, vous serez tout de suite soupçonnés, mais pas moi. Je peux donc être le coffre-fort des documents et me charger de les communiquer en cas de pépin.

— Hmm, cela signifie qu'on vous fait aveuglément confiance... pensa tout haut Marco. Et il me semble une mauvaise idée que l'un de nous trois soit le backup en cas de mort prématurée. Vous pourriez aussi être dans « l'accident » si celui-ci arrivait alors que nous sommes tous les trois ensemble...

— Vous avez raison, nous devons trouver autre chose, réfléchit Ludo.

— Il y a bien le coffre à la banque... commença Marie-Do

— Mais oui, bien sûr ! s'écria Marco. On ouvre un coffre et on laisse des instructions dans un testament quant au devenir de son contenu.

— Simple, efficace. On l'ouvre à la NPB ?
Et tout le monde s'esclaffa.

Le notaire faisait les cents pas devant la tour Addition.

Déjà deux heures qu'il était là et toujours rien. Il avait du repousser deux rendez-vous et il y en aurait certainement un troisième. Ce qui l'inquiétait le plus, c'est qu'il ne voyait aucune voiture emprunter la rampe d'accès à l'entrée. Et si le patron arrivait par le parking ? Mince ! Il n'y avait pas pensé. Il se décida à appeler son assistante.

— Linda ? Je me demandais s'il existait un moyen, de remettre une lettre en main propre ?

— Bien sûr, nous faisons ça souvent ! Ça s'appelle d'ailleurs la « lettre en main propre »...

Seul le notaire ne détectait pas l'air narquois de l'assistante qui passait le plus clair de son temps à mettre son patron en boîte.

— Ah. Et comment fait-on ?

— Ben, on appelle un coursier, on lui donne la lettre avec une attestation de remise à signer par le destinataire. Ensuite, il monte sur son scooter, le démarre et...

— Ça va, ça va... l'interrompit le notaire qui comprenait cette fois qu'elle se foutait de lui. Pouvez-vous demander le coursier, je serai là dans une demi-heure pour lui remettre la lettre.

— Ok.

Le notaire remis la lettre au coursier en lui recommandant quatorze fois de ne la remettre qu'à monsieur Yannick Poutrické, quitte à lui

demander sa carte d'identité. Surtout pas à une assistante ou qui que ce soit d'autre. Il le gratifia d'un gros pourboire et le regarda partir l'air inquiet.

L'assistante regardait le manège, se demandant ce que son patron pouvait bien envoyer lui-même, lui qui ne foutait jamais rien d'autre que recevoir les clients pour se pavaner et abreuver ses employés d'ordres plus ou moins cohérents en leur présence.

— Pouvons nous ouvrir un coffre sous nos trois noms ?

L'employé de la banque regardait le trio avec perplexité. Pourquoi diable voulaient-ils attacher leurs trois noms à ce coffre ? Mais il était habitué aux clients bizarres et ne se formalisa pas.

— Non, répondit-il. Mais celui qui a le coffre peut donner procuration aux autres.

— La procuration donne quels droits ?

— Ouvrir le coffre, prendre ou déposer du contenu dedans. La seule chose qu'elle n'autorise pas est la résiliation ou la modification du contrat de location.

— Donc, si une personne ayant procuration décède et qu'elle a laissé des instructions post-mortem à propos du coffre, l'exécuteur testamentaire aura les mêmes droits qu'elle ?

— Parfaitement, se rengorgea l'employé.

— C'est bien fait tout de même...

Marie-Do se moquait légèrement de lui, mais il ne sembla pas s'en rendre compte.

Il ressortirent de la banque avec un contrat et des procurations. Ils avaient déposé des copies des fichiers révélant les magouilles des patrons dans le coffre. Ils se sentaient un peu plus légers. Restait à déposer trois testaments chez un notaire, qui ne serait assurément pas celui de la rue Championnet.

La banque n'était pas très loin de chez Marco, ils rentrèrent donc à pied jusque chez lui. Ils

passèrent devant Notre-Dame, traversèrent le Petit Pont et continuèrent sur la rue du même nom.

Juste après le carrefour de la rue du Petit Pont et des quais, stationnait une Porsche Cayenne, noire jusqu'aux vitres, la voiture de base des *zyvas*. Lorsque le trio passa devant, la porte arrière s'ouvrit juste devant Marco et un homme s'élançant du mur de l'immeuble en face le poussa violemment. Il n'avait pas complètement rentré sa jambe que la voiture démarrait déjà.

— Au secours ! cria Marie-Do.

— Inutile, c'est trop tard, la calma Ludo. Et évitons d'avoir à nous expliquer avec la police. Venez !

Et il filèrent chez Marco.

— Que s'est-il passé ? Pourquoi l'ont-ils enlevé ? demandait Marie-Do en boucle et en larmes.

— Il a du se passer quelque chose. Je vais attendre un peu avant d'appeler mon patron pour sonder.

— Tu... vous croyez que ce sont les mêmes gens que ceux qui m'ont interrogée ?

— On pourrait peut-être se tutoyer ? Aucune idée, répondit sincèrement Ludo. Mais c'est la merde. Ils venait de rencontrer son patron qui ne lui avait rien laissé prévoir. Que s'est-il passé entre temps ?

— Et on n'a même pas fait les testaments... se lamenta Marie-Do.

— Oui, on devrait les faire en vitesse pour nous deux.

Ils se mirent au travail derechef. Chacun écrivait sa page, Marie-Do sur le laptop de Marco, Ludo sur son smartphone. Ils imprimèrent les deux pages, les signèrent. Ils demandaient à ce que le contenu du coffre qu'ils avaient loué soit rendu public, via les médias, après leurs décès respectifs.

Ils cherchèrent le notaire le plus proche de la rue de la Huchette et sollicitèrent un rendez-vous en urgence. Ils seraient reçus dans quatre jours.

— C'est un peu loin non ? avait dit Marie-Do

— Je ne crois pas que ce soit mieux ailleurs. Nous devons nous contenter de ça.

Marie-Do regarda Ludo intensément. Ce dernier se sentit gêné d'être scruté à ce point.

— Est-ce que je peux vraiment te faire confiance ? lui demanda-telle soudain.

— Nous avons déjà parlé de ça... répondit Ludo.

— Oui, je sais. Mais nous étions tous les trois. Maintenant, je n'ai plus que toi pour m'aider, et j'avoue que j'ai peur de la suite...

— Je me doute... Ne paniquons pas. Ils essayent peut-être un coup de bluff comme ils ont fait avec toi pour intimider Marco et être sûrs qu'il ne te dira rien ?

— J'espère que ce n'est que ça... renifla Marie-Do. On reste ensemble, hein ?

— On reste ensemble !

18

La Porsche avait pris le même chemin que pour l'enlèvement de Marie-Do.

Yannick Poutrické avait demandé de l'aide à Anguerrant Goudenafé. Ils étaient assez proches dans la vie et, à la réception de la lettre de chantage remise en main propre par le coursier, le patron du pétrole avait un peu paniqué. Il s'était empressé de prévenir Anguerrant par Telegram, ne sachant quoi faire. Ce dernier avait répondu qu'il avait tous les moyens nécessaires et qu'on allait de ce pas ramasser Marco et le faire parler. Alors Poutrické eut cette question candide : « *pourquoi Marco ?* ».

— Parce que c'est le seul, hormis nous, qui soit au courant. Je ne crois pas que l'un d'entre nous essaye de faire chanter les autres, surtout pour une somme aussi ridicule, avait répondu Anguerrant avec une pointe de dégoût. Je te tiens au courant dès qu'il est à notre disposition.

Deux heures plus tard, il rappelait le patron d'Addition Energies pour lui dire de venir à la banque le plus discrètement possible.

Marco avait subi les mêmes contraintes que Marie-Do. Bandeau sur les yeux, puis guidé fermement par le bras entre la voiture et la chaise dans la salle équipée du miroir sans tain. Elle lui avait décrit assez précisément les lieux et il pensa que c'était bien les mêmes. Il se demanda qui était derrière sa « convocation ». Il était presque sûr que ce n'était pas son patron, celui-ci ne l'avait pas menacé lorsqu'ils s'étaient vus à la brasserie et il n'avait pas l'air de lui cacher quoi que ce soit. Il se doutait que cela venait d'un des patrons, mais lequel. Plutôt un français pour pouvoir être si bien organisé à Paris. Il n'y en avait donc que trois possibles : Yannick Poutrické, Anguerrant Goudenafé, Arnaud Barnard et Cassandre Pombard. Selon son raisonnement, il éliminait Poutrické. Res-

taient donc trois personnes susceptibles de l'avoir amené ici. De toute façon, il ne tarderait pas à être fixé.

Les spots s'allumèrent. Une voix sortit des haut-parleurs.

— Alors Marco, on a besoin d'argent ?

— Pardon ?

— Si vous avez besoin d'argent, vous pouvez toujours nous demander un prêt !

Il reconnut la voix du banquier. *Goudenafé*, se dit-il. C'est lui qui m'a enlevé. *Mais pourquoi ?*

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez...

— C'est ça. Les conversations commencent toujours comme ça et au bout d'un moment on finit par s'entendre. Gagnons du temps voulez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette tentative de chantage stupide que vous nous avez fait là ? Vous allez tout perdre mon ami...

— Quelle tentative de chantage ?

— Allons, comme je viens de vous le dire, essayons de gagner du temps. Pourquoi nous

faire chanter ? Croyez-vous que cela vous mènera loin ? Regardez où vous en êtes maintenant !

— Je ne fais chanter personne, monsieur Goudenafé. Vous pouvez maintenant sortir de derrière votre miroir, ce sera plus convivial...

Le patron de la banque laissa un blanc. Marco l'avait reconnu, rien d'anormal, il connaissait les voix de tous les membres de l'Assosse. C'est juste que ni l'un ni l'autre des deux patrons n'avait pensé à ça. Ils se sentaient désormais un rien ridicule derrière leur glace sans tain. Il regarda Poutrické et ils décidèrent de se montrer.

— Monsieur Poutrické, vous êtes là aussi ? Mais que se passe-t-il ? Je ne comprends rien à vos questions ?

— Si vous faites l'idiot, vous le faites bien ! répondit Poutrické. L'autre soir vous m'avez assuré de votre honnêteté. Maintenez vous cela ?

— Bien sûr !

— Figurez-vous que j'ai reçu ce matin une lettre anonyme qui s'avère être une tentative de chantage. Or, qui connaît les activités de l'Assosse, à part vous ?

— Les membres ?

— Nous y avons pensé, dit Anguerrant. Mais la somme ridicule en plus de l'absurdité de la chose ne nous incitent pas à y croire.

— Quelle somme, combien ?

— Vous jouez très bien, vous auriez pu être acteur !

— Je ne joue pas, je ne sais vraiment pas de quoi vous parlez...

Le pétrolier lui tendit la lettre. Marco la lut rapidement.

— Cet homme est stupide ?

— Vous parlez de vous à la troisième personne ? tenta Anguerrant.

Marco ne releva pas.

— Il parle de détruire des preuves après que vous l'aurez payé ? Sans aucune garantie en

contrepartie ! Me croyez vous assez stupide pour faire un truc pareil ?

Les deux pédégés étaient pour le moins septiques. Soit Marco avait raison et ce n'était pas lui, soit il était stupide mais jouait bien la comédie. Mais, si ce n'était pas lui, qui était-ce ?

Marco réfléchit à la lettre. Il n'y avait que deux possibilités : le notaire et Ludo. Eux seuls connaissaient les réunions. Ah, non ! Il y avait aussi Marie-Do, bien sûr. Aurait-elle pu lui faire un coup pareil ? Sa fierté de mâle rejetait une telle possibilité. Entre les deux autres, il penchait plutôt pour le notaire, tellement cette tentative de chantage semblait ridicule. Il ne pouvait pas en parler à ses interlocuteurs, mais ce n'était pas difficile à vérifier.

— Répondez ! dit-il.

— Comment ça ?

— Répondez à la lettre et attendez de voir ce qui se passe. Gardez moi pendant ce temps, vous verrez bien que ce n'est pas moi...

— Vous pourriez avoir mis votre copine dans le coup et que ce soit elle qui réponde... avança Poutrické.

— Je vous ai déjà dit que non, vous m'avez interrogé à ce sujet.

— Pourquoi devrions nous vous croire ?

— Je ne sais pas, ma parole peut-être ? Mais ce n'est peut-être pas courant dans vos milieux ?

Marco commençait à s'énerver.

— Écoutez, dit-il, c'est simple. Vous l'amenez ici également et vous répondez. Comme ça vous serez certain que ce ne sera ni elle ni moi qui aura répondu.

Les patrons étaient dubitatifs. Ce Marco semblait dire vrai. Il pouvait aussi tout avoir prévu et jouer un numéro avec un troisième comparse.

Le téléphone d'Anguerrant Goudenafé, posé sur la table, sonna. C'était son bras droit, il prit

immédiatement la communication. Il écouta attentivement, puis raccrocha sans un mot.

— On vient de me prévenir que vous aviez été enlevé et que votre copine était paniquée. Cela semble plaider en faveur de vos propos...

— Vous me faites surveiller alors ? Bonjour la confiance...

— Puisque vous connaissez nos réunions, croyez vous vraiment que nous pouvons nous permettre la moindre erreur ? D'ailleurs, vous êtes une erreur, nous n'aurions jamais du vous recruter. Personne d'autre que nous n'aurait du assister à ces réunions.

— C'était un autre temps, plaida Poutrické. À l'époque, Internet n'était pas ce qu'il est maintenant, nos moyens de communications étaient rudimentaires...

Marco songea que Ludo avait prévenu son patron pour tenter d'en savoir plus. Vu l'absence de réponse d'Anguerrant à son bras droit, il ne devait pas être plus avancé. Et Marie-Do non plus. Soudain il songea que Ludo se retrou-

vait seul avec Marie-Do. Il était plutôt beau gosse et... Mais encore une fois, sa fierté de mâle prit le dessus et l'assura que rien ne pouvait arriver, Marie-Do l'aimait, voilà tout.

C'est Anguerrant qui prit l'initiative de débloquent la situation.

— Bon, nous allons faire comme vous avez dit, nous allons répondre à la lettre pour voir le retour. Considérons, d'après sa panique, que votre copine n'est pas dans la boucle. Nous vous relâcherons quand nous aurons la garantie que vous n'êtes pas le maître chanteur.

— Mais oui, bien sûr ! s'écria soudain Ludo Marie-Do, qui ruminait son chagrin sur le canapé, sursauta. Ludo était assis sur une chaise, la tête entre les mains, à la manière d'une statue de Rodin. Elle le regarda et vit qu'il arborait le sourire de celui qui a la solution. *Merde, qu'est-ce qu'il est beau !* se dit-elle, chassant vite cette pensée dont elle avait

un peu honte. Marco était séquestré et elle regardait la beauté de Ludo ! *Qu'elle conne !* pensa-t-elle encore.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— C'est le notaire ! C'est sûr !

— Comment ça ?

— Si nous nous faisons confiance tous les trois, tu es d'accord pour dire que aucun de nous trois n'a fait quoi que ce soit pour dénoncer Marco à ses patrons. Ok ?

— Euh... oui ?

— Si on considère que l'Assosse fait confiance à Marco, ce que semble corroborer l'entretien avec son patron, ce ne serait donc pas eux qui auraient pris l'initiative de l'enlever sans raison. Il faut donc un évènement déclencheur.

— Et ?

— Le notaire a du tenter de les faire chanter ou quelque chose comme ça !

— Eh, pas mal ta déduction ! Effectivement, ça expliquerait tout. Mais con comme il est, comment a-t-il pu penser à ça ?

— Les cons, ça ose tout...

— ...c'est à ça qu'on les reconnaît. Je sais.

— Je crois que nous devrions aller parler à ce notaire...

Marie-Do ne put qu'admirer la faculté de déduction et l'initiative de son nouvel ami.

Le lettre était ainsi rédigée :

« Monsieur,

Nous sommes étonnés par les éléments que vous avancez dans votre courrier. Auriez vous des preuves, pourriez vous nous les montrer ?

Merci de nous fixer un rendez-vous rapidement afin que nous éclaircissions ce point crucial.

À vous lire. »

Marco avait participé à la rédaction de la lettre, presque amusé de sa position. Car après tout, quelqu'un faisait chanter les membres de l'Assosse — certainement le notaire — avec des

preuves qu'il n'avait pas mais que lui, Marco, possédait. Et lui, Marco, tentait d'aider les victimes à confondre le maître chanteur.

Il avait été convenu que Marco serait hébergé et surveillé dans la banque le temps que la réponse arrive et que l'on puisse rencontrer son auteur.

La banque avait décidément tous les moyens. Un studio, au dernier étage, l'étage du patron, était à disposition pour héberger les invités si besoin. Il ne semblait pas servir très souvent, mais était extrêmement confortable. On avait dédié un garde chiourme qui restait devant la porte. Bien sûr, les hôtes de Marco lui avaient confisqué son mobile et il n'y avait pas d'ordinateur dans le studio. Il s'installa donc devant la télé qu'il regarda sans la voir.

Il pensait à tout ce pataquès. C'était certainement le notaire qui avait tenté le chantage. Les termes de la lettre le montraient de façon quasi évidente. Est-ce que Ludo et Marie-Do auraient la même déduction que lui. Et si oui, que pou-

vaient-ils faire ? Lui, en tout cas, ne pouvait rien faire.

Rien faire d'autre que d'attendre devant cette connerie de télévision.

Ludo et Marie-Do envisageaient un scénario qui leur paraissait viable.

Ludo se présenterait chez le notaire comme le détective de NPB, ce qu'il était. Il se dirait au courant de la tentative de chantage envers son patron et ferait peur au notaire. Dans l'espoir que celui-ci lui avoue qu'il en était bien à l'origine. Cela paraissait simple et efficace.

Mais après ? S'il s'avérait que c'était bien lui, que faire ? Comment sortir Marco du mauvais pas dans lequel il était ?

Et puis la tentative de Ludo d'en savoir plus en appelant son boss avait lamentablement échouée. Celui-ci n'était pas au courant et ne l'avait même pas rappelé comme il s'était engagé à le faire s'il avait du nouveau.

On tournait en rond.

— On peut déjà faire avouer le notaire, ça soulagera... avait dit Marie-Do.

— Oui, mais cela ne nous avancera pas à grand-chose, dit Ludo.

— Quoi faire d'autre ?

— Je ne sais pas. Nous sommes dans une partie de poker menteur. Nous savons qu'ils ne savent pas, ils ne savent pas que nous savons et quelqu'un bluffe. Peut-être faut-il attendre et voir l'évolution ?

— Et si nous surveillions le notaire ?

— Pour quoi faire ?

— S'il a fait chanter un ou des patrons, il attend un retour. Si nous étions là lorsqu'il le reçoit, nous verrions sa réaction et cela nous aiderait peut-être à voir plus clair ?

— Hmm, mouais... pas mal... au mieux qu'allons nous apprendre ? Un lieu de rendez-vous ? Une somme d'argent ?

— Je ne sais pas, s'écria Marie-Do, au moins nous ferons quelque chose !

— Ok, ok, ne t'énerve pas, se retrancha Ludo. Nous allons faire ça.

Une heure plus tard, ils étaient rue Championnet. Il repérèrent la fenêtre du bureau du notaire, et pénétrèrent dans l'immeuble en face. Cette fois-ci c'était bien une concierge femme qui leur répondit, la tradition reprenait ses droits.

— Bonjour, police, recommença Ludo avec son insigne-capsules. Nous avons besoin d'établir une petite surveillance au troisième ou au quatrième sur la rue. Pourriez-vous nous conseiller un appartement ?

— Ça me rapporte quoi ?

— C'est une manie dans le quartier ou bien ?
La gratitude éternelle de la police française, de son directeur et du ministre de l'intérieur, en personne !

— Arrêtez vos salades, j'vous connais les poulets, toujours à quémander des graines et jamais d'œuf en retour...

— Mais nous, nous sommes du poulet surchoix, chère madame. Allez-vous nous aider ou dois-je aller chercher un juge pour vous faire entendre raison ?

— Ça va, ça va... Au troisième, y'a madame Rambert. Elle est sourde comme un pot mais toujours contente d'avoir de la visite...

— Merci.

Cinq minutes de sonnerie et de coups dans la porte furent nécessaires pour alerter madame Rambert.

— On sonne ? criait-elle du fin fond de l'appartement.

— Oui, s'égosillaient Ludo et Marie-Do derrière la porte. Ils ne voulaient pas crier « police » pour ne pas alerter les voisins.

La porte s'ouvrit enfin sur une dame sans âge ou d'un certain âge ou hors d'âge, c'était selon. Elle s'appuyait sur une canne et tenait fermement la porte entrouverte. Une chaîne empêchait l'ouverture totale.

— C'est pour quoi ? cria-t-elle.

Elle était vraiment sourde, la tâche n'allait pas être aisée pour ce qui était de la discrétion. Marie-Do sortit son mobile et écrivit rapidement sur une note.

« Bonjour. Nous sommes de la police et nous aurions besoin d'utiliser votre balcon pour une surveillance discrète »

Elle montra son mobile vers la mamie qui lut laborieusement les lignes. *Si en plus elle n'y voit rien...* soupira Marie-Do. Mais la vieille dame se redressa, son visage s'éclaira soudain et elle ouvrit la porte.

— Ah, c'est pour une planque !? Fallait le dire tout de suite. Entrez, entrez, le balcon est là-bas. Moi je vais faire du café bien fort, si *on* doit tenir toute la nuit...

Ludo et Marie-Do se regardèrent, à la limite du fou rire.

— Elle a bien dit « on » ?

— Oui, oui...

Le balcon était parfait, pile en face du bureau du notaire. Il s'agissait juste de ne pas se faire voir. A coup de textes sur le mobile, ils expliquèrent à leur hôte qu'ils préféraient rester à l'intérieur pour plus de discrétion. Celle-ci prit un air complice.

— Je vois, hurla-t-elle, tout en leur faisant un clin d'oeil entendu.

Ils s'installèrent donc sur des chaises, derrière le rideau. Ludo avait une superbe lunette de poche qui grossissait cinq fois. Ils posèrent le micro directionnel relié à l'iPhone sur la table du balcon, par bonheur la fenêtre du bureau du notaire était ouverte. Ils étaient prêts.

Au bout de deux heures, après leur avoir proposé quinze fois du café, n'y tenant plus, la mamie vint s'asseoir à côté d'eux et se mit à leur raconter sa jeunesse, en criant. Comment son père lui mettait des peignées lorsqu'elle avait une note inférieure à quinze, la bouteille de sa mère planquée sous l'évier avec marqué « eau de javel » sur l'étiquette mais qui contenait en

réalité de la gnôle (terme qui admet quatre orthographes différentes : gnaule, gnôle, gnole et gniole), le fournisseur de ladite gnaule qui était fourré tous les quatre matins à la maison pour des livraisons en flux tendu mais aussi parce que le mari n'était pas là. Et puis l'école, le maître qui avait la règle agile pour taper sur le bout des doigts, qui faisait une leçon de morale tous les matins avant de commencer les autres matières. Ensuite, le CAP de couture où on apprenait à faire le point de chausson, pas comme maintenant, les jeunes savent plus rien faire, puis l'emploi à la chemiserie à Toulouse pendant cinquante quatre ans, que même à la retraite on me faisait encore travailler. Et puis les hommes. Y'en a eu des hommes ! Des verts et des murs, des costauds, des malingres, des malins, des baltringues, des honnêtes, des banquiers, des grands, des petits... Pas un pour m'épouser ! Pas de couilles les mecs. Ont tous fuit leurs responsabilités. Des pleutres. Pourtant j'étais plutôt pas mal. Vous m'auriez vu avec

mon boa, vous tombiez illico. Elle en a fait des ravages la fille Rambert. La perfide qu'on m'appelait par derrière, rapport à Saint Rambert d'Albon. Y disaient « Albion ». J'ai jamais compris.

Pendant que la mamie hurlait ses souvenirs, Ludo et Marie-Do scrutaient et écoutaient le bureau du notaire. Rien à signaler jusqu'ici. Ils se regardaient, souriant aux souvenirs de la vieille dame qui se rassurait avec son passé, n'ayant rien de nouveau à se mettre sous la dent. Elle était arrivée à cet âge où plus personne ne passe, rien n'arrive jamais, aucune sollicitation ne vient plus enrichir la vie. Juste le temps qui passe et ses souvenirs pour le meubler.

Le notaire était sorti une demi-heure auparavant, le voilà qui revenait. Il avait l'air fébrile, tenait une lettre à la main. Il l'ouvrit nerveusement et se mit à lire tout haut. Parfait pour des espions en herbe.

— Monsieur, Nous sommes étonnés par les éléments que vous avancez dans votre courrier. Auriez vous des preuves, pourriez vous nous les montrer ? Merci de nous fixer un rendez-vous rapidement afin que nous éclaircissions ce point crucial. À vous lire.

— Ah, les enfoirés, s'écria-t-il, ils ne me croient pas, hein ? Je vais leur montrer moi, si j'ai pas de preuves...

Il s'empara d'un bloc de papier et se mit à écrire. Cette fois, il ne parlait pas.

Ludo eut toutes les peines du monde à faire le point sur la lettre avec sa lunette. Lorsqu'il y parvint, il pu voir « ...sais qui a les preuves. Demandez donc à un certain Marco et une certaine Marie-Do que vous devez connaître. Afin que je garde le silence sur cet... »

— Oh, le con, il vous dénonce ! s'écria Ludo. Il faut l'intercepter avant qu'il envoie ça !

Il se précipita dans l'escalier et descendit quatre à quatre.

Marie-Do le vit traverser la rue et sonner en face, puis rentrer. Quelques secondes plus tard, il était dans le bureau du notaire. Elle pouvait voir et entendre grâce à la lunette et au micro.

— Qu'est-ce que vous vous apprêtez à faire espèce de notaire de bazar ?

— Je... je ne vous permet pas ! Qui êtes vous ?

— Celui qui va t'apporter des emmerdes grosses comme ça, espèce de pourri. Tu récupères les documents confidentiels de tes clients pour les utiliser à ton compte ?

Le tutoiement soudain inquiéta le notaire.

— Tu sais combien ça va chercher ça, lorsque je t'aurai dénoncé aux instances de ta corporation ? Au minimum la radiation. Et j'ajouterai plein de petits dossiers pour être sûr que tu prendras de la prison avec !

— Mais... je... tenta le notaire.

— Tu... rien du tout.

Il l'attrapa par la chemise et le colla au mur.

— En plus des emmerdes juridiques, je te promets tellement de coups que tu ne pourras ni t’asseoir ni te coucher pendant longtemps. Et enfin, je donnerai tes coordonnées aux gens que tu essayes de faire chanter. Je pense qu’ils seront beaucoup moins tolérant que moi.

L’assistante passa une tête par la porte du bureau de son patron.

— Tout va bien monsieur ?

— Ça va, ça va... ahana péniblement le notaire. Je vous remercie.

Marie-Do la vit refermer la porte avec un sourire aux lèvres...

Ludo lâcha l’idiot, fourra la lettre en cours d’écriture dans sa poche et récupéra celle qu’avait reçu le notaire.

— Si j’entends encore une fois parler de toi, je mettrai à exécution toutes les menaces que tu as entendu. C’est clair ?

— Oui monsieur.

— Quelle est le destinataire de la lettre ?

— Yannick Poutrické, Tour Addition à La Défense.

— Comment tu lui donnes ?

— Par coursier en main propre.

L'autre était comme un petit garçon qui vient de se faire attraper à regarder ses parents par le trou de la serrure. Il avait les pieds qui rentraient, tout juste s'il ne suçait pas son pouce !

Ludo tourna les talons et revint à l'appartement de la vieille dame retrouver Marie-Do. Celle-ci était tout sourire.

— Je crois qu'il va s'en rappeler. Il était mort de trouille, rigola-t-elle.

Et dans un élan qu'elle ne contrôla pas, elle fit un bisou appuyé sur la joue de Ludo avant qu'il put réagir. Il resta interdit.

— Ah, c'est beau l'amour cria leur hôte. Quand Miguel m'a quitté, je sortais déjà avec Robert. Un beau garçon comme vous, tiens ! Et je me souviens...

Marie-Do et Ludo battirent précipitamment en retraite, firent leurs adieux à la mamie qui était repartie pour un nouvel épisode de sa vie passée et ne les écoutait pas. Ils tirèrent doucement la porte derrière eux, soulagés d'avoir pu s'échapper à temps.

— La seule manière de libérer Marco, c'est de leur répondre en leur faisant comprendre que ce n'est pas lui.

— Comment ?

— En se faisant passer pour quelqu'un d'autre.

— Hmm, c'est gros non ?

— Après tout ce sont des chefs d'entreprises, pas des James Bond en puissance. Ils ne sont pas rompus aux techniques de chantage, d'échange, etc... Et il ne peuvent demander conseil à personne.

— Oui, tu as raison. Mais qui d'autre qu'eux et Marco pourrait connaître les propos tenus dans leurs réunions et que ce soit plausible?

Ils réfléchissaient assis sur le canapé chez Marie-Do. C'était un peu le bazar dans son studio depuis qu'elle connaissait Marco. Forcément, elle était moins souvent là et négligeait un peu l'appartement. Mais Ludo se moquait du désordre.

Marie-Do eut alors la bonne idée.

— Un employé d'hôtel ! Il a placé des micros là où se tiennent des réunions importantes et il enregistre les discussions !

— Excellent, c'est ça. Il faut écrire la lettre pour qu'ils comprennent ça à demi-mot.

— Il faut être prudent, car nous ne connaissons pas le contenu de la première lettre du notaire. Ni la somme qu'il a pu demander.

— Il suffit de rester générique sur ces sujets.

Après quelques propositions, tergiversations, amendements et corrections, il arrivèrent à un résultat qui semblait correct.

« *Messieurs,*

Les propos tenus dans les hôtels ne sont pas toujours aussi confidentiels qu'on le voudrait. De fait,

j'ai pu les enregistrer et je suis sûr qu'il peuvent intéresser pas mal de gens. Et je doute que vous soyez prêts à prendre le risque de ne pas me croire. Nous nous rencontrerons lorsque vous aurez répondu par l'affirmative aux conditions que je vous ai posées.

Bien à vous. »

— Ça me paraît bien, dit Ludo.

— Oui, c'est clair et ça n'engage aucun propos que nous pourrions ignorer.

— Faisons la porter maintenant, conclut Ludo.

Ils appelèrent un coursier trouvé sur Internet, qui écouta les instructions et repartit immédiatement.

Ils se sentaient soulagés d'avoir fait quelque chose pour sortir Marco des pattes de l'Assosse. Ils étaient en même temps excités, Ludo parce qu'il commençait une nouvelle vie, Marie-Do sans trop savoir pourquoi. Il y avait cette journée passée à surveiller le notaire, à réfléchir

comment tourner la lettre. Il y avait aussi Ludo...

Elle ne pouvait s'empêcher de le regarder, de supputer des formes, imaginer des odeurs... Elle avait toujours un peu honte de ses pensées, mais de moins en moins. Lorsqu'il avait collé le notaire contre le mur, elle était à deux doigts de jouir. Elle ne se savait pas admirative de la force physique, elle venait de découvrir chez elle ce qu'elle devait bien appeler un fantôme.

La journée tirait à sa fin.

— On pourrait aller diner quelque part ?
essaya-t-elle, guettant la réaction de Ludo.

— Pourquoi pas. Où ?

— Pizzeria ? J'en connais une bien et pas loin.

— Ça me va.

En plus d'être beau et fort, Ludo était gentil. Parfois un peu trop car on profitait parfois de lui grâce à sa gentillesse. Ce n'était pas pour déplaire à Marie-Do.

Vamos à la pizzeria.

Marco en avait assez de regarder cette télé. Même discours racoleur sur tous les canaux. Consommation, insécurité, covid. Trois thèmes essorés à l'infini pour rendre les téléspectateurs accros et caser de la pub à prix d'or. Quel pédégé de télé avait dit qu'il vendait du « temps de cerveau humain disponible » aux annonceurs ?

Il éteignit l'appareil et se cala la tête sur l'oreiller pour essayer de dormir.

Mais il tournait toujours ce problème dans sa tête : quand et comment allait-il sortir de là ? Est-ce que Marie-Do et Ludo pouvaient faire quelque chose pour l'aider ? Il ne voyait pas. En revanche, dès qu'il pensait aux deux ensemble, son angoisse que Marie-Do succombe aux charmes du beau gosse le reprenait. Il n'arrivait pas à se défaire de cette idée. Il avait beau se persuader qu'elle l'aimait, qu'ils vivaient ensemble une aventure hors du commun et qu'elle ne le lâcherait pas pour le premier venu,

un doute planait toujours dans l'arrière-cours de son cerveau.

La pizzeria était un peu kitch, mais sympa.

Des vues de Naples, images pompées sur Internet, étaient accrochées un peu partout sur les murs. Le four, sorte d'igloo de briques avec sa porte d'entrée, était le centre névralgique de l'endroit. Le pizzaiolo, rougit par la chaleur, portait un bandana à la pirate sur la tête. Le serveur, égyptien, prenait un accent italien du plus bel effet. La patronne, franchouillarde en diable, encaissait avec zèle.

Ludo et Marie-Do étaient attablés non loin du four, profitant de la chaleur et de l'odeur des *pizze* chaudes sortant du four.

Marie-Do commença la conversation sur une tonalité intimiste. Elle tentait de refouler cette attitude, mais faisait systématiquement le contraire. L'attraction de Ludo était trop forte pour elle.

— Alors, Ludovic Girois, ¿quién eres?

— Qui je suis, c'est ça ?

— ¡Eso es!

— Hé, je ne parle pas espagnol moi !

— *No importa.*

— Et bien j'ai quarante-et-un ans, je suis né à Massy, dans la région parisienne, j'y ai grandi. Je suis venu habiter à Paris quand j'étais étudiant et j'y suis resté. J'aime les *pizze* et le vélo, j'aime pas l'injustice et les fruits de mer, ni les notaires et les militaires. J'ai bon ?

— Très bien, et quelles études as tu fait ?

— C'est un interrogatoire ? Du droit, mais seulement trois ans. J'ai arrêté pour faire l'école de détective.

— C'est une grande école ?

— Oui, il y avait trois élèves, dont moi.

— Sérieux ?

— Sérieux. Ce n'est pas très populaire comme métier. En fait, les « écoles » comme on les appelle se résument à des détectives qui donnent des cours pour augmenter leurs reve-

nus. Ça se passe souvent dans leur maison ou leur appartement.

— Personne n'a envie d'être Sherlock Holmes ou Hercule Poirot ?

— Faut croire que non...

— Et toi, pourquoi avoir choisi ce métier ?

— Par goût de l'intrigue et l'envie de défendre la veuve et l'orphelin contre l'injustice. Finalement, je travaille pour une banque et je défends les riches contre toute tentative d'agression par les pauvres...

— Exactement comme moi !

— Tu voulais être détective ?

— Non, je voulais dire que, tout comme toi j'ai la haine de l'injustice. C'est pour ça que je me suis jointe aux Indignés.

— Et cela te satisfait ?

— Jusque là oui. Mais depuis que je connais l'Assosse et leurs magouilles, j'ai des doutes sur le pouvoir des activistes.

— Et tu as raison d'avoir des doutes. En fait, ils sont tous manipulés, soit par les états via les

Renseignements Généraux, soit par les entreprises, via l'état et donc via les RG, encore. Tant que le groupe d'activistes milite pour des causes qui ne touchent pas aux intérêts personnels des politiques ou au business des grandes entreprises, on laisse les activistes s'amuser, militer, manifester. Dès que c'est l'inverse, on les noyauté, on sème une zizanie à l'intérieur du groupe et il finit par disparaître.

— C'est sans solution alors ?

— Ce sera sans solution tant que le profit passera avant tout le reste. Imagine toi juste un instant vivre sans notion de profit. Les trois-quarts des choses que tu fais chaque jour n'auraient plus d'utilité. Parce que notre société est entièrement basée la dessus. Et donc, les trois-quarts des entreprises qui produisent toute cette inutilité se retrouveraient désœuvrées.

Marie-Do était aux anges. Ce beau gosse en face d'elle était en train de lui dire exactement ce dont elle était persuadée depuis toute petite.

Il légitimait ce qu'elle avait toujours pensé, chose que personne n'avait su faire avant lui.

— Et toi, Marie-Do, qui es-tu ? retourna-t-il.

— Je suis Maria-Dolorès Montilla, de Barcelona. J'ai fait aussi du droit, les beaux arts et je suis arrivée à Paris au bras d'un Indigné français qui m'a amenée ici. Il m'a ensuite laissée tomber.

— Pas cool.

— Non, pas cool. C'était un bourge qui jouait à se faire peur en militant chez les Indignés, soi-disant boycott et tout et tout. Mais il a repris l'usine de son père, ce qu'il prévoyait depuis toujours...

— Pas très cohérent.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Enfin, quand il m'a larguée, son père à eu pitié, c'est lui qui m'a trouvé le job au Bon Marché.

— Je vois. Entre chefs d'entreprises...

— Exactement. L'entregent, le réseau, tout ce qui fait que c'est quasi mission impossible de passer d'un bord à l'autre. Quand on est en bas

de l'échelle, on peut monter, mais pas rentrer dans les microcosmes, les clubs et autres castes qui forment notre société.

— Et finalement, tu as rencontré Marco ?

— Oui, hésita Marie-Do, comme si elle ne voulait pas prononcer ce prénom, j'ai rencontré Marco.

A quoi jouait-elle ? Elle tournait autour de Ludo comme une buse autour d'une souris, prête à fondre sur sa proie dès que celle-ci aurait un moment de relâchement. Lui ne voyait encore rien. Il se sentait juste proche d'elle. Une fille qu'il connaissait depuis moins de quarante-huit heures, fallait-il qu'elle soit gentille pour qu'il se sente aussi proche. Il mettait donc tous ses comportements sur le dos de sa gentillesse.

— Marco, c'est une crème, continua-t-elle. Il est adorable, plein d'attention, pas macho pour un sou. Mais il n'a pas de conviction. Il pense que la société est ainsi faite, qu'il n'y a rien à faire pour la changer et que le mieux est de louvoyer pour s'en accommoder...

— Il n'a pas complètement tort...

— Peut-être, mais regarde où cela l'a mené ? Il est pieds et poings liés avec le patron d'Addition Energies et les autres membres de l'Assosse. Il ne pourra jamais quitter ce boulot sous peine d'y laisser la vie ! Et je ne suis même pas sûre qu'il cherche à lutter contre ça.

— Il ne l'a sans doute pas voulu ainsi. Je doute qu'il ait signé ce contrat si on lui avait dit ce qu'il en était exactement.

— Tu as raison. Mais je n'arrive pas à m'enlever de l'idée que lorsqu'on est de la famille des loufiats, on ne peut jamais en sortir. Son père était chauffeur du patron de la boîte, lui se retrouve esclave du successeur... C'est dans les gênes, non ?

Marie-Do n'avait jamais dit cela en ces termes, à Marco. Elle se lâchait. Uniquement parce qu'elle avait en face d'elle un beau gosse à qui elle avait envie de faire comprendre qu'elle n'était pas attachée à Marco. Et pourtant, elle se sentait attachée à son amant

qui, pour le moment, croupissait au fond d'on ne savait quelle cellule chez l'un ou l'autre des patrons pour qui il travaillait.

Petit à petit, Ludo entrevoyait la schizophrénie de sa convive. Il commençait à comprendre qu'elle le draguait et ne savait pas quoi faire de cette révélation. Bien sûr, il ne rechignait pas devant le fait qu'une belle fille comme Marie-Do lui fasse du rentre-dedans, mais il pensait à Marco qui devait leur faire confiance en ce moment même. Il décida d'essayer de calmer les ardeurs de Marie-Do.

— Tu vas trop loin là, dit-il d'un ton ferme. Il n'y a pas de gênes de ceci ou cela, il n'y a que des hasards de vie, conditionnés par le milieu dans lequel on évolue. Si Marco a signé avec ce patron, c'est parce que son père travaillait pour lui, c'est donc le milieu duquel ils étaient proches tous les deux. Le fait que Marco se retrouve ensuite piégé est le fait du hasard qui a voulu qu'il tombe sur cet « emploi » très spécial.

— Nous devrions trinquer à lui, en espérant qu’il n’est pas maltraité par ses ravisseurs et que notre lettre aura l’effet escompté, dit-il en levant son verre de rosé.

Marie-Do leva son verre sans grande conviction et regarda Ludo droit dans les yeux. Sans un mot, juste avec l’intensité de son regard, elle lui dit tout ce qu’elle avait sur le cœur : *tu es beau, je te veux, tant pis pour Marco.*

Ludo fut gêné par ce regard obscène et détourna le sien. Il était sensible, ô combien, aux avances éhontées de Marie-Do, mais il fallait qu’il résiste, au moins jusqu’à ce qu’ils aient pu libérer Marco. Que celui-ci soit en position de se défendre. C’était une simple question d’honnêteté. Et puis, une fois Marco revenu, peut-être Marie-Do reverrait-elle son attitude ?

Anguerrant Goudenafé était quasi allongé derrière son bureau.

C’était le double effet des fauteuils dits « de direction », qui n’en finissent pas d’être confort-

tables et dans lesquels on commence par s'asseoir et on finit par se vautrer pour se retrouver presque allongé, la tête sous le bureau. Il se redressa, jugeant qu'il valait mieux montrer une position ferme et autoritaire à Marco, qui justement entraît dans la pièce. Le bouledogue qui l'accompagnait referma la porte du bureau et se campa devant celle-ci, jambes écartées, mains jointes devant lui, comme un footballeur protège ses parties face à un tir. On réfléchissait à deux fois avant de l'ennuyer.

— Asseyez-vous Marco, dit le patron de la NPB, d'un air grave.

— Merci, répondit Marco, se demandant ce qu'il lui voulait. Le point positif était qu'il le recevait dans son bureau, et plus dans la salle d'interrogatoire.

— Nous avons reçu une réponse du maître chanteur. Il semblerait donc que ne ne soit pas vous.

— Qu'est-ce que je vous disais !

— Néanmoins, nous ne pouvons exclure que vous ayez préparé tout cela par avance et qu'un complice ait rédigé cette réponse...

— Que dit la lettre ?

— Elle semble montrer que nous ayons été enregistrés dans un des hôtels où nous avons tenu réunion. Comment cela est-il possible ?

— J'ai pourtant utilisé des suites plutôt que des salles de réunion, pour justement éviter ça... dit Marco. Il faut croire qu'il y a des vicieux dans ces hôtels !

Il jubilait intérieurement. Donc, Ludo et Marie-Do avaient compris et trouvé la bonne parade, faire croire que quelqu'un avait enregistré les propos dans un hôtel. Car il ne pouvaient s'agir que d'eux. Marco n'imaginait pas le notaire répondre ça, compte tenu de son niveau de connerie ambiante.

— J'ai bien réfléchi, reprit Anguerrant. Vous concernant, je vais prendre le relais de mon ami Poutrické, qui me paraît un peu trop coulant avec vous. Je vais admettre que vous n'êtes pas

à l'origine de ce chantage, mais je vais considérer qu'il y a faute de votre part dans l'organisation de nos réunions.

— Comment ça faute de ma part ? Pouvais-je deviner que quelqu'un enregistrerait à l'insu de tous ? Vous feriez mieux de vous retourner contre les patrons des hôtels en cause ! Après tout, on paye des fortunes ces établissements, la moindre des choses serait qu'ils assurent la confidentialité des lieux !

— Vous avez raison. Mais vous auriez pu anticiper ça en menaçant par avance ces hôtels de représailles en cas de fuite.

— Pour moi, cette confidentialité fait partie du package de ces hôtels. S'ils n'en sont pas capables, autant aller au Campanile...

— Pas d'injures s'il vous plait, il y a des limites ! Quoiqu'il en soit, considérez que vous n'organiserez plus, dorénavant, de réunions de ce type. Vous vous contenterez de tenir la comptabilité de Humani-terre et de régler les factures que l'on vous enverra.

— A quoi bon garder cette association si je n'organise plus rien ? C'était mon seul travail.

— Il nous faut une couverture si nous sommes amenés à nous rencontrer de nouveau physiquement. Mais je vous avoue que l'appli Telegram que j'ai instaurée récemment me paraît finalement tout aussi pratique que nos réunions physiques. Et puis, nous ne pouvons pas vous licencier, ce serait prendre un risque que de vous laisser dans la nature. Mais, soyez sûr que, contrairement à Poutrické, je saurai vous occuper. La NPB nécessite l'accomplissement de beaucoup de tâches occultes dont vous saurez vous acquitter, je n'en doute pas.

Marco rigolait. Il allait donc se retrouver collègue de Ludo, à s'occuper des basses œuvres cachées dont la banque avait besoin. Décidément, sa vie serait vouée à ça... Mais sa joie fut immédiatement douchée par Anguerant.

— Comme nous l'avons dit à votre compagnie, rien de tout cela ne doit être révélé à

quiconque, ni nos relations actuelles, ni le contenu de nos réunions. C'est pourquoi nous gardons un œil sur ses parents. Il serait fâcheux que leur propre fille où leur potentiel gendre soit à l'origine d'un drame dans leur vie...

— Vous nous menacez ?

— Appelez cela comme vous voulez. En ce qui me concerne, je dirai qu'il s'agit d'un conseil que je pense avisé.

Espèce d'enfoiré ! se dit-il. Il se força à rester calme, mais pensait fort à Marie-Do et ses théories révolutionnaires qu'il était à deux doigts d'adopter.

— Sachez que je n'approuve pas vos méthodes de barbouzes, indignes d'un homme de votre condition sociale. Evidemment, je garderai le silence, je n'ai pas le choix.

— Bien. Je pense que nous nous sommes tout dit. Installez Telegram sur votre smartphone, si vous ne l'avez pas déjà, je vous inviterai à un groupe qui nous servira de liaison pour

les tâches que vous devrez accomplir. Vous pouvez disposer.

Et Marco quitta le bureau et la banque.
Libre.

Un quiproquo s'était installé entre Marie-Do et Ludo.

Lorsqu'ils quittèrent la pizzeria, Marie-Do était persuadée qu'on irait directement chez elle prendre un dernier verre et qu'elle n'aurait qu'à le cueillir, comme un fruit qu'on a patiemment laissé murir. Même si « patiemment » n'était pas le terme adapté.

Ludo, lui, réfléchissait à la manière dont il allait éconduire Marie-Do. Il était évident qu'elle allait lui proposer d'aller chez elle, il fallait qu'il lui fasse comprendre qu'il préférerait rentrer chez lui, à Gambetta. Il envisageait la négociation avec angoisse.

Sortant du restaurant, Ludo se dirigea non-chalamment vers la bouche de métro qui était à vingt mètres de là.

— On ne prendrait pas un dernier verre chez moi ?

Il y avait beaucoup à dire sur la réelle signification de l'expression « dernier verre ». L'Académie Française avait-elle planché là-dessus ?

— Je préfère rentrer... commença Ludo, déterminé à être clair.

— Tu es sûr ? minauda Marie-Do en le regardant dans les yeux comme tout à l'heure au restaurant et en lui attrapant la main.

On ne pouvait être plus clair.

— Écoute, coupa Marco en dégageant sa main, tu me plais beaucoup. Mais la situation que vous vivez Marco et toi, le fait qu'on ne se connaisse que depuis quelques jours, que je débarque dans votre vie de manière impromptue et que Marco soit séquestré et ne puisse pas se défendre, tout ça me bloque. Je ne peux pas lui faire ça, je ne peux te pas faire ça et je ne peux pas me faire ça non plus.

Marie-Do prit son air boudeur, le même qu'elle utilisait quand son père ne voulait pas la laisser sortir, ado.

— Alors, je ne te plais pas ?

— Je viens de te dire que si ! Et je viens de t'expliquer pourquoi je résiste.

— Bon, et bien tant pis, j'irai me satisfaire ailleurs.

Et sur ces mots qu'elle avait voulu ambigus, elle tourna les talons, le menton légèrement relevé et partit en faisant claquer ses talons, à la manière de la femme éconduite qui sort de scène au théâtre. Ludo, pas dupe du cinéma joué par Marie-Do, réprima un petit sourire avant de descendre l'escalier de la station de métro.

Il transpirait, il avait résisté.

Marie-Do émergeait.

Démoralisée par son échec de la veille avec Ludo, elle avait bu seule le dernier verre, avait tenté de se faire plaisir elle-même sans y parve-

nir, bu un autre dernier verre et un dernier-dernier verre, avant de sombrer dans un sommeil profond, hanté par des beaux mecs qui passaient à sa portée et qui se dérobaient avec un rire sarcastique dès qu'elle voulait les attraper. Un mal de tête persistant et un moral en berne agrémentaient son réveil, elle décida de se faire un café bien fort.

Elle en était à la troisième tasse, sans effet notoire, lorsqu'on sonna à la porte.

Ne voyant pas qui pouvait bien sonner à l'aube — il était dix heures quinze — Marie-Do rajusta son peignoir et alla ouvrir.

Dans l'encadrement de la porte se tenait Marco qui esquissait un sourire. Elle n'eut pas la réaction qu'il attendait. Il la voyait déjà lui sauter au cou et l'embrasser des sanglots dans la voix. Au lieu de ça, elle l'accueillit d'un « tiens, salut, ils t'ont relâché ? ».

Désemparé Marco la regarda. Cheveux en bataille, sortant visiblement du lit, la gueule de

bois en arrière plan, il pensa qu'elle avait fait la fête. Ou bien but toute seule de désespoir. En fait, c'était un peu les deux.

— Bel accueil ! Je peux entrer ? demanda-t-il, ne sachant pas s'il était le bienvenu.

— Oui. Désolée, j'ai mal dormi, je viens seulement de me réveiller. Alors, raconte ?

— C'est toi qui doit raconter ! C'est vous qui avez répondu à leur lettre ?

— Oui.

— Bravo ! Comment avez-vous eu l'idée ?

— C'est Ludo qui a pensé que ce ne pouvait être que le notaire. Nous l'avons surveillé et il a reçu la lettre de tes patrons. Ludo l'a empêché de répondre, c'est nous qui l'avons fait. J'ai eu l'idée de faire croire que c'était quelqu'un de l'hôtel qui avait tout enregistré. Et tu es là, conclut-elle, comme la fin d'un conte.

— Bravo mon amour, la félicita-t-il en la prenant dans ses bras. Tu as toujours de bonnes idées.

— Oui, je sais, répondit-elle sobrement.

Elle l'enlaça également, mais le cœur n'y était pas. Marco le sentait aussi.

— De mon côté, embraya-t-il pour meubler, je leur ai dit de contacter le maître chanteur car, s'il répondait, ce ne pouvait pas être moi. Exactement ce qui est arrivé. Ceci dit, ils ne sont pas sûrs que je n'ai pas tout prévu avec un ou une complice — il fit un clin d'œil à Marie-Do — et ils continuent à se méfier de moi. De toi aussi d'ailleurs. Ils m'ont rappelé que tes parents étaient menacés en cas de fuite de notre part.

— Ils ne lâchent rien alors ?

— Rien. Ils veulent me garder pour me surveiller, cette fois-ci sous la houlette d'Anguerant Goudenafé le patron de la NPB. Ils veulent aussi me confier des tâches occultes, comme à Ludo !

Ils crut voir passer comme une lueur dans les yeux de Marie-Do à l'évocation de Ludo. Ses soupçons à leur propos refirent aussitôt surface.

— Du coup, vous travailleriez ensemble ?
s'écria presque Marie-Do, que cela semblait ne pas arranger du tout.

— Je ne sais pas, s'empressa Marco. Ce ne sont que des suppositions.

On sonna à nouveau.

C'était Ludo.

Marco se cacha derrière la porte et fit signe de silence à Marie-Do avec son doigt sur sa bouche. Elle ouvrit. Marco eut le temps de voir son visage s'éclairer lorsqu'elle vit Ludo, ses soupçons devenaient des indices.

— Ludo ! s'écria-t-elle tout sourire et se jetant à son cou pour l'embrasser.

— Bonjour, répondit-il sobrement. Des nouvelles de Marco ?

Enfin quelqu'un qui s'intéresse à moi, pensa ce dernier. Et il sortit de sa cachette.

— Coucou !

— Hé ! Ça y est ? C'est cool que tu sois là !

— Merci pour ce que vous avez fait tous les deux, Marie-Do m'a raconté.

— C'est normal. Tu aurais fait pareil je suppose ?

— Tu supposes bien ! s'écria Marco en l'embrassant lui aussi sur les deux joues.

Les deux garçons s'assirent sur le canapé, tandis que Marie-Do désormais bien réveillée par l'apparition de Ludo, entreprit de faire des cafés.

Marco raconta sa semi-captivité, alors que Ludo expliqua comment ils en étaient arrivés à penser au notaire et à la réponse à la lettre qui avait mis Marco hors de cause. Et, comme souvent après une péripétie qui avait mobilisé les peurs et les émotions de tout le monde, la fatidique question se posa.

Et maintenant ?

19

Il faisait grand soleil sur les Buttes Chaumont, les trois complices étaient attablés chez Rosa Bonheur, la guinguette camarguaise du parc.

Afin de fêter dignement la libération de Marco et aussi leur association considérée maintenant comme définitive, ils prenaient un apéro au vin rouge accompagné de tapas.

— Et maintenant ? demanda Marco.

Cette question devenait un mantra.

— Qu'est-ce qu'on fait ? poursuivit-il. On dénonce, on dénonce pas ?

— On dénonce ! cria presque Marie-Do, retrouvant ses accents de chez les Indignés.

— Tu es consciente que tes parents sont la monnaie de la pièce que tu vas lancer ? demanda Marco.

— Oui, mais j'ai une idée.

— Ah ? Vas-y ! l'encouragea Ludo.

— Il suffit de révéler les choses en deux temps. Premier temps, on dit que nous avons des révélations très graves à faire sur une association de malfaiteurs, mais que ceux-ci menacent de tuer mes parents. Grâce à ça, ils devraient obtenir une protection. Ensuite, deuxième temps, nous faisons les révélations.

— Et nous ? Qu'est-ce qu'on devient dans tout ça ?

— Comment ça, nous ?

— Oui, nous ! Tu crois qu'ils ne vont pas s'en prendre à nous après ces révélations ?

— Mais nous serons protégés aussi.

— Tu parles ! Je connais les protections de la police pour les gens comme nous, je veux dire les gens pas importants. Ce sont de vraies passoires. De plus, je pense qu'ils font à peu près ce qu'ils veulent avec la police, dit Ludo, ils ont le bras long, très long...

— Pour moi, la seule protection valable, ce sont les médias. Mais cela ne dure pas bien

longtemps. Une nouvelle info chasse l'autre et c'est fini, dit Marco.

— J'ai une autre idée, dit Ludo. La lettre que nous avons envoyée avec Marie-Do, il vont sûrement y répondre. Nous les menacions quand même pas mal, dedans.

— Oui, et alors ?

— Alors, arrangeons nous pour faire trainer, pour qu'ils n'acceptent pas nos conditions. Au bout de quelques temps, sans accord, nous les dénonçons, mais anonymement. Ils penseront logiquement à la suite de leur négociation ratée avec le maître chanteur et seront persuadé que c'est lui.

— Wow... Intelligent, très intelligent... siffla Marco. *Mazel tov !*

— Brillant ! Renchérit Marie-Do, le regard chaviré d'admiration qui n'échappa pas à Marco.

— On va commencer par aller récupérer la réponse des patrons chez ce cher notaire.

On trinqua à la bonne idée, au soleil, à la liberté. Marie-Do, secrètement, trinqua à Ludo.

Axel Bigorgne adorait le jogging, le footing, le running, tout ce qui finissait par « ing » et passait par les jambes.

Il était taillé comme un marathonien, sec, musculeux, tendu. D'ailleurs, il était multiple marathonien. Il en avait couru treize, ce qui était sa fierté et aussi son inquiétude, car il avait lu quelque part que le nombre de marathons, dans la vie d'un homme, était limité. Le hic était qu'il ne trouvait pas de chiffre fiable pour ce nombre. Tout cela ne l'empêchait pas de courir le matin avant d'aller travailler à la NPB, le samedi et le dimanche. Axel était le bras droit d'Anguerrant Goudenafé, patron de la NPB et il était le boss de Ludo.

Ce samedi était particulièrement ensoleillé et les Buttes Chaumont étaient noires de monde. Axel devait se frayer un chemin pour pouvoir courir et il marchait plus qu'il ne cou-

rait, sans cesse interrompu par un groupe qui lui barrait le chemin. Il se maudissait, faisant le serment à chaque fois qu'il ne remettrait plus les pieds dans ce parc mais y revenant chaque jour car il était juste en face de chez lui, rue Manin.

Il arrivait devant Rosa Bonheur, la foule se faisant encore plus dense, entre les badauds qui regardaient les gens attablés à la terrasse et ceux qui attendaient une place pour aller s'attabler eux-même. Soudain, il crut reconnaître un visage familier. Il ralentit, ce qui était facile car il piétinait depuis cinq bonnes minutes et s'approcha pour vérifier qu'il s'agissait bien de Ludo.

C'était bien lui. Il voulut s'approcher pour lui dire bonjour, mais se ravisa au dernier moment, voyant qu'il n'était pas seul. Et il reconnut Marco ! Marco, sur qui enquêtait Ludo. Et une fille qu'il ne connaissait pas, mais qu'il croyait avoir vu en photo dans un dossier. Puis

cela lui revint : la compagne de Marco, activiste chez les Indignés !

Axel était dubitatif. Que faisaient ces trois là ensemble ? Depuis quand un détective avait-il des relations amicales avec ses cibles ? Ou bien, mettait-il en œuvre une ruse pour les connaître mieux ? Il se promet de lui en parler dès que possible. En attendant, mieux valait ne pas se montrer, dans l'éventualité où Ludo aurait un plan, il ne voulait pas le contrecarrer.

Il repartit à l'assaut des groupes qui lui barraient la route.

L'ivresse gagnait le trio qui en était à son troisième verre de vin.

Il décidèrent de manger, commandèrent chacun une salade et une bouteille de rosé pour eux trois. La journée s'annonçait estivale à tout point de vue. On avançait des idées sur les conditions qu'on imposerait aux patrons. L'imagination allait bon train, le rosé aussi.

— On pourrait leur demander d’enculer un cochon, comme dans Black Mirror ! suggéra Marie-Do.

— Ah ouais, trop cool cette série !

— Ou de donner toutes leurs actions à des SDF ! continua Marco, qui se voulait plus utile.

— Faut rester raisonnables les mecs. Il suffit de demander des sommes astronomiques qu’ils n’auront pas envie de payer, de faire trainer, et quand du temps sera passé nous enverrons tout aux médias.

— Prudence, ils sont capables de payer des sommes astronomiques... supposa Ludo.

— Avec des limites, j’imagine, dit Marie-Do. Cinq cent millions chacun, tu crois qu’ils peuvent payer ça ?

— Surement, dit Marco.

— Cinq mille millions alors ?

— Nous devons rester crédibles. Personne n’aurait l’idée de demander cinq mille millions. Ils sentiraient la supercherie.

— Ou alors, nous leur demandons des actes de société impossibles pour eux.

— Comme quoi ?

— Donner toutes leurs actions ?

— Stop ! s'écria Marie-Do. Nous ne savons pas ce que le notaire avait demandé dans sa première lettre. Et nous devons suivre ça, peut-être l'amplifier, mais rester dans la même idée.

— Très juste, renchérit Marco, fier des déductions toujours à propos de Marie-Do.

— Il va donc falloir retourner voir le notaire et jouer les gros bras, conclut Ludo.

— À propos... commença Marie-Do. Elle seule savait pourquoi elle avait dit « à propos » quand Ludo avait dit « gros bras »...

— Quoi ?

— J'ai un truc à vous dire les garçons. Depuis que Ludo s'est joint à nous, dit elle en regardant Marco, je ne suis plus la même...

Les deux garçons la regardaient maintenant attentivement.

— J'ai le béguin pour vous deux, finit-elle par dire, et elle éclata en sanglots.

Personne ne savait que faire. Ludo et Marco se regardaient. Le temps était suspendu. On aurait dit un ralenti au cinéma lorsque la voiture rate le virage et s'envole dans le vide de la montagne. La fin du ralenti intervient lorsqu'elle touche le sol. Là, personne n'avait encore touché le sol ni autre chose. Chacun analysait péniblement ce qu'elle venait de dire. Enfin, Marco toucha le sol et parla le premier.

— Comment ça ? dit-il inquiet. Ses soupçons, devenus indices, étaient maintenant des preuves. Mais il ne voulait pas encore y croire.

— J'ai flashé sur Ludo dès qu'il nous est apparu. J'ai voulu m'en empêcher, mais je ne peux pas. L'autre soir, quand tu n'étais pas là, j'ai failli lui sauter dessus, j'ai tout essayé. Mais lui n'a rien voulu savoir. Il disait que c'était pour toi, pour nous. Il avait sûrement raison. Mais je n'arrive toujours pas à me raisonner. Et

je t'aime Marco. Voilà. Qu'est-ce qu'on va faire ?
Et elle sanglota de plus belle.

Instinctivement, il la prirent tous les deux par l'épaule. Marco regardait Ludo, reconnaissant que celui-ci ait résisté aux tentatives de Marie-Do. Ludo regardait Marco, semblant s'excuser. Ils étaient tous les deux profondément émus par son chagrin.

— Écoute, tenta Marco, ce n'est peut-être qu'une question de temps. Tu vas bien finir par faire un choix. Je te propose qu'on suspende notre relation amoureuse pour que tu réfléchisses sereinement. Je ne peux pas te dire mieux.

Il avait fait un très très gros effort pour dire faire cette proposition. Elle allait totalement à rebours de ce qu'il pensait, mais il savait aussi que s'il dressait tout le monde contre lui, il était foutu, il perdrait Marie-Do à jamais.

Marie-Do le remercia entre deux sanglots. Elle regarda Ludo qui acquiesça en signe

d'apaisement. Elle était vraiment tombée sur deux perles.

— Bon, on va chez le notaire ? éluda-t-elle soudain, oubliant qu'on était samedi et qu'on n'avait pas encore mangé la salade qui s'annonçait somptueuse.

Axel examinait la situation.

Il y avait deux possibilités pour que Ludo fricote avec ses cibles. Ou bien il avait un plan et il l'avait vu en pleine exécution, ou il se moquait de lui et connaissait les clients. Dans les deux cas, il était hors de question d'en parler au boss. Anguerrant le foutrait dehors pour connaître aussi mal les pratiques de son détective. Il ne restait donc qu'une solution, mettre quelqu'un de plus sur le coup.

Il contacta un autre détective qui servait parfois de backup à Axel quand Ludo était indisponible. Il le chargea de les surveiller et de lui rapporter ses faits et gestes, ses conversations, et tout le bazar habituel.

Avec mise en œuvre immédiate.

Le notaire écarquilla les yeux lorsqu'il vit Ludo, flanqué de Marie-Do et Marco, entrer dans son bureau sans frapper. Derrière eux s'agitait l'assistante, impuissante mais plus ou moins complice.

— J'ai bien essayé de les retenir, mais...

— Ça va, ça va... éluda-t-il. Que me voulez-vous encore ? Je vois que vous vous connaissez tous ? Ai-je à faire à un gang ?

— Ne fantasmez pas trop, cher notaire, le calma Ludo. Vous vous rappelez de notre pacte ? Un acte mal venu, une baffé. Une parole en l'air, une baffé.

— Euh... oui, revint à la réalité le notaire.

— Donc, dans ce cadre, j'ai besoin de savoir ce que vous aviez demandé dans votre première lettre de chantage et quelle adresse vous utilisez pour communiquer.

— J'avais demandé un million par personne et je communique par poste restante.

— C'est courageux. Sur combien de personne comptiez vous ?

— Euh, je n'en connaissais que huit.

— Bah, huit millions, c'était pas si mal. Dommage que ton petit coup ait foiré, hein ? s'énerva Marco.

— Monsieur, euh...

— Ta gueule ! l'arrêta Ludo. Bon on va y aller. Bien sûr, tu ne nous a pas vus, pas entendus et tu ne nous connais pas. Allez, ciao.

— Au... au revoir, ahana le notaire.

Encore une fois l'assistante avait écouté derrière la porte et jubilait.

Un paper board était dressé dans le salon de Marco.

On y inscrivait les idées pour le prochain courrier. La réponse des patrons au précédent courrier était en haut du tableau.

« Nous sommes prêts à envisager les sommes que vous nous avez indiqués lors de votre premier contact. Comment devons nous procéder et quelles

garanties nous donnerez vous en échange ?

À vous lire.»

Le trio avait déjà concocté une tournure pour la réponse.

« Chers patrons.

Du temps est passé depuis mon premier courrier et comme vous le savez les intérêts courent.

J'ai donc décidé que la somme passerait à XXXXXX €. Quant aux preuves, comme je vous l'ai dit, vous ne pourrez que me faire confiance.

Bien à vous. »

On en était maintenant à remplacer les XXXXXX par une somme crédible mais décourageante.

— Le notaire avait demandé un million par participant. Lui tablait sur huit, mais les patrons imaginaient le nombre de participants à combien ?

— On ne sait pas.

— Ok. Mieux vaut revenir à une somme globale, non ?

— Une somme globale qu'ils ne seraient pas capables de réunir tous ensemble ?

— Pas capable n'est pas le terme, car ils peuvent tout. Plutôt qu'ils rechigneraient à payer.

— Mais leur vie publique est en jeu !

— Avec tous leurs avocats, ils pourraient faire trainer longtemps. Ils ne sont déjà pas tout jeunes, il suffit qu'ils tiennent vingt ans, après ils s'en foutront royalement.

— Reste leur honneur et leur réputation.

— Je ne crois pas que ces gens aient de l'honneur. S'ils en avaient, ils n'auraient pas décidé de provoquer une pandémie et une guerre.

— Bon, que coutent vingt ans d'avocats ? Un milliard en tout ?

— C'est peu pour une vingtaine de patrons de vingt des plus grandes entreprises mondiales...

— Alors, demandons leur un truc improbable, comme le coup du cochon de Black Mirror !

— Attention ! On ne doit pas être trop idéalistes, sinon leurs soupçons vont revenir sur Marie-Do et donc nous. Nous devons passer pour vénaux, uniquement.

— Tentons le milliard. Je pense que cela les fera tout de même réfléchir à deux fois. S'ils acceptent nous demanderons plus.

— Nous devons aussi changer d'adresse, car je serais étonné que la poste ne soit pas surveillée dorénavant...

— Oui, fonctionnons par mail que nous ouvrirons chez Gmail dans un cyber café.

— Ok. C'est parti, conclut Ludo.

La lettre suivante partit donc par coursier le jour même :

« *Chers patrons.*

Du temps est passé depuis mon premier courrier et comme vous le savez les intérêts courent.

J'ai donc décidé que la somme passerait à un milliard d'euros. Quant aux preuves, comme je vous l'ai dit, vous ne pourrez que me faire confiance. Merci de communiquer dorénavant avec moi par mail à l'adresse suivante :

camille.claudiel1764@gmail.com.

Bien à vous. »

Marie-Do craquait.

Vautrée dans son canapé, une canette de bière à la main, elle réfléchissait. Elle tournait son problème depuis des jours sans parvenir à un début de solution.

Depuis qu'il avaient rédigés la lettre tous les trois chez Marco, lettre à laquelle ils n'avaient d'ailleurs toujours pas de réponse, elle n'avait pas revu les garçons. Elle se rendait à son travail, absente, sans motivation. En même temps, elle n'avait jamais été intéressée par ce travail. C'était plutôt la motivation générale qui lui faisait défaut.

Elle aurait du être aux anges. Son rêve de dénoncer les injustices prenait forme. On allait révéler le complot à des fins de profits le plus dégueulasse au monde. C'était son rêve de toujours, aider la veuve et l'orphelin. Mais ça n'était pas suffisant. Cela ne réglait pas son problème intime du moment.

Elle avait déclaré aux garçons qu'elle les aimait tous les deux. Ce n'était qu'en partie vrai. En fait, elle éprouvait une attirance irrésistible pour Ludo, beaucoup moins pour Marco. Peut-être parce qu'elle le connaissait bien et que la nouveauté est aussi un des moteurs de la vie humaine ? Toujours est-il qu'elle avait une nette préférence pour Ludo, sans oser en parler à Marco. Lorsque celui-ci avait proposé une pause dans leur relation, elle s'était sentie soulagée. Au moins, elle n'aurait pas à simuler quoi que ce soit.

Elle attrapa son smartphone, et envoya un texto à Ludo. « *J'ai envie de toi* » écrit-elle sans introduction. La réponse ne se fit pas attendre.

« *Je sais, mais tu dois réfléchir. On ne peut pas faire ça sur un coup de tête* ».

— Merde ! Il me fait chier ! dit-elle tout haut.

« *Ce n'est pas d'un coup de tête dont j'ai besoin !* » répondit-elle, sans songer un instant qu'elle devenait vulgaire. « *Effectivement, tu n'as pas besoin d'un coup, mais de toute ta tête.* » répondit finement Ludo. Cette dernière réponse la mit hors d'elle.

— Je dois me débarrasser de Marco, dit-elle encore tout haut, criant presque. S'il avait pu rester séquestré...

C'est alors, tout à sa colère, qu'elle eut une idée diabolique. Il suffisait de dénoncer Marco pour qu'il soit à nouveau séquestré. Et à elle la liberté et Ludo !

Elle s'empressa de rédiger une lettre sur son smartphone.

« *C'est bien Marco qui a enregistré vos conversations et qui vous fait maintenant chanter. Signé, votre bienfaiteur.* »

Elle alla sur le site laposte.fr et l'envoya comme courrier postal à l'adresse de la NPB, à l'attention d'Anguerrant Goudenafé. Avec la mention « Personnel ». Et tant pis si quelqu'un d'autre que lui l'ouvrait, on la lui remettrait de toute façon.

Satisfaite de son action, faisant fi des alarmes qui clignotaient un peu partout dans sa tête, elle se mit à penser aux beaux jours qui l'attendaient avec Ludo.

Le détective contracté par Axel faisait son rapport.

Il avait constaté que Ludo et les autres semblaient être en meilleurs termes. Il avait aussi assisté de loin à une réunion au cours de laquelle ils avaient rédigés une lettre de chantage sur un paper board et débattaient de la somme à mettre dans la lettre. Le texte final était le suivant :

« *Chers patrons.*

Du temps est passé depuis mon premier courrier et comme vous le savez les intérêts courent.

J'ai donc décidé que la somme passerait à un milliard d'euros. Quant aux preuves, comme je vous l'ai dit, vous ne pourrez que me faire confiance.

Merci de communiquer dorénavant avec moi par mail à l'adresse suivante :

camille.claudel1764@gmail.com.

Bien à vous. »

De ce qu'il avait entendu, il n'avait pas pu déduire à qui était destinée cette lettre.

Axel, qui n'était pas au courant de la tentative de chantage sur son patron, se demandait à qui pouvait bien être adressée cette lettre. Et surtout, si Ludo avait un plan, quel était-il ? Il se dit qu'il devait en avoir le cœur net. Il appela Ludo.

— Bonjour boss, répondit celui-ci.

— Bonjour Ludo. Des nouvelles de notre affaire ?

— Rien pour le moment. Chacun vit sa vie quotidienne, rien ne se passe. C'est pourquoi je ne vous rapporte rien.

— Connaissez-vous bien vos cibles ?

— C'est à dire ?

— Les connaissez vous intimement, je veux dire.

— Non, pas au delà de ce que je peux observer, pourquoi ?

Ludo, ne savait pas qu'il venait à cet instant de signer la fin de sa collaboration chez NPB !

— Non, comme ça, éluda Axel. Donc rien à signaler ? Je peux reporter ça à la direction ?

— Exactement.

— Ok, merci.

C'était clair, Ludo le roulait dans la farine. Si il avait eu un plan, il lui en aurait touché un mot quand Axel lui demandait s'il connaissait intimement ses clients. Mais dans quel but lui mentait-il ? Il décida de faire un rapport à Anguerrant immédiatement.

20

Le lendemain, Marco sortit de chez lui vers onze heure.

Anguerrant l'avait appelé dix minutes plus tôt, via Telegram, pour lui demander de venir à la banque immédiatement. Il se dit que c'était sans doute en rapport avec la première mission occulte qu'il devrait effectuer.

En descendant l'escalier, il pensait à Marie-Do. Où en était-elle ? Quel choix ferait-elle ? D'ailleurs, ferait-elle un choix ? Tout à sa réflexion, il ne vit pas le camion descendant le boulevard Saint-Michel qui fonça droit sur lui alors qu'il s'apprêtait à traverser.

Plus tard, la police n'ayant pu que constater le décès de Marco, le chauffeur expliqua que ses freins avaient lâchés.

21

Marie-Do attendait.

Elle attendait que l'on apprenne que Marco avait été enlevé pour se précipiter chez Ludo lui annoncer la nouvelle, se morfondre avec lui et tirer enfin avantage de la situation. Elle était excitée. Une petite voix lui répétait constamment qu'elle était peut-être allée un peu loin. Elle la faisait taire à coup de musique au casque, de bières et de caresses qu'elle se prodiguait en pensant à Ludo.

On sonna.

Elle s'empressa d'aller ouvrir, certaine de la nouvelle qui arrivait.

L'homme qui était derrière la porte ne lui laissa pas le temps de dire un mot. Il la repoussa à l'intérieur en lui pressant un bâillon de chloroforme sur le nez, tout en fermant la porte d'un coup de talon. Il la jeta sur le canapé, la viola et l'acheva d'un coup de rasoir dans la gorge.

On ne la retrouva que quelques jours plus tard. La police conclut à un cambriolage qui avait mal tourné.

22

Ludo était inquiet.

Il n'avait aucune nouvelle de Marie-Do, ni de Marco. Ni l'un ni l'autre ne répondaient aux textos qu'il leur envoyait. Son téléphone sonna. *Enfin*, se dit-il. Mais c'était Axel qui lui demandait de venir d'urgence à son bureau, ordre du patron grand patron.

Déçu, il s'habilla mollement, puis descendit l'escalier de son immeuble. En sortant, il vit que des travaux s'étaient installés dans la nuit, car ils n'y étaient pas la veille au soir. Mais à Paris, les travaux poussaient comme du chiendent.

Alors qu'il contournait une barrière de chantier, une palette de deux tonnes de moellons chuta sur lui.

La chaîne qui la suspendait à la grue avait lâché.

23

Avec tout ça, les trois amis n'avaient pas eu le temps d'aller chez le notaire déposer les testaments qui auraient permis, après leur mort, de trouver l'enregistrement dans le coffre de la banque.